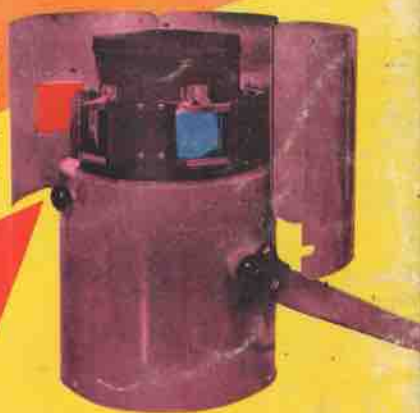


rampe de scène à
3 circuits de 300 watts soit
900 watts. Présentation laquée mauve.
480 F.

projecteur tournant
à 5 couleurs et 5 optiques
à effet cinétique
présentation laquée mauve.
750 F.



projecteur
de scène 500 watts à focus
variable. Présentation laquée mauve
315 F.



jeu d'orgue de lumière
à 4 canaux, 4 x 1500 watts
comportant sur chaque canal
les fonctions gradateurs,
clignoteurs électroniques et
commandes manuelles.
Pupitre valise gainé noir.

1.500 F.

**HYPER PRÉSENTATION
DE LA GAMME
J. COLLYNS 1970**

Lundi 8 Décembre
à LYON
Maison FONTANA,
45, passage de l'Argue

les 9 et 10 Décembre
à NARBONNE
Maison RUBIO,
10, bd Gambetta

Vendredi 12 Décembre
à BERGERAC
Maison PAOLIN,
24, rue de la Boétie.

Production
AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE
66 à 70, rue Regnault. Paris-13^e - Tél. : 336-47-61
documentation et liste des revendeurs sur demande

25 DECEMBRE 69 3 F. SUISSE 3 F. BELGIQUE 30 F. MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



pierre cyron

LES NUITS D'AMOUGIES

**THE MOST POWERFUL
AND THE BEST SOUND
OF THE WORLD**

THE AMPEG SVT 600 WATTS

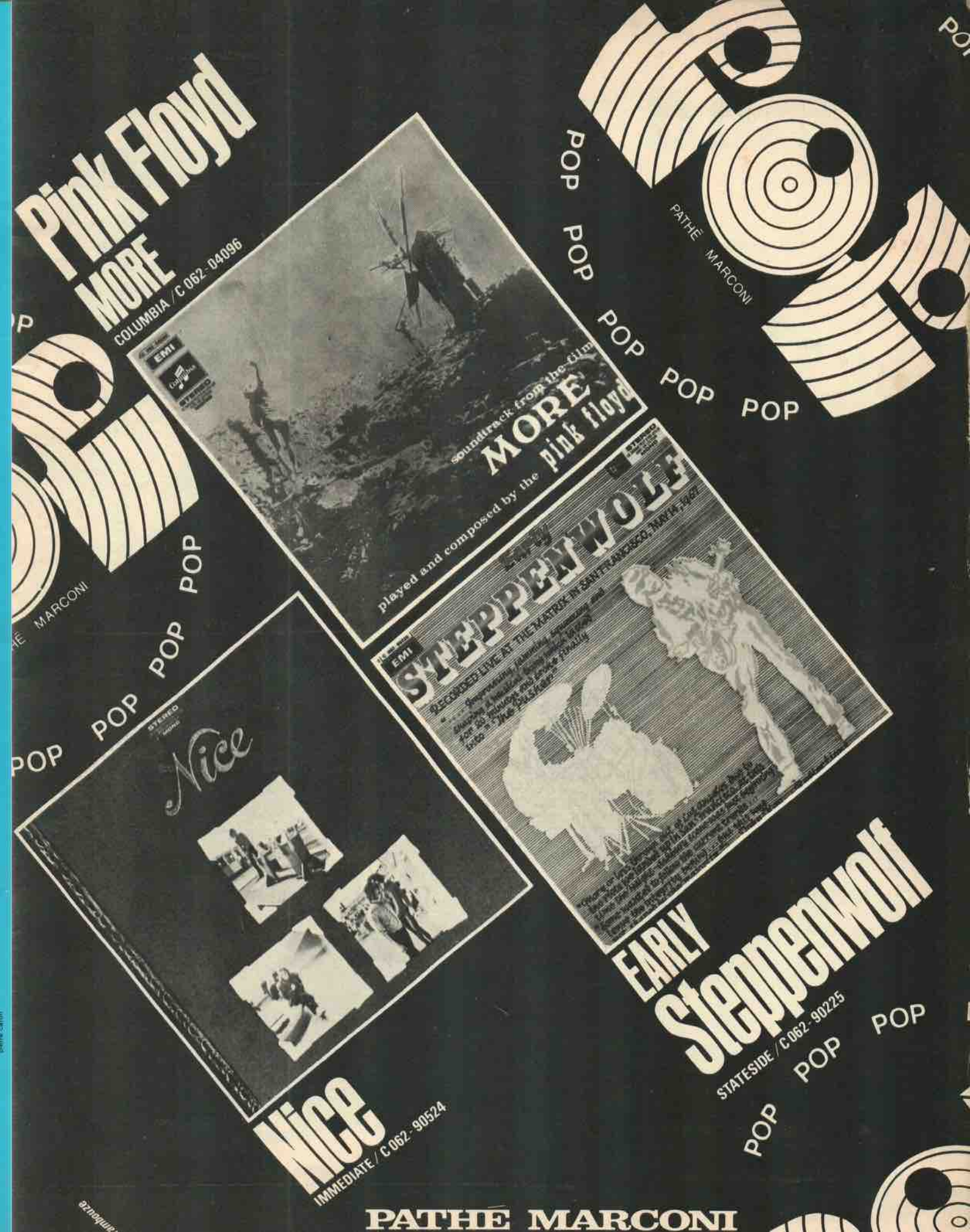


**SIXTEEN SPEAKERS
IN TWO ENCLOSURES SEALED IN
EIGHT SEPARATE COMPARTMENTS**



INSTITUT D'ELECTRONIQUE MUSICALE

24, rue Turgot, 75 Paris 9^e. 526.75.56 • 88, bd de la Libération, 13 Marseille. 47.78.81 et 42.18.80



UNDERGROUND EXPLOSION

KING CRIMSON

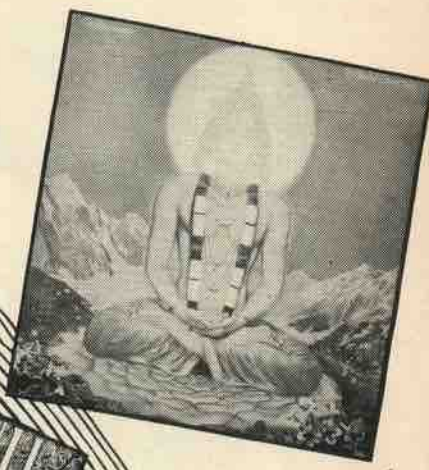


UNDERGROUND EXPLOSION

AVEZ VOUS ÉCOUTÉ BOURÉE?



FREE



QUINTESSENCE

JETHRO TULL



MOTT THE HOOPLE



KING CRIMSON
21st century schizoid man - I talk to the wind - Epitaph - Moonchild - The court of the Crimson King.

UNDERGROUND EXPLOSION
vol. 1: "It's about time"
H.P. Lovecraft - Blue Cheer - Don Robertson - The Mc Coys - Linn County - Harvey Mandel - Leigh Stephens.

UNDERGROUND EXPLOSION
vol. 2: "It's really doesn't matter"
H.P. Lovecraft - Blue Cheer - The Meckl mark men - Harvey Mandel - The Mc Coys - Don Robertson - Woody's Truck stop - Leigh Stephens.

FREE
I'll be creeping - Songs of yesterday - Lying in the sunshine - Trouble on double time - Mouthful of grass - Woman - Free me - Broad daylight - Mourning sad morning.

QUINTESSENCE
"In Blissful Company" - Menco Capaco - Body - Notting Hill Gate - Pearl and Bird - Ganga Mai - Giants - Midnight Mode - Chant (shiva).

JETHRO TULL
"Stand up" - A new day yesterday - Jeffrey goes to Leicester Square - Bourée - Back to the family - Look into the sun - Nothing is easy - Fat man - We used to know - Reasons for waiting - For a thousand mothers.

MOTT THE HOOPLE
You really got me - At the crossroads - Laugh at me - Backsliding fearlessly - Rock and roll Queen - Rabbit foot and Toby time - Half moon bay - Wrath and roll.

mais pourquoi les rolling stones ont-ils choisi SOUND CITY.?

...Si vous venez essayer les amplificateurs **SOUND CITY**
...vous comprendrez pourquoi!

A Paris:
chez André Le Prêtre
CENTRAL RYTHMES
25, bd. de Clichy
Paris 9

Province:
Liste des revendeurs chez:

SOVAM
277 rue Saint-Honoré
PARIS 8^e
Tél. 742.84.73



HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-Novembre. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



**Melody
Maker**

45 t	1	COME TOGETHER	Beatles-Apple 2654	11/8	11/1
	2	SOMETHING	Beatles-Apple 2654	2	8
	3	WEDDING BELL BLUES	Fifth Dimension-Soul City 779	1	1
	4	AND WHEN I DIE	Blood, Sweat & Tears-Columbia 45008	6	9
	5	SMILE A LITTLE SMILE FOR ME	Flying Machine-Congress 6000	7	7
	6	TAKE A LETTER MARIA	R.B. Greaves-Atco 6714	9	12
	7	BABY IT'S YOU	Smith-Dunhill 4206	5	4
	8	ELI'S COMING	Three Dog Night-Dunhill 4215	13	17
	9	FORTUNATE SON	Creedence Clearwater Revival-Fantasy 634	17	28
	10	NA NA HEY HEY KISS HIM GOODBYE	Steam-Fontana 1667	30	44
30 cm	1	ABBAY ROAD	BEATLES (Apple SO 383) (8XT 383) (4XT 383)	1	
	2	LED ZEPPELIN II	(Atlantic SD 8236) (8236)	10	
	3	KOZMIC BLUES	JANIS JOPLIN (Columbia KCS 9913) (18 10 0748) (14 10 0748) (16 10 0748)	3	
	4	GREEN RIVER	CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL (Fantasy 8393) (88393) (48393) (58393)	2	
	5	SANTANA	(Columbia CS 9781) (18 10 0692) (16 10 0692)	5	
	6	TOM JONES LIVE IN LAS VEGAS	(Parrot PAS 71031) (M 7983) (X 79431) (X 79631)	14	
	7	BLOOD, SWEAT & TEARS	(Columbia CS 9720) (COL 18 10 0552) (COL 14 10 0552) (16 10 0552)	8	
	8	THE BAND	(Capitol STAO 132) (8XT 132) (4XT 132)	9	
	9	BLIND FAITH	(Atco SD 304) (304)	4	
	10	PUZZLE PEOPLE	TEMPTATIONS (Gordy 949)	12	

45 t	1	(1) SUGAR SUGAR	Archies, RCA
	2	(2) OH WELL	Fleetwood Mac, Reprise
	3	(5) RETURN OF DJANGO	Upsetters, Upsetter
	4	(3) HE AIN'T HEAVY HE'S MY BROTHER	Hollies, Parlophone
	5	(4) I'M GONNA MAKE YOU MINE	Lou Christie, Buddah
	6	(12) WONDERFUL WORLD,....	Jimmy Cliff, Trojan
30 cm	7	(7) DELTA LADY	Joe Cocker, Regal Zonophone
	8	(11) LOVE'S BEEN GOOD TO ME	Frank Sinatra, Reprise
	9	(25) (CALL ME) NUMBER ONE	Tremeloes, CBS
	1	(1) ABBAY ROAD	Beatles Apple
	2	(2) JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN	Johnny Cash CBS
	3	(3) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 3	Various Artists Tamla Motown
	4	(11) IN THE COURT OF THE CRIMSON KING	King Crimson Island
	5	(4) THROUGH THE PAST DARKLY	Rolling Stones Decca
	6	(14) LED ZEPPELIN II	Led Zeppelin Atlantic
	7	(7) THEN PLAY ON	Fleetwood Mac Reprise
	8	(5) SSSSH Ten Years After	Deram
	9	(6) HAIR	London Cast Polydor
	10	(8) BLIND FAITH	Blind Faith Polydor
	11	(16) STAND UP	Jethro Tull Island
	12	(9) OLIVER	Soundtrack RCA
	13	(17) THE BEST OF CREAM	Cream Polydor
	14	(10) SONGS FOR A TAILOR	Jack Bruce Polydor
	15	(12) NASHVILLE SKYLINE	Bob Dylan CBS

L'ÉLECTRONIQUE...
DANS LES
INSTRUMENTS
À VENT!

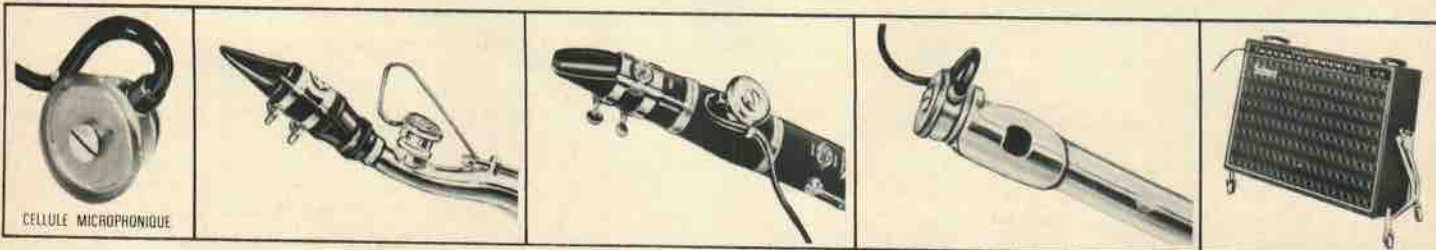
HENRI
SELMER
PARIS

CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent : Saxophones - Clarinettes - Flûtes. Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentiste n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation. Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et trémolo.

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER

78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 023-09-74



CELLULE MICROPHONIQUE

Pub. SAG - PARIS - 3005. Photo Rochereau



YOKO ONO ET JOHN LENNON.
Le sourire de John pendant cinquante-deux minutes.

YOKO, LE MAUVAIS ANGE?



« Abbey Road » est sorti, mais il avait longtemps été question d'un LP appelé « Get Back ». En fait, ce disque, terminé en mai dernier, devrait être lancé sur le marché fin décembre ou début janvier. En voici les titres : « One after 909 », un morceau écrit en 1959; « Don't let me down », sans Preston; « Dig a pony », un blues; « I've got a feeling », plein de rugissements Lennonniens; « Get back », le même; Face 2: « For you blue », d'Harrison; « Teddy boy », chanté par un 'heavy' Paul; « Two of us on your way home », ballade semblable à ce que faisaient les Beatles il y a sept ou huit ans; « Dig it », Lennon à la basse;

« Let it be », Paul chante comme dans « Yesterday »; « The long and winding road », ballade rythmée avec des reprises du genre « Get back ».

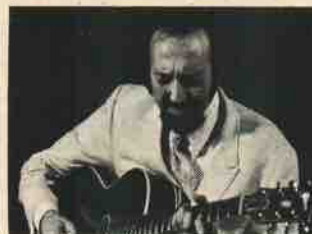
Il paraît que les Beatles ne sont pas riches du tout: c'est du moins ce qu'a déclaré John Lennon au Melody Maker (20 septembre): « Nous n'avons pas touché un chèque de royalties depuis deux ans... et Apple devient une sorte de monstre qui échappe tout à fait à notre contrôle ». Dans le même numéro, un autre article signé Richard Harris qui était invité à une séance cinématographique musicale par John et Yoko. Il vit le fameux « Two virgins »,

et ensuite on donna à chaque invité une assiette et une cuiller de bois. Pendant que les deux Lennon, enfouis dans des sacs blancs, chantaient « Hare Krishna », un film de Yoko était projeté. Drôle et certainement passionnant: le sourire de John filmé pendant trois minutes et ralenti à la projection où l'on arrive au total honorable de cinquante-deux minutes. Les invités, conviés à faire du bruit, tapaient sur leurs assiettes, enregistrés pour le futur LP du Plastic Ono Band. Un peu plus tard, le nouveau film du ménage — « Self portrait » — devait être présenté. C'est une vue panoramique du sexe de

John Lennon; durée: vingt minutes. Il paraît qu'on finit par s'ennuyer. On vit aussi « Viol », de John Lennon: une jeune allemande poursuivie à travers Londres et métaphoriquement violée par la caméra. Au départ: trois cents invités. A l'arrivée: une poignée. La conclusion de Harris: « Je me suis bien ennuyé... » et d'intituler son papier: « John Lennon — un génie ou un simple raseur? ».

Au choix de la clientèle. Mais la Japonaise fait beaucoup plus de mal que de bien à un Lennon, cinéaste pop peu doué, musicien pop qui perd son temps. — JACQUES CHABIRON.

la leçon de guitare



BARNEY KESSEL
Pop absent.

**LEUR
1^{er} ALBUM
30 CM
RIVIERA 521.118**



« Mais viens donc au Mont de l'Enclus, insistent-ils, comme s'ils me conviaient à quelque fête miraculeuse ». Je n'y ai pas été. D'abord, parce que ce pluvieux dimanche d'octobre n'avait rien de réjouissant et que j'ai les bronches fragiles, ensuite et surtout parce que j'avais quelque chose à voir, ce soir-là, que je n'aurais raté pour rien au monde : un Guitar Workshop à la Maison de l'ORTF. Je ne regrette rien, oh ! non. Le premier à entrer sur la scène fut Grant Green, surprise de dernière minute puisqu'il remplaçait Tal Farlow malade. Je ne sais pas si nous avons perdu au change, mais Grant Green nous offrit une belle démonstration de son jeu de guitare teinté de soul, direct, percutant, d'une simplicité qui n'est jamais pauvreté. Green est manifestement très influencé par les souffleurs de l'époque hard bop, et son phrasé ressemble bien plus à celui d'un saxophoniste qu'à celui d'un guitariste. Sonorité nette, dure, marquée, omniprésence du blues, idées qui sans être follement originales ont néanmoins le mérite d'être bien claires et bien swingantes, Grant Green, de ce fait, fut celui des trois guitaristes qui eut le moins à souffrir de la totale indigence du batteur Don Lamond, incapable de seulement garder un tempo et qui faillit bien gâcher la soirée à lui tout seul. Après la force tranquille et carrée de Green, ce fut la souplesse de Barney Kessel, l'un des trois ou quatre meilleurs guitaristes que le jazz ait connus. Technicien formidable, bien supérieur à son prédécesseur, Kessel possède un jeu extrêmement dense, phrases enchaînées les

unes aux autres sans le moindre temps mort, virtuosité folle qui, grâce à l'intelligence du musicien, ne tourne jamais à l'étalage de procédés. Et l'homme sait aussi jouer des ballades bien aptes à faire apprécier la joliesse de sa sonorité et la richesse de son inventivité. Il ne manque sans doute à Barney Kessel qu'un peu de chaleur.

Le troisième guitariste possédait, lui, toutes les qualités des deux précédents sans en avoir les petits défauts. Il s'appelle Kenny Burrell, et il est grand. Grand parce qu'à la virtuosité il ajoute une chaleur de tous les instants, parce que son jeu est incroyablement souple, sans le moindre heurt, parce qu'il est parfaitement maître de son instrument et parle à la perfection un langage qui ne doit pas être négligé parce qu'il n'est pas d'avant-garde. Avec son tout petit ampli, perdu sur une scène immense décorée de façon vraiment réfrigérante, en dépit d'un batteur auquel échappaient décidément toutes les subtilités du swing, Kenny Burrell fit le bonheur d'une salle archicomble et n'obtint la permission de se retirer qu'après avoir joué deux morceaux supplémentaires. Pour personne ce ne fut assez, tant fut extraordinaire le chaleureux jaillissement des idées sous les doigts du maître. Nous retrouvâmes ensuite les trois hommes ensemble. Ce genre de confrontations peut tourner assez rapidement au pénible le plus total, on s'en est aperçu en d'autres circonstances. Pas une seconde ce ne fut, cette fois-ci, lassant. On pouvait craindre pour Grant Green un voisinage techniquement aussi relevé. On avait tort : il fut largement à la hauteur et prit, à chaque fois que son tour venait, la



CLARENCE PETER'S qui est-ce ? Le premier 45 t de ce nouveau chanteur noir est plein de promesses. Sur une face « Mission control to ju-ju moon » part en fusée à la conquête de la lune, sur des rythmes pop très éthérés. (Frank Bormann, l'astronaute, qui est connaisseur en la matière lui a envoyé ses félicitations.) Avec « Don't Forget that Sally », voici un bon disque de danse qui laisse percer un tempérament dont on pourrait repartir.

parole avec une belle assurance. Quant à Kessel et Burrell, ils se livrèrent un petit duel à l'amiable tout à fait passionnant. Passionnant justement parce que les deux hommes ne perdirent jamais de vue qu'ils étaient en face d'un public, et qu'ils surent communiquer à ce public leur merveilleuse joie de jouer. Il était bien oublié, le malheureux batteur qui s'échinait derrière eux à la recherche du tempo perdu ! Une grande soirée. Dommage que les guitaristes pop français aient brillé par leur absence à ce concert. Peut-être ne connaissent-ils pas Grant Green, Barney Kessel et Kenny Burrell ? — PHILIPPE PARINGAUX.

la leçon de vibra



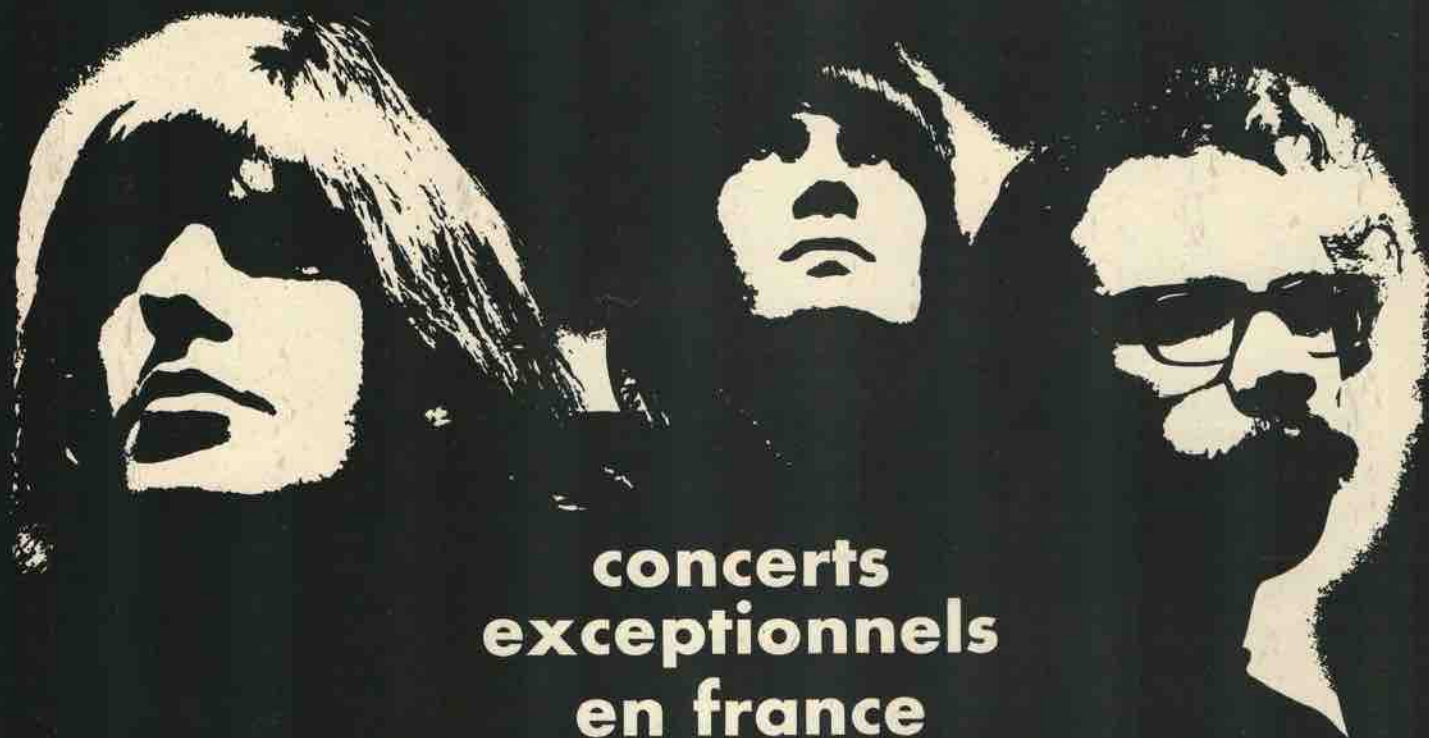
GARY BURTON
Formidables possibilités.

Dans cette même salle de la Maison de l'ORTF, Gary Burton présentait au public parisien, une semaine plus tard, son nouveau quartette. Bill Goodwin a remplacé Roy Haynes à la batterie, Dave Pritchard a remplacé Jerry Hahn à la guitare. La succession est plutôt lourde, et si Bill Goodwin s'en tire honorablement parce qu'il ne bat pas du tout de la même manière que Roy Haynes, Dave Pritchard, qui est intrinsèquement loin d'être mauvais, n'arrive à aucun moment à faire oublier ses deux illustres prédécesseurs, Larry Coryell et Jerry Hahn. Parce que, justement, il joue dans un style proche de leur mais ne possède ni la force bouillonnante de Coryell ni la finesse exceptionnelle de Hahn. Pritchard fait juste « l'affaire » et n'apporte rien au quartette, se contentant de faire, bon artisan, sa part de travail. Coryell et Hahn dialoguaient avec Burton, c'est toute la diffé-

rence. Reste cependant que nous vîmes un excellent concert. On connaît l'art de Gary Burton et son parti pris de délicatesse rêveuse, de complexité harmonique, de recherche sonore, son goût d'une perfection qui fait parfois oublier son swing. On accepte une musique telle qu'elle est. Celle de Burton n'a d'autre finalité que la beauté, il serait ridicule de lui demander de changer ses buts et ses moyens. Tout dans l'art du quartette est ravissement pour l'oreille, sonorités emmêlées, gracieuses arabesques, délicats et remarquablement subtils changements d'accords, invraisemblable virtuosité du leader, dansant devant son vibraphone, quatre mailloches aux poings, frottant les lamelles pour décolorer une note et la faire résonner encore quand dix ou vingt autres lui ont déjà succédé, explorant son clavier en une incessante recherche de la perfection harmonique qui n'est pas aussi dénuée de feeling que certains veulent bien le croire. Car Gary Burton peut swinguer. Swing aérien, éthéré presque, qui n'a sans doute rien à voir avec ce que font certains planteurs de clous mais n'en mérite pas moins l'appellation magique. Steve Swallow, compagnon des premiers jours de Burton, est aussi le plus talentueux, tant à la guitare basse qu'à la contrebasse. Le « I want you » de Dylan qu'il interpréta en solo montra à quel point il a, lui aussi, le sens de la mélodie et les idées claires. Plus une sonorité splendide, ce qui ne gâte rien. Il disait après le concert qu'à son avis la guitare-basse, instrument encore neuf, recelait de formidables possibilités et qu'il allait se mettre à travailler sérieusement l'instrument. Chic ! Quant à Bill Goodwin, il fit son travail très proprement et se contenta d'accompagner les solistes sans jamais les inciter à se dépasser. Ce qui ne manqua pas, bien sûr, de nous faire regretter Roy Haynes, si merveilleux l'an dernier au sein de ce même quartette. — PHILIPPE PARINGAUX.



soft machine



**concerts
exceptionnels
en france
tournée maison de la culture**

22 novembre	BORDEAUX (Alhambra)
26 novembre	LIÈGE
27 novembre	BRUXELLES (Théâtre)
1 ^{er} décembre	STRASBOURG
2 décembre	NANCY
4 décembre	THONON-LES-BAINS
5 décembre	LYON
6 décembre	LYON
8 décembre	PARIS
9 décembre	PARIS
10 décembre	MULHOUSE
11 décembre	SOCHAUX
13 décembre	MARSEILLE (2 concerts)
15 décembre	DIJON
16 décembre	BEAUNE
17 décembre	TOURS
18 décembre	BOURGES
19 décembre	AMIENS
20 décembre	LE HAVRE



33 TOURS 30 CM 0921.019



33 TOURS 30 CM 0920.082

Barclay

afbf
69

Les organisateurs de l'American Folk Blues Festival avaient confié, cette année, le recrutement de la troupe à Chris Strachwitz, expert ès blues indiscuté. Le plateau était varié; Dieu merci, les revivalistes en nette minorité: «Whistling» Alex Moore, octogénaire dont le tempo flottait autant que les chaussettes sur ses jambes décharnées; il n'a qu'un filet de voix, mais siffle avec une force qui le dispute, hélas, à la justesse. Et John Jackson (voc. g.), plaisant dans des blues de 8 mesures à la Blind Boy Fuller, crispant au bout de dix minutes; le succès qu'il remporta est à désespérer...

Juke Boy Bonner (one man band, voc. g. hca.), Earl Hooker et Magic Sam (voc. g.) Carry Bell (voc. hca.) firent ce qu'on attendait d'eux, soutenus par Max Thompson (fb.) et un formidable batteur louisianais, Robert St. Julien. Quelques puristes grincèrent des dents aux effets «wa-wa» de Earl Hooker, qui en usait déjà dans ses 78 t. de 1954; mais à l'époque, Panassié affirmait que c'était... John Lee Hooker! Tels qu'ils se présentèrent, Earl Hooker et Magic Sam sont des guitaristes originaux, et qui ne doivent rien l'un à l'autre.

Le choc vint de celui dont on n'attendait rien, le chanteur-

accordéoniste «cajun» ou «zydeco» Clifton Chénier, qui perpétue une vieille tradition créole, chante des blues en français, joue une valse dédiée à La Fayette, le tout dans la meilleure tradition louisianaise. Les disques ne donnent aucune idée de son talent; son numéro passe merveilleusement la rampe. Alors que Earl Hooker et Magic Sam, malgré tout leur métier, eurent quelque peine à établir le contact avec l'assistance, Chénier fit mouche du premier coup. Il faut dire qu'il était parfaitement soutenu par son frère Cleveland au washboard et par St. Julien aux drums. Ah, ce batteur, on le voudrait tous les jours; à lui seul il vous fait le succès d'une tournée! — BERNARD NIQUET.

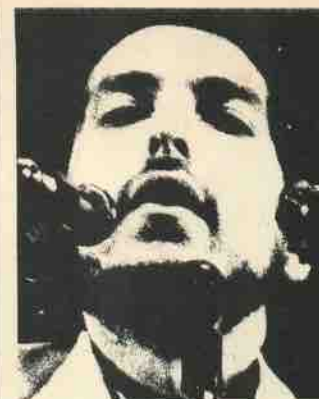
bob dylan
et les chinois

On n'ignore pas, en Chine, le nom de Bob Dylan, pas plus que ceux de Pete Seeger et de Joan Baez. Des extraits de la presse chinoise, publiés récemment sous le titre «Les Chinois parlent aux Chinois» (Édition spéciale), en sont un témoignage. Sous le titre: «Le folk song reflète le cœur du peuple américain», le quotidien du peuple daté du 29 mars 1966 consacre un article important à trois des principaux «contestataires» de la société d'abondance américaine. Ces trois chanteurs sont pour les Chinois les porte-parole

CLIFTON CHENIER
Valse à La Fayette.



ROCK & FOLK ACTUALITES



BOB DYLAN
Amers sarcasmes.

authentiques des masses américaines hostiles à la guerre impérialiste au Viet-Nam.

«Pete Seeger et sa guitare, Joan Baez à la belle voix claire, et Bob Dylan qui va d'université en université, tous chantent leur hostilité à la guerre du Viet-Nam, la libération des Noirs, et leurs chants sont repris en chœur par les jeunes Américains.» Après avoir retracé l'histoire de la «société du folk song» de Pete Seeger, depuis la seconde guerre mondiale, sont passées en revue les principales manifestations antiségrégationnistes où Pete Seeger fit reprendre en chœur «We shall overcome»: «Ce chant créé par les Noirs des états du sud fut l'hymne de cette marche antiségrégationniste, avant d'être sur les lèvres de tous les Américains hostiles à la guerre du Viet-Nam.» A propos de la visite au Japon de Pete Seeger, à l'automne 63, on peut lire: «A l'âge de quarante-huit ans, Pete Seeger montrait au peuple japonais sa ferme volonté de s'opposer à l'agression culturelle des USA (...) Il opposa aussi un refus à la requête de l'ambassade américaine au Japon d'aller chanter dans les bases militaires américaines.» Deux chansons de Bob Dylan sont citées par le quotidien chinois, pour situer son importance politique. «Un jeune chanteur de vingt-cinq ans, Bob Dylan, poursuit les agresseurs d'amers sarcasmes, dans des chansons comme «Écoute dans le vent, Criminel de guerre» (...) Le chant répète: «J'ai compris quel est ton vrai visage», et le «tu» désigne Johnson.»

Jean Baez, quant à elle, est surnommée «la princesse du folk song». Pour les Chinois, «le protest-song est un soutien très actif pour les masses en lutte. Mais les chanteurs eux-mêmes apprennent beaucoup de cette lutte». Suit

une citation des propos tenus par Joan Baez, lors d'une conférence de presse à Londres, déclarant que le Viet-Cong vaincra. Ces mots sont, pour les Chinois, «le reflet de l'opinion de millions d'Américains».

A quand une tournée de Pete Seeger, Joan Baez, Bob Dylan, au pays de Mao? — PAUL ALESSANDRINI.

martin circus:
autre chose?

Paul-Jean, l'organiste, porte une superbe veste à franges qui ne ressemble à aucune autre: courte, blanche, de grosses fleurs brodées sur les épaules. «Elle vient de l'Alaska» me dit-il, «mais ce n'est pas moi qui vais te raconter l'histoire de Martin Circus: je ne sais pas bien faire ces choses là». Je me tourne vers Bob, le bassiste:

«Vous vous êtes tous groupés parce que vous n'aviez pas de travail ou parce que vous aviez les mêmes idées sur la musique?»

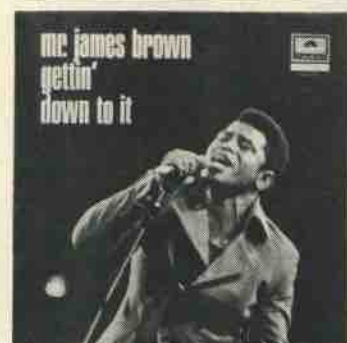
— Chacun de nous travaillait, mais on se connaissait tous, dans ce métier, tout le monde connaît tout le monde; seulement, nous avions certaines affinités: il y a des gens, dès que tu les vois, tu as envie de les connaître, de leur parler, d'autres n'éveillent absolument aucune curiosité. Nous sommes ensemble parce que nous nous sommes attirés mutuellement. Je connaissais Gérard (guitariste), ayant habité dans la même maison que lui pendant deux ans, à Vincennes, et j'avais aussi rencontré Patrick. Je suis parti en Espagne, pour gagner un peu d'argent, et là, j'ai connu Paul-Jean. De retour à Paris, nous avions envie de fonder un groupe, et il s'est trouvé que Gérard (G. Pisani, «anches») et Patrick voulaient eux aussi en former un. Nous nous sommes beaucoup vus, tous les quatre, nous avons écouté beaucoup de musique, mais aussi de la vie, de la mort, de la guerre, de tout. Et nous avons fini par trouver un batteur qui s'intéressait à ce que nous voulions faire, qui voulait bien risquer de bouffer un peu de vache enragée.



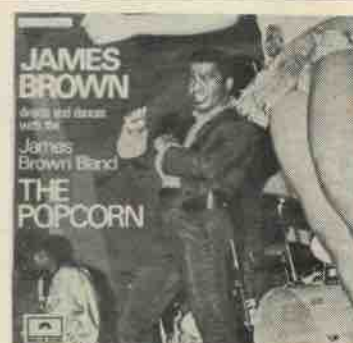
JAMES BROWN MONTH

JAMES BROWN STORY SERIE

(12 VOLUMES)



GETTIN' DOWN TO IT
33 t. POLYDOR 658 151



THE POPCORN
33 t. POLYDOR 658 172

IT'S A MOTHER
33 t. POLYDOR 658 171



à paraître

55/70
un triple album
reprenant
tous les succès de
JAMES BROWN
de 1955 à 1970

Cela se passait fin 67. Nous avons répété chez Félix pendant six mois, puis nous nous sommes mis au vert, à la campagne. Ensuite, Bilboquet, Rock'n'Roll Circus, etc. »

Gérard : « Pourquoi nous composons en français ? Mais parce que c'est le seul moyen de se faire comprendre des gens. Car nous voulons nous faire comprendre, nous ne voulons pas être hermétiques ». Patrick ajoute : « Les gens peuvent être rebutés par notre musique parce qu'elle est différente de ce que l'on entend en ce moment. Il y a trois ou quatre ans, on disait : « Encore un truc anglais auquel je comprends rien ! » Maintenant, c'est le contraire : « Il nous emmerde, celui-là, à chanter en français ! ». On ne peut être sincère qu'en chantant dans sa propre langue, et ça touche davantage les gens. »

Je voyais Bob s'agiter sur son siège : « Pour ne pas être hermétique, pour communiquer, il faut que la musique ne soit pas dissonante. Au départ, il faut trouver les notes belles, puis au fur et à mesure de notre progression, la musique devient de plus en plus dissonante (nous voulons dire des choses de plus en plus intéressantes Kant : les choses compliquées ne peuvent s'expliquer simplement), mais si le public comprend, ça ne le gêne pas. Lorsque les gens écouteront notre disque, enregistré au Rock'n'Roll Circus, ils comprendront ce que nous voulons faire. Il nous est arrivé de faire des chansons qui n'ont pas été appréciées, alors qu'elles nous semblaient belles, jolies à écouter. C'est cela l'hermétisme, une question d'évolution. Je ne comprends pas certaines peintures parce que personne ne m'a expliqué certains détails ; au Prado, j'ai vu des types en extase devant des tableaux qui me rebutaient. »

Patrick : « Je pense que le public des groupes français, Martin Circus et autres, je sais que nous n'allons bientôt plus être les seuls à composer en français. Je pense que ce public est plus disponible parce que plus jeune. Ces jeunes ont quatorze ou quinze ans, et, à la différence de ceux qui en ont vingt-deux ou vingt-trois, ils n'appartiennent pas à une histoire de la pop-music, ils ne sont pas conditionnés par certaines structures musicales... ce qui ne veut pas dire que nous composons pour les jeunes de quinze ans. »

— C'est sans doute ce conditionnement dont vous parlez qui pousse certains à dire que



MARTIN CIRCUS
Tu rentres chez toi, bien fatigué.

« votre musique n'est pas pop ? » « Moi, dit Paul-Jean, ça m'ennuie un peu qu'on dise que notre musique soit pop ou pas pop ; tout ce que nous voulons, c'est faire de la musique. »

Une musique pop française
« En France, il y a maintenant suffisamment de musiciens pour créer une musique pop originale, comme ça a été le cas aux États-Unis et en Angleterre, les groupes des années soixante se sont cassés la gueule parce qu'ils étaient formés de musiciens qui achetaient ou louaient une guitare et hop ! sur les planches ! Quant aux paroles, c'était à mourir de rire ! Même si les Anglo-Saxons de cette époque écrivaient ce genre de textes, il se trouve qu'eux, ça ne les faisait pas rire. Nous, nous aimerions bien faire un disque en hommage aux poètes français, nous avons été autant influencés par Artaud ou Aragon que par Traffic. L'extraordinaire, dans toute cette histoire, reste le fait que les gens qui écrivent des chansons aux USA ont été influencés par les écrivains et poètes de la Beat Generation qui, eux, avouent avoir eu pour maîtres Baudelaire, Rimbaud, Artaud, et les autres ! Je ne suis pas pour la « Culture Française » (pour la nature, souffle Patrick), mais pour tout ce qui a un sens pour nous. »

« Il ne faudrait pas croire que ce que vient de dire Gérard

signifie que le Martin Circus lance des messages par la bouche des prophètes qui le constituent, précise Bob, les gens ne manquent jamais de s'emparer de ces expressions. Nous ne sommes que des musiciens, nous travaillons beaucoup, mais pour moi, c'est une occupation avant un « travail ». Beaucoup de gens « travaillent », quelquefois plus, quelquefois moins que nous, mais ils font un « boulot » qui les emmerde, de véritables travaux forcés. Ça n'a plus rien à voir avec ce que j'appelle « une occupation », ce qu'un métier devait être à l'origine, même s'il faut bien gagner sa croûte. Dans le métro, tu vois la tête des gens : une vraie catastrophe ! Ce n'est pas de leur faute, ils sont au fond du trou, et personne ne leur lance une corde pour qu'ils puissent s'en sortir. Comme ces handicapés : on devrait pouvoir faire quelque chose pour eux ; moi, je veux bien donner un franc ; mais si je fais ça pour tous, à la fin de la journée, c'est moi qui devrai demander un franc ! Alors voilà. Tu as vu tout ça. Tu rentres chez toi, bien fatigué. Tu te mets au piano, ou devant ta feuille de papier, et tu fais une chanson. Le groupe la travaille, l'enregistre, le mieux possible, afin d'essayer de montrer à ces gens qu'on pense à eux, que leur situation ne nous indiffère pas. On ne

ROCK & FOLK ACTUALITES

peut pas faire grand-chose d'autre, mais si cela peut les aider un peu, alors c'est gagné. Mais il faut trouver les mots, se rendre accessible — ne pas être hermétique. »

Gérard, désabusé : « Tout est mis en œuvre par la société pour qu'ils restent comme ils sont. Je n'ai plus qu'une seule idée : l'emmener sur mon nuage. C'est mieux que la plage, tu sais. (« Tout tremblant de fièvre »). Il continue : « Notre rôle est de dire que tous les gens ont les mêmes facultés de vivre agréablement. S'ils ne le font pas, c'est parce qu'ils se laissent conditionner par un système, qu'ils ne tentent pas de réagir sagement, autre chose que le tiérisé du dimanche. Notre rôle, celui de tout musicien pop, c'est d'essayer d'ouvrir l'esprit des gens. Aussi, il nous faut énormément travailler, pour nous faire comprendre le mieux possible. Nous ne pouvons pas grand-chose, mais nous avons la parole. » — Propos recueillis par JACQUES CHABIRON.

music power
à la biennale

Grand bazar des idées dans le vent, la Biennale de Paris est devenue, à sa sixième édition, aussi sonore que visuelle. Face à l'expectative dans laquelle se trouve aujourd'hui la création artistique, il était intéressant de voir jusqu'où irait la surenchère du « tout est permis ». En ce qui concerne la peinture et les œuvres d'art collectives ou individuelles, pas loin. La contestation était partout, mais se révélait moins ingénieuse que jamais : l'électronique avait trop souvent pris le relais de l'imagination. Pour ce qui est du jazz et des recherches musicales d'avant-garde, la manifestation du Musée d'art moderne n'a fait que confirmer ce qu'on savait



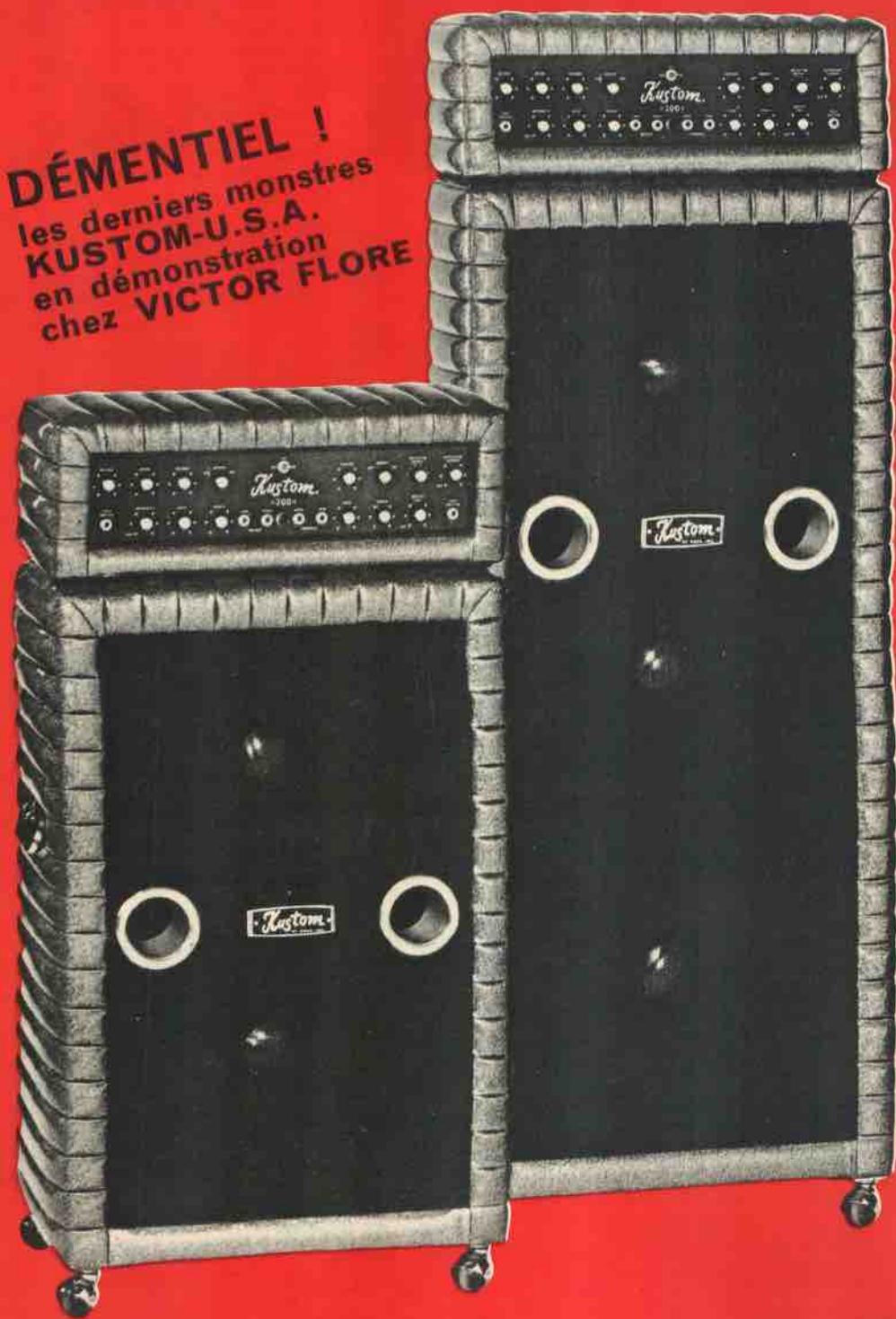
TENTEZ VOTRE CHANCE !...
POLYDOR ORGANISE DES AUDITIONS DE JEUNES TALENTS
Téléphonez au 522-05-39 / SERVICE AUDITION

le tram-bouze

victor flore

le hit parade mondial de l'équipement musical professionnel

DÉMENTIEL !
les derniers monstres
KUSTOM-U.S.A.
en démonstration
chez **VICTOR FLORE**



**THIS FANTASTIC
AMPLIFICATION SYSTEM !**

DE 100 A 400 WATTS !
UNE RÉVOLUTION DANS
LE SON !

LUXUEUX HABILLAGE
MATELASSÉ INÉDIT
ET SUPER RÉSISTANT,
EN SEPT COULEURS
MÉTALLISÉES INSOLITES.

Et toujours
toutes les plus
belles guitares
du monde

**DISPONIBLES
IMMÉDIATEMENT**



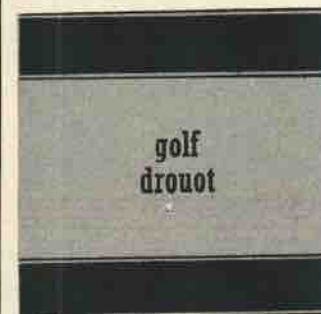
VICTOR FLORE
11 bis, rue Pigalle, Paris-9^e
Tél. : 874-55-85 - 874-60-88

DÉPANNAGES RAPIDES
CRÉDIT, REPRISES, OCCASIONS
MÉTRO : TRINITÉ OU PIGALLE

déjà : l'année 1969 aura été décisive pour le nouveau jazz. Deux groupes fort différents ont particulièrement retenu l'attention des visiteurs. D'abord, le Nihilist Spasm Band, formation « bruitiste » de sept musiciens, qui représentait le Canada. L'orchestre explore les rapports existant entre des bruits improvisés par des instruments que les musiciens ont fabriqués eux-mêmes, dans le but d'aborder sous un angle nouveau les notions d'harmonie et de dissonance. On y joue de la contrebasse à trois cordes et demie, de la clarinette à coulis et de la guitare flexible. L'auditeur risque de graves traumatismes si cet anarcho-syndicalisme du Bruit ne lui donne pas le fou rire dans la minute. D'ailleurs, dans cette manifestation typiquement « dadaïste » (voir page 297 du Petit Larousse), les musiciens eux-mêmes reconnaissent que « les passages les plus sublimes sont ceux, silencieux, qu'on peut entendre entre les morceaux »...

Ensuite, l'AACM de Chicago (Association pour l'avancement des musiciens créateurs), quatre jeunes Noirs américains qui firent, cet été, les beaux soirs d'un petit théâtre nouvellement créé rue d'Odessa, le Lucernaire. Avec eux, l'équation posée n'est plus du tout nihiliste. Il faut comprendre : Black Power = Music Power = Great Black Music. Malachi Favors, Lester Bowie, Roscoe Mitchell et Joseph Jarman portent des tuniques africaines, ont le visage peint comme celui des sorciers maliens. Quarante instruments différents, du vibraphone aux gongs tibétains, des balafons africains aux poêles à frire, des trompes d'auto aux bidons de fer blanc plus ou moins remplis d'eau, leur servent à créer un climat musical qui change toutes les dix minutes. Les plaintes deviennent tempêtes, la douceur, violence. Le jazz n'est qu'en contrepoint, la musique de l'AACM s'échappant sans arrêt des lois despotiques et compassées de la tradition. A intervalles réguliers, un énorme ressort qui évoque le sifflement des balles tirées par les flics sur les ghettos noirs, rappelle l'objet de cette musique révolutionnaire : servir la négritude, affirmer que le jazz ne doit être que l'affaire des Noirs. L'AACM est un bataillon de choc du Pouvoir Noir, et entend le montrer. Pas seulement par la musique d'ailleurs. Certains jeux de scène, la prise à partie du public, les injures qui fusent, les partitions qui volent, empruntent beaucoup aux tech-

niques du Living Theatre. L'ensemble des manifestations de cette sixième Biennale des jeunes artistes (venus de 52 pays différents) aura bien mis en lumière les problèmes de l'art d'aujourd'hui, et notamment celui de la participation, souvent requise par les artistes, du public. Il y a deux ans, Raoul Vaneigem, auteur d'un « Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations » s'interrogeait déjà : « A mesure qu'elle s'accélère, la décomposition des valeurs ne devient-elle pas la seule forme de distraction possible ? Le gag consiste à remplacer l'inanité du spectacle par la participation obligatoire des spectateurs. Le happening et ses dérivés ont quelque chance de fournir à la société d'esclaves sans maîtres que les cybernéticiens nous préparent pour demain, le spectacle sans spectateurs qu'elle requiert ». — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9^e (métro Richelieu-Drouot), est ouvert tous les jours de 15 à 20 h, le vendredi jusqu'à 2 h du matin, le samedi jusqu'à 5 h 30 du matin, mais fermé le mardi. Manager : Henri Leproux. Du 17 octobre au 9 novembre, cinq nouveaux week-ends bien remplis pour le Golf dont le tremplin ne désemplit pas. Les Poivre et Sel vinrent jouer la veille de leur départ en Afrique Équatoriale où ils sont en tournée pour deux mois (ils passent d'ailleurs toujours au Golf avant de quitter la France). Un groupe très attachant, formé par cinq rousciens (g, bs, dms, org, cht) qui jouent leurs propres compositions et des morceaux du Vanilla Fudge. Ce même



ROCK & FOLK ACTUALITES



PICTURES OF LIFE
Marre du blues.

17 octobre, on revit le Tréfle, mais, surtout, on découvrit La De Das dont nous reparlerons tout à l'heure. Le 24, trois groupes : Reactions, toujours fidèles à leur sonorité propre et carrée ; Winslow Savage, groupe formé par cinq jeunes étudiants américains de l'American School of Paris (g, voc, dms, bs-cht, g, flûte-voc). Ils aiment Jethro Tull, pensent que « tout vient de Chuck Berry » et que « les groupes de Chicago sont fabuleux » : eux-mêmes sont Chica-goans. Chatter Box gagna le tremplin ce soir-là en interprétant des morceaux du Jethro Tull, Led Zeppelin, Nice et... Chatter Box. Un bon groupe (g, bs, dms, org, tous chantent), que nous reverrons certainement bientôt. Ils affirment volontiers : « Les Beatles donneront des idées aux BS & T, mais pas l'inverse ». Le 25, les nouveaux Masters, avec l'ex-Devotion Laurent Petitgirard, qui a fortement envie de jouer la musique des Mothers, et le 26, April et le Los Angeles Express vinrent mettre un peu de Pop Corn dans ce temple de la musique Pop qu'est le Golf. Plateau très chargé le 31 : Jean-François, avec sa guitare, vint chanter ses (bonnes) chansons, les Flasharmonicas, d'Annecy, étonnèrent par leur virtuosité

à l'harmonica amplifié : ils jouèrent, entre autres, « Get off of my cloud » et « I wanna be free ». Ils précédaient les Shades, venus le mois précédent mais toujours en progrès, les Pictures Of Life de Reims, fans des Vanilla Fudge et Soft Machine. Ils composent et « en ont marre du blues ». Nous les retrouverons en décembre. Brian Jones Generation, de Lille, (g, dms, bs-voc), ne put empêcher le Stick de gagner le Tremplin. Le groupe se trouvait cette fois devant son public (cf. R & F n° 34) qu'il impressionna fortement dans ses interprétations de morceaux de sa composition, des extraits d'un opéra en cours de préparation. Ils sont cinq (g, bs, dms, voc, org), ont une grande présence scénique, le R'n'B en horreur, s'intéressent au spiritisme, aiment Dylan, CTA, Stones, Beatles, Elvin Jones. Un très bon groupe à suivre, tout comme le Tac Poum Système, qui déchaîne les controverses au Golf. Le groupe assura le spectacle pendant le week-end de la Toussaint et chacun a pu noter les progrès considérables réalisés en quelques semaines, tant sur le plan musical que visuel : le light-show, incontestablement, demeure le meilleur de France, et la musique, surtout

festival gaillard

Marcadet Théâtre,
le 21 octobre.

Une assemblée composée de musiciens, de directeurs de clubs, de journalistes et autres personnalités diverses du Show-Bizz; tout ce beau monde se retrouvait là, invité par J. Gaillard qui présentait son écurie qui sillonne les routes de France et d'ailleurs cette année.

Le Royal Show, ouvrait la séance: le trac est sans doute responsable de leur très quelconque performance, d'autant plus qu'ils n'avaient pas choisi la facilité en interprétant deux morceaux de Blood, Sweat & Tears: « You made me so very happy » et « More and more »: le premier fut franchement mauvais et le second simplement passable. Les Blues Convention, qui suivaient le Royal Show, ne furent guère meilleurs. Le british blues qu'ils affectionnent reste correctement joué, mais sans grand intérêt; néanmoins, ce groupe doit certainement gagner à se produire dans des clubs: il n'est pas avantage par les grandes salles et les vastes scènes. Mais, en 1969, on ne peut pas se permettre de jouer « Shake it Baby ».

Cruciférius devait être le groupe le plus intéressant de cette première partie. Ils sont quatre (org, g, bs, dms), jouent leurs propres compositions, et font partie de ces rares musiciens français qui essaient d'apporter quelque chose d'original (et il se trouve que leur musique



LE STICK
R'n'B en horreur.

Drouot, groupes qu'ils ont eu l'occasion de VOIR ces derniers mois — classement effectué d'après sondage et sujet aux fluctuations.

1) Variations; 2) Alan Jack Civilisation; 3) Tac Poup Système; 4) Holly Guns; 5) Heavy Moonshine; 6) Cruciférius; 7) Wind'Ings; 8) Martin Circus; 9) Murators; 10) Frogaters.

Côté disques: Les inamovibles Stones, Zeppelin, Who, Creedence Clearwater sont toujours autant adulés. Très appréciés: CTA, Vanilla Fudge, Jefferson Airplane, Steppen-

wolf. Ceux que l'on pousse: les Français en général, Zoo en particulier, Yes, Mayall, Flock, Colosseum. — JACQUES CHABIRON.

N.B.: Programme du mois de décembre: les mercredis 3/10 et 17: Free Jazz (en soirées). Vendredis 5/12/26: Tremplin (4 orchestres); Sam. 6, Dim. 7: Le Stick; Sam. 13, Dim. 14: Pictures Of Life; Ven. 19: Brian Auger and the Trinity; Dim. 21: Sound et Variations; Réveillons du 24 et du 31: « Pop Music From England » (2 groupes anglais); Jeu. 25, Sam. 27, Dim. 28: Cruciférius.



FERGE HUBLIN

lorsqu'ils jouent leurs compositions, est unique en son genre dans notre pays, ce qui laisse espérer les plus grandes chances de succès pour l'un de nos meilleurs groupes. Le 7, Burt Blanca vint chanter sa cinquantaine de rocks, tandis que Tony Catt et les Triffids ont fait plusieurs passages les 8, 9 et 11 novembre.

La De Das, groupe du mois

Pendant que les danseurs déliraient à grand renfort de gesticulations, cinq Néo-Zélandais installaient tranquillement leur matériel sur un tremplin que le Trèfle venait d'évacuer. En dix minutes, TOUT était installé, la sono réglée définitivement, les guitares accordées sans que j'aie eu besoin de baisser la musique de danse. Ils ont entamé leur 'set' par « Like a rolling stone ». Superbe. Comme tous les autres morceaux, que ce soit « Smiling phases » (version Traffic), « Shotgun », ou « Come together », SUPÉRIEUR à l'original des Beatles, parce que beaucoup moins terne. Et, question voix, Phillip Key (voc et percussion), n'a rien à envier à Mac Cartney. Les autres sont des instrumentistes comme on en voit rarement, et le public ne s'y trompa pas. B. Howard joue de l'orgue (« Winwood est le meilleur, Kooper s'agite trop »), T. Wilson joue de la basse les pieds nus, K. Borich, g, vous sort des soli super-nets (achetez « Come together », Pathé Marconi), mais, à la flûte, il ne se débrouille pas mal non plus (tout comme Howard au sax, d'ailleurs). Et K. Barber ne fut jamais en peine de montrer ses talents de batteur au cours de quelques soli exécutés magistralement sur une Rogers-grosse-caisse-trouée. La De Das sur scène, c'est un spectacle reposant et une fête pour les oreilles: rien ne vous les déchire et pourtant ça swingue en crescendo, sans une fausse note, sans un accroc, sans le moindre 'pain'. Au Golf, pendant trois jours, on est venu ÉCOUTER les La De Das cinq garçons qui, lorsqu'ils ne jouent pas, se révèlent comme n'ayant absolument pas la grosse tête, alors que, même s'ils ne sont pas d'énormes vedettes en Angleterre, ils ont eu trois LP dans les premières places des 'charts' australiens. Ceux qui les ont vus attendent leur succès Outre-Manche.

« Cote d'Amour »
des groupes français
Il s'agit des groupes préférés
par les habitués du Golf

BUFFET
Champion
PARIS

18, 20, Passage du Grand Cerf
PARIS-2^e — GUT. 88-77 et 78

FARFISA repense le son!

● une nouvelle conception des amplificateurs en chaîne

Une gamme complète d'amplificateurs de très haute qualité, pouvant être branchés en parallèle les uns aux autres, permettant ainsi une puissance répartie et multipliée à loisir. Isolée, chaque enceinte permet l'amplification individuelle d'un instrument. Le son, ainsi obtenu, atteint, sans aucun réglage additionnel, une qualité pratiquement inégalable.

● une préamplification "spécial-guitare"

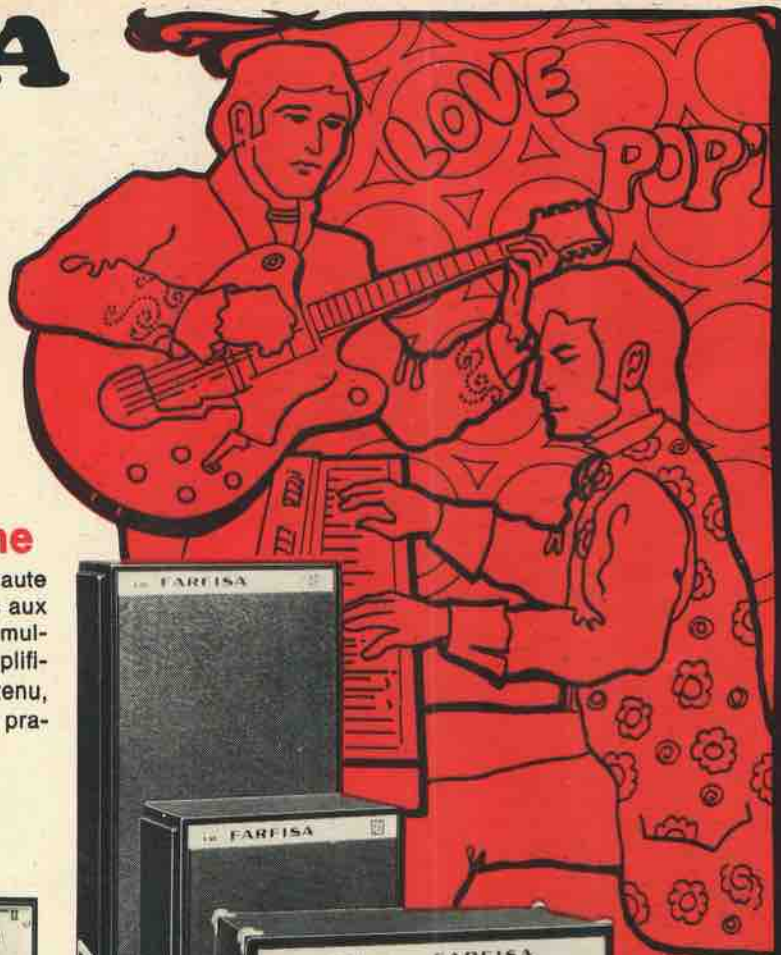


Le préampli GS/42 R, avec ses 4 filtres L/C, 2 canaux, 4 entrées, réverbération, trémolo, peut recevoir jusqu'à 20 colonnes en parallèle.

● une préamplification "spécial-orgue"



L'organiste trouvera, avec le préampli OS/42 SR, une amplification qui répond enfin à ses exigences particulières. Il pourra utiliser à volonté, en signal direct ou en stéréophonie, les possibilités sans limites offertes par le OS/42 SR, en particulier la **réverbération** et surtout le **LESLIE ÉLECTRONIQUE**, transmis dans toute sa richesse, sans limite de puissance, par les colonnes branchées en parallèle sur le préampli (jusqu'à 20 colonnes).



documentation gratuite
sur simple demande

G. BECKER
99, RUE DE PARIS
92-BOULOGNE
TEL. 825.73.80 et 73.21



PRODUCTION FARFISA : UNE GARANTIE, 2000 INGÉNIEURS, TECHNICIENS ET OUVRIERS A VOTRE SERVICE

20

tient parfaitement le coup). L'organiste va de son orgue à son vibraphone avec le même bonheur, le bassiste essaie vainement de faire sauter ses cordes et semble perpétuellement pris de crampes dans les jambes, toujours en pleine agitation, le guitariste a une maigreur de bon aloi, et le batteur frappe lorsque c'est nécessaire, nerveux, mais bien. Une bonne mise en place, des arrangements hardis, un groupe à suivre (Crucifarius a déjà enregistré un simple).

On parlait beaucoup des Frogeaters depuis quelques semaines; aussi, lorsque les dix musiciens apparurent dans les lumières, les professionnels du spectacle (les trois quarts de la salle), manifestèrent leur intérêt par un léger murmure. Le groupe nous fit bien plaisir en interprétant plus que correctement des morceaux du CTA (Listen, Beginnings, Poem 58) et de BS & T (Spinning wheel, You made me so very happy). Très très bon, sans grandes modifications par rapport aux originaux, mais des arrangements nets et de bons vocaux. Peut-être faudrait-il aux Frogeaters un batteur un peu plus puissant, mais surtout, il serait intéressant de voir ces bons instrumentistes se lancer dans la composition de morceaux inspirés de ces deux groupes qu'ils semblent affectionner, avec juste raison.

Vigon entamait la seconde partie de ce festival (au moins, celui-ci, il n'a pas été interdit!). On nous avait dit « Vous allez voir, Vigon, maintenant il fait du BS & T et du CTA ». Tout le monde attendait donc la claque que ces musiciens allaient donner aux Frogeaters, car, aussi bons instrumentistes que puissent être ces derniers, ils n'arrivent pas à la hauteur des ex-Lemon (ils ont changé leur nom, mais ce sont les mêmes). Raté. Soit par manque de temps, soit par renoncement à ces idées intéressantes, Vigon continue à hurler comme Brown-Pickett un R'n'B qui paraissait désuet en regard de ce que nous avaient offert les autres, sans que la classe et l'aisance de Vigon and Co soit remise en cause, d'ailleurs: leur show demeure excellent. On ne vit ni Martin Circus, ni Alan Jack Civilisation, mais les Gun étaient là. A la surprise générale, ils commencèrent assis sur des chaises, avec deux guitares sèches, et le batteur au tabla (discrètement). Deux jolies chansons avec les guitares acoustiques, et une troisième avec la Gibson du soliste utilisée de telle sorte

que les sons émis semblaient provenir d'un violon (exactement: « Les sanglots longs des violons... »). Et après ces trois chansons gentillettes, les quatre baffles, deux par guitare, se mettent à cracher en toute surpuissance, le batteur brise deux ou trois paires de baguettes. Et, bien entendu, impossible d'entendre le moindre bout de chant: on fait signe au sonorisateur de tourner le bouton des micros, mais ça ne change rien; on continue de baigner dans la distorsion non maîtrisée, dans le larsen inconsidéré, dans le n'importe quoi généralisé. Une mention bien pour le batteur aux bras musclés qui a réussi à se faire entendre. S'ils avaient été là, les musiciens du Martin Circus auraient pu montrer aux Gun ce qu'est la musique pop: autre chose que du bruit. — JACQUES CHABIRON.

pop culture au havre

Les maisons de la culture effraient bien souvent, à juste titre: il en est où l'on s'ennuie; mais parfois, certains dirigeants vont de l'avant vers des horizons que leurs collègues n'osent explorer. L'administration de la MCH (Maison de la Culture (de la ville) du Havre) appartient à la bonne catégorie et son heureuse audace la pousse à organiser cette année un cycle de pop-music. Le premier concert avait lieu le 5 novembre. Au programme, Arthur Brown-« Fire » et un groupe de Rouen, les Rotomagus qui passaient en première partie. En fait ils furent trois ou quatre cents fois supérieurs au premier nommé. Rotomagus m'a intrigué par sa composition même: trois chanteurs non-instrumentistes, mais percussionnistes à l'occasion, un bassiste, un guitariste, et un batteur double-batterie. Ils ont composé quelques morceaux, mais surtout ils adaptent des thèmes des Beatles, des Vanilla Fudge, desquels ils se rapprochent beaucoup par les climats qu'ils créent sur scène: des contrastes violents, des baisses brusques de tension et de rythme, beaucoup de

ROCK & FOLK ACTUALITES

30



UN BEATLE DISPARU ?

Une bombe éclata dans le show-business il y a quelques semaines: « Paul Mac Cartney, des Beatles, serait mort en 1966, décapité dans un accident de voiture... » Cette nouvelle, annoncée aux États-Unis, se répandit un peu partout. Depuis ce jour, les versions affluent, plus ou moins semblables à celle donnée par les « States ».

— Sur quoi vous basez-vous? Sur rien.

— Y-a-t-il des faits? Non, aucun. Tout est pure hypothèse et c'est peut-être pire.

Voici une version officielle de la mort présumée de Paul Mac Cartney. Basée sur des arguments encore plus officiels. A vous de les juger vraisemblables ou burlesques.

Un accident de voiture. Dans la voiture il y avait Paul Mac Cartney, l'un des garçons les plus aimés et les plus célèbres du monde, co-auteur de presque toutes les chansons des Beatles, groupe anglais mondialement connu et idolâtré. Or, Paul meurt décapité dans cet accident. Qu'arrive-t-il si cette nouvelle s'ébruite? C'est une panique générale qui s'empare des fans, de tous les fans d'Angleterre et du monde. Et la cote du groupe baisse considérablement. Que faire? L'imprésario des Beatles, leur manager et surtout leur ami, Brian Epstein, a toujours refusé d'employer des sosies afin de leur donner un peu de tranquillité. Mais il n'est plus question de tranquillité. Il est question de la vie d'un groupe qui rapporte des millions de livres sterling à l'État anglais. C'est alors qu'apparaît William Combell.

Il est Irlandais, orphelin et ressemble à Paul de façon frappante. Avec l'aide de petites opérations chirurgicales, il devient un second Paul Mac Cartney, et tout rentre dans l'ordre.

Un an plus tard, la nouvelle qui décevra tous leurs fans éclate: « Les Beatles ne se produiront plus sur scène ». Ils refusent des contrats aux USA et annulent, fin 68, un récital qu'ils devaient donner en compagnie de Mary Hopkin au « Royal Albert Hall » à Londres. Entre-temps survient la rupture, qui fit le bonheur des journaux à scandale anglais, entre Paul et la comédienne Jane Asher, fiancés depuis cinq ans.

Il y a quelques semaines, un étudiant américain du Michigan, téléphone au disc-jockey, dont il écoute l'émission.

— Paul Mac Cartney est mort, dit-il. Vous venez d'en donner la preuve en diffusant Revolution n° 9. Il paraîtrait qu'en passant ce titre en 45 t et à l'envers, on

obtiendrait, de John Lennon, cette preuve. Dans chaque album (disent les personnes informées), figurerait un « message »:

1) Dans le « Sgt Peppers » (67), au dos du disque, en surimpression sur les paroles: John George et Ringo sont de face, seul Paul est de dos.

2) De l'autre côté, parmi tous les personnages de la pochette, figure une tombe (en principe la sienne) sur laquelle est posée une paire de chaussures. Dans l'« Abbey Road », dernier en date, Paul est le seul à marcher pieds nus...

3) Toujours dans l'« Abbey Road », sur le trottoir de gauche, est garée une voiture. Une Volkswagen dont la plaque minéralogique est: 28IF. IF = si. Paul aurait 28 ans si...

4) Certaines personnes prétendent entrevoir un signe de mort sur le « Sgt Peppers », car une main est tendue au-dessus de la tête de Paul. Toujours sur le même disque, sur cette fameuse tombe, les fleurs qui la composent forment (paraît-il) le dessin d'une guitare.

Mc Cartney quand il ne joue pas de piano est le bassiste du groupe. Ensuite, dans « A day in a life » (un jour dans la vie) interdite à la BBC, parce qu'il est question de Dream (rêve) et smoke (fumée), au début de la chanson, John dit: « He blew his mind out in a car », ce qui, littéralement, veut dire: « Il a soufflé son esprit hors de la voiture », et, en français châtié: « Il a eu un accident de voiture. »

5) Enfin, dans « Strawberry fields for ever », toujours John qui dit: « I buried Paul » « J'ai enterré Paul ».

Nombreuses sont les personnes qui ont remarqué une très nette différence entre les « Sgt Peppers » (67) et le double album de 68, intitulé tout simplement: « The Beatles ». Même si Paul est mort en 66, il a pu composer la majeure partie des titres du « Sgt Peppers », car les chansons furent écrites bien avant sa sortie. Mais, pour le grand double 68, plus question, si Paul est mort, de lui attribuer les compositions de l'album, album qui semblerait moins bon que les précédents. Peut-être ne faut-il pas sortir 30 titres d'un seul coup?... Par contre le dernier l'« Abbey road », est excellent, fantastique, tout en étant totalement différent des autres (certaines similitudes pourtant avec « Sgt Peppers »). Du Beatles de la meilleure veine. ALORS?

MARIE-ANNE
BLANC-FRANCARD.

RICHARD ANTHONY



utilise

SYMPHONIC 600

CLAVINET C

- en 3^e clavier -

ORGAPHON 75 MH

OTS 100

HOHNER

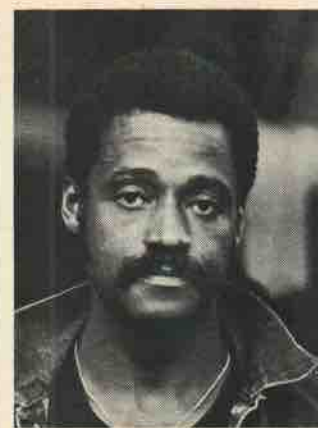


HOHNER-FRANCE S.A.
21 RUE VAN LOO PARIS 16^e

travail dans les parties vocales (les deux guitaristes chantent aussi). La section rythmique est superbement assurée par le bassiste qui ne se gêne pas lorsqu'il a envie de prendre son petit solo: son batteur, imperturbable, garde impeccablement le rythme, et il frappe bien aussi nettement que Buddy Miles. Étonnant dans cette musique: on n'est pas gêné par l'absence d'orgue; cela provient de ce que le guitariste utilise parfaitement son système d'amplification. Quant aux trois chanteurs, non seulement ils ont de fort belles voix, mais en plus, leur jeu de scène est l'un des plus fascinants que j'aie jamais vu. Allez les voir s'ils tournent dans votre région, vous ne le regretterez pas. Arthur Brown? Le même spectacle vieux de deux ans, avec des musiciens inexistantes, un type qui fait crier de joie une salle en lui disant: « Je voudrais bien me mettre à poil » ou encore: « Les flics m'attendent pour me jeter en prison ». Minable — mais succès fou, bien sûr: les centaines de jeunes qui se trouvaient là étaient venus pour lui, en transes avant même de s'asseoir. Cependant, l'initiative prise par la MCH et le succès remporté montre qu'il y a beaucoup à faire dans le domaine de la pop-music information. Les maisons de la culture, en France, sont l'outil idéal: elles sont subventionnées et ne recherchent pas le bénéfice. Elles gagneraient malgré tout quelques centaines d'adhérents supplémentaires! — JACQUES CHABIRON.



Un disque extraordinaire: « Brer Soul » de Melvin Van Peebles (« A and M » SP 4 161). C'est Kurt Mohr qui, le premier, me fit entendre ce disque extraordinaire (au sens étymologique du mot). Le lendemain, je bondis chez Polydor (qui distribue les enregistrements A and M) et suppliai André Poulain (alors directeur artistique pour le jazz chez Polydor. Il est maintenant chez CBS),



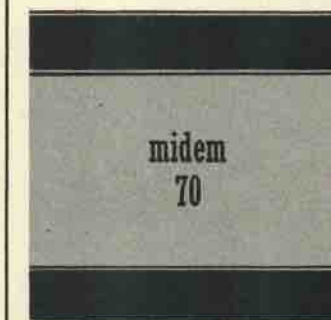
MELVIN VAN PEEBLES
Humour et douleur.

d'organiser la promotion et la distribution de « Brer Soul » de Melvin Van Peebles en France. C'est chose faite et Pierre Sberro-Terrighi qui a succédé à André Poulain a décidé d'importer ce microsillon et de le distribuer. Une traduction française du texte, faite par Melvin lui-même accompagnera cet enregistrement. De ce microsillon, Melvin Van Peebles est le vocaliste, l'auteur des textes, le compositeur de la musique et le producteur. « Brer Soul » c'est bien sûr « Brother Soul ». Sur un fond musical de premier ordre fourni et arrangé par des « peintures » de couleur américaines (piano, orgue, batterie, percussion, contrebasse, guitare basse, guitare, trompette, saxo ténor, flûte, saxo baryton, tuba), Melvin parle et chante avec un feeling rare, un humour noir, une méchanceté, une tendresse singulière et un swing de derrière les fagots. C'est le comble de la poésie réaliste et soul telle que les Américains de couleur la créent comme ils respirent. Tout l'humour et toute la douleur du monde s'y mêlent, et seuls les squares pourraient y être insensibles (et encore je n'en suis pas sûr). « Lilly done the zampougui » est une plaisante satire des danses à la mode, « Mirror, mirror on the wall » est un monologue à la fois poignant et désopilant, « The coolest place in town » est un fascinant poème, « You can get up before noon without being a square », c'est hélas vrai, « The dozens » est un chef-d'œuvre d'humour pathétique, « Tenth and Greenwich » est le déchirant cri d'amour d'un type dont la fille est là-haut au 4^e étage d'une célèbre maison de redressement pour jeunes délinquantes. « Come raising your leg on me », « Sera, Sera Jim », « Catch that on the corner », autant de bijoux de cette poésie singulière, parlée, à ras de terre, envoûtante, que les Noirs Américains expriment si bien

ROCK & FOLK ACTUALITES

en jouant, en dansant, en marchant, en parlant. Le tout merveilleusement accompagné par une musique pleine d'humour et de swing, une musique qui signifie au moins autant que les paroles.

L'un des premiers pilotes de couleur d'avions à réaction, poète, peintre, astronome, écrivain, danseur, musicien, cinéaste (il a réalisé à Paris « La permission », film projeté d'abord en France et qui connaît actuellement un succès énorme aux USA), collaborateur (alors qu'il vivait à Paris) de « Mad » et de « Hara Kiri », Melvin incarne les dons les plus prestigieux et le talent protéiforme des artistes de son peuple. Pendant son séjour à Paris (il parle admirablement l'argot français), Melvin a écrit quatre bouquins fantastiques et dont je vous recommande chaudement l'acquisition: « Un ours pour FBI » (Buchet-Chastel), « Un Américain en Enfer » (Denoël), « La permission » - « La Fête à Harlem » (présentés en un seul livre - Jérôme Martineau) et enfin « Le Chinois du XIV^e » (il s'agit, bien sûr, du 14^e arrondissement de Paris - Jérôme Martineau). Ce dernier livre, que l'on pourrait croire issu de la verve d'un authentique titi parisien fut enregistré au magnétophone avant d'être retranscrit directement en argot par Melvin! Ne ratez ni « Beer soul » ni les bouquins ni les films de l'un des plus grands artistes de notre époque. — MAURICE CULLAZ



« — Je lance le MIDEM classique et la croisière musicale « variétés » Au cœur du Paris de l'an 2000 qui se construit peu à peu dans le quartier de la Défense, Bernard Chevry a installé ses bureaux et déjà l'on travaille ferme sur le quatrième « MIDEM ». Infatigable lanceur d'idées, Chevry promet cette année du nouveau:

Dans un palais tout neuf
« — Tout d'abord je vais dis-

poser à Cannes du nouveau Palais des festivals. Je ne l'ai pas construit, mais sans le MIDEM et le MIP TV on n'aurait peut-être pas osé prendre le risque de cette construction. Enfin je vais être à l'aise, et mes clients encore plus car ils pourront téléphoner sans problèmes.

Puisque Cannes fait un effort j'en fais un aussi en organisant avant le Midem variétés, le premier Midem classique du 11 au 4 janvier.

Cette rencontre comportera des concerts et naturellement un marché de la musique classique.

— Qui paraît pourtant beaucoup moins ouvert et facile que celui des variétés?

— Je compte beaucoup sur le marché de la musique contemporaine.

— La formule du Midem variétés est-elle modifiée?

— Non, car elle est aujourd'hui bien rodée.

J'attends encore plus de participants que l'année dernière. Les 2/3 des 400 bureaux sont déjà loués. Les réticences manifestées au départ par certaines marques de disques n'existent plus, à une exception près qui devrait se régler rapidement.

Mes efforts portent surtout sur l'amélioration des galas. Il y aura trois grands galas internationaux avec des vedettes de premier plan. Ceux-ci seront donnés deux fois. Les participants au Midem pourront choisir entre la soirée décontractée vers 20 h, et celle, plus habillée, de 22 h 30. Entre les deux Midem j'ai placé deux jours de colloques. Ces manifestations constituent en effet le point de rendez-vous pour des artistes, des personnalités, des hommes d'affaires venus de partout et qui, sans cela, ne se rencontreraient que très rarement. Il m'a semblé que cette rencontre devait être concrétisée par des colloques officiels. En ce qui concerne la musique classique, on y exposera et confrontera les divers moyens de promotion car tout est à faire dans ce domaine. »

Cinéma

En même temps cet homme orchestre pense aussi au cinéma. Encouragé par les recettes-record de sa première production « Arthur Rubinstein ou l'amour de la vie », il ne veut s'intéresser qu'à des expériences nouvelles. Aussi produit-il le premier film du critique cinématographique Henry Chapier, « Sexpower ». — RENÉ QUINSON.



rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Amougies	1		Jean-Pierre Leloir
Hit Parade	7		
Actualités	9 à 23		
Yoko et John	9	Jacques Chabiron	PIP
Kenny Burrell	11	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Gary Burton	11	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir Dessin : Hubelin
AFBF 69	13	Bernard Niquet	Jean-Pierre Leloir
Chinois et Dylan	13	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Martin Circus	13	Jacques Chabiron	Vogue
Biennale	15	François-René Cristiani	
Golf Drouot	17	Jacques Chabiron	Golf Drouot
Marcadet	19	Jacques Chabiron	
Pop au Havre	21	Jacques Chabiron	
Beatle disparu	21	Marie-Anne Blanc-Francard	Alain Dister
Melvin Van Peebles	23	Maurice Cullaz	X
Midem 70	23	René Quinson	
Télégrammes	27	Jacques Barsamian	
Courrier	29		
Harry Belafonte	33	François-René Cristiani	Jean-Pierre Leloir
Trois filles folk	38	Jacques Vassal	X
Steppenwolf	42	Philippe Paringaux	Pathé-Marconi
Amougies	46	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Miles Davis-PJF	58	Bernard Niquet Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Inde	65	François Jouffa Sylvie Roman	Gilbert Nencioli
Disques hors étoiles	69		
Disques du mois	89		



Durant cinq jours et cinq nuits, RTL, par l'intermédiaire de Jean-Bernard Hebey, a abondamment retransmis les échos du Festival Pop d'Amougies (ça bouge, question musique, à RTL: après Amougies, Ravi Shankar et Duke Ellington passèrent en direct sur les antennes). Suivant, donc, les commentaires « à chaud » de Jean-Bernard, vous trouverez dans ce numéro ceux, décanés, de notre envoyé spécial Paul Alessandrini.

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e, Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 35, décembre 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (12 numéros): 30 F.

Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletins d'abonnement pages 28 et 98.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

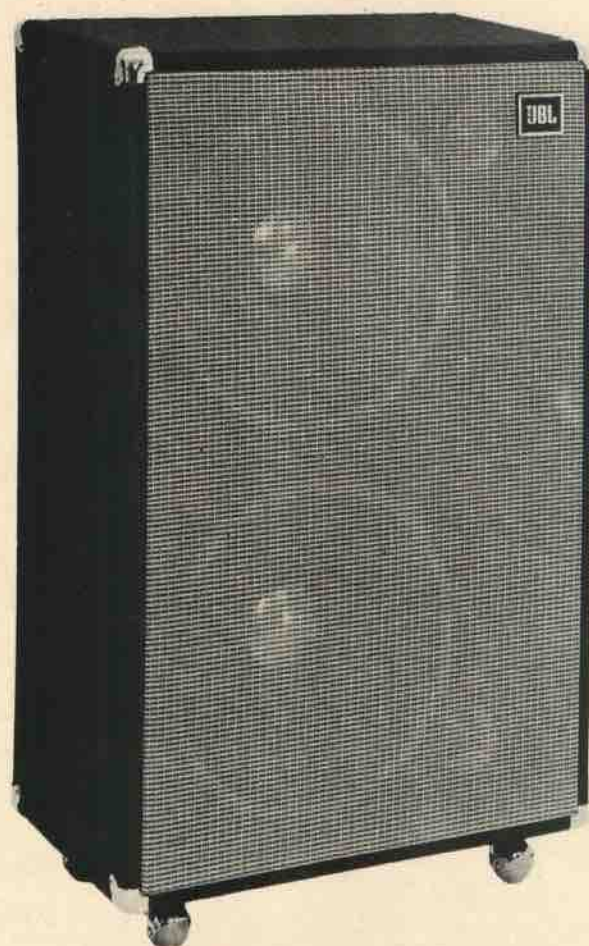
Directeur: Robert Baudelot. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchot.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.

JBL

JAMES B. LANSING
NOTRE SPÉCIALE
ORGUE
GUIRE BASSE



GARANTIE TOTALE 2 ANS

9 modèles de 100 à 320 watts
 pour : guitare, orgue, guitare basse, sonorisation,
 public-address

Une documentation ainsi que la liste de nos
 dépositaires vous sera envoyée gracieusement en
 écrivant ou téléphonant à

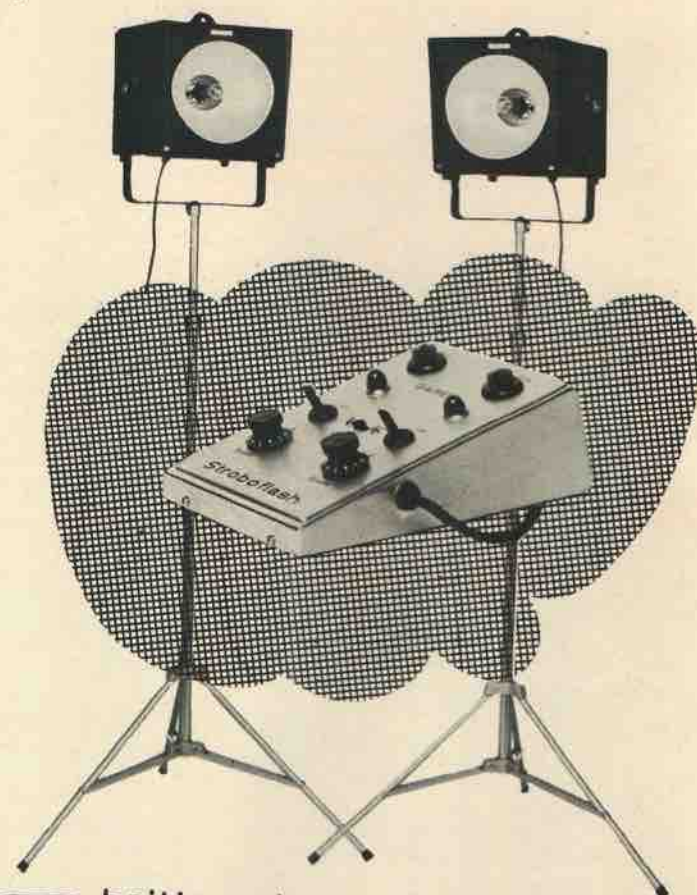
AURIEMA FRANCE*

98, boul. Victor-Hugo, 92-CLICHY - Tél. : 270-80-30

* Agent général JBLansing



LE STROBOFLASH



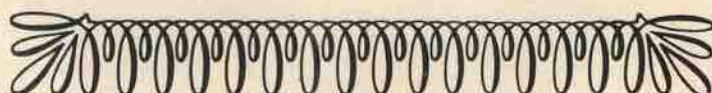
boîtier de commande avec

1 flash ★ 1.600f.00

2 flashes ★ 2.800f.00

GAREN

78 HOUILLES



telegrammes

FRANCE

Michel Polnareff a passé une moyenne de 60 heures sur chaque titre de son prochain album ■ Les Ten Years After à Paris début janvier ■ Le 24 décembre sur la 2^e chaîne TV: Show Nana Mouskouri avec Harry Belafonte ■ Gilles Marchall a fait la version française de « Everybody's talkin' »: « Comme un étranger dans la ville » ■ Le Chicago Transit Authority sera au Palais d'Hiver de Lyon le 7 décembre, à l'Olympia le 8 pour deux Musicoramas (19 h et 22 h 30) et à Lille le 10 ■ Sortie d'un nouvel album de Guy Béart chez CBS ■ Un excellent cadeau de Noël: les collections pop distribuées par Barclay ■ « Le matin des magiciens », nouveau titre-choc du Martin Circus ■ Grâce à Jean Constant, Président du US Male Fan Club, j'ai entendu « From Memphis to Vegas », le double album d'Elvis Presley qui démarre par de formidables versions de « Blue suede shoes », « Johnny B. Goode » et « All shook up » ■ Thelonious Monk à Marseille le 9 décembre et à Pleyel le 15 ■ Eddy Mitchell à l'Olympia du 10 au 16 décembre ■ Après Gilbert Bécaud, Juliette Gréco et Leny Escudero, ce sera au tour de Béatrice Arnac de faire une tournée en URSS du 20 février au 20 mars ■ Georges Brassens a déclaré dans « La Croix »: « Vous savez que je suis très nourri de l'Évangile, un livre que vous les catholiques ne lisez peut-être pas assez » ■ Serge Latour va jouer le rôle d'un jeune hippie dans « Canbis », film dont Serge Gainsbourg et Jane Birkin seront les vedettes ■ Georges Moustaki était programmé au Théâtre 140 de Bruxelles du 18 au 22 novembre ■ Le 9 février à l'Olympia, Pierre Henry jouera « Apocalypse » à 21 h et « Ceremony » à 0 h 30 ■ Claude Nougaro prépare un texte sur Rutebeuf pour la Collection Poésie à 1 F ■ Dick Rivers fait une tournée des clubs américains ■ Expositions J.-P. Leloir: Bibliothèque Nationale de Gentilly, 2, rue Jules-Ferry du 2 au 20 décembre et courant janvier au Cercle Culturel d'Orly-Ville ■ Ayant pris au pied de la lettre une séquence de bagarre où il a reçu un mauvais coup, Johnny Hallyday a interrompu quelques jours le tournage de son film « Les armes de la révolte » ■ Les Who au programme TV de la nuit de la Saint-Sylvestre ■ Un film pour Marie Laforêt ■ Hallyday aurait participé à l'enregistrement de « Les hommes qui n'ont rien à perdre », le nouveau Sylvie Vartan ■ Première de « Madame », la comédie musicale de Barbara le 10 janvier au Théâtre de la Renaissance ■ Campus spécial présenté par Michel Lancelot le 8 décembre avec le Chicago Transit

Authority ■ Grand Concert de Pop-Music à Blois le 12 décembre avec Martin Circus, Alan Jack Civilization, We Free, Triangle et Cruciférius ■ Concert des Soft Machine le 8 décembre à Paris.

GRANDE-BRETAGNE

Tournée britannique pour les Moody Blues du 5 au 14 décembre ■ Après les Beatles et les Moody Blues, les Bee Gees ont leur firme de disques, Gee Gee Records ■ Delaney & Bonnie (accompagnés par Eric Clapton) programmés au Royal Albert Hall de Londres le 1^{er} décembre ■ Gene Vincent, qui vient de sortir son « Bebo a lulla 69 », se produit maintenant en Angleterre ■ Ayant eu un accident de voiture, Jeff Beck n'a pu partir aux États-Unis. Il risque de rester trois mois hospitalisé ■ Family, vedettes d'un spectacle de charité le 19 décembre au Royal Albert Hall ■ George Harrison et Eric Clapton accompagnent Ric Grech sur son premier album en solo ■ Nouveaux albums chez Apple: « The wedding of John Lennon and Yoko Ono » et surtout « Live peace from Toronto » par le Plastic Ono Band avec John, Yoko, Eric Clapton, Klaus Voorman et le batteur Alan White ■ John Mayall sera en Allemagne pendant tout le mois de janvier ■ Keith Relf's Renaissance, groupe de l'ancien chanteur des Yardbirds suivra-t-il les traces de Led Zeppelin et du Jeff Beck Group? ■ Les Who joueront Tommy au Coliseum, le foyer de l'Opéra et du ballet londonien le 14 décembre ■ Sam & Dave et Joe Tex débiteront leur tournée européenne le 22 janvier au Royal Albert Hall ■ Rod Stewart, ex-chanteur du Jeff Beck Group remplace au sein des Small Faces Steve Marriott ■ Humble Pie, Marriott et ses compères jouent aussi « Shakin' all over » sur scène ■ Critiques délirantes dans tous les hebdomadaires anglais pour « Ummagumma », l'album double du Pink Floyd ■ Sur « Let it bleed », nouveau LP des Rolling Stones, Keith Richard chante « You've got the silver now » ■ L'édition anglaise de Rolling Stone ne paraît plus; par contre le Record Mirror est publié selon une nouvelle formule ■ Certains critiques considèrent le nouvel ensemble de John Mayall comme le meilleur ■ « Shazam »: Titre du prochain LP des Move ■ Le Dave Clark Five a enregistré un album intitulé « Good old rock'n'roll » avec plusieurs classiques ■ Les Canned heat débiteront leur tournée britannique le 4 janvier ■ Les places pour le concert de Donovan au Royal Festival Hall de Londres le 6 décembre se sont vendues en moins de deux heures ■ Georgie Fame a un nouvel orchestre qui comprend dix musiciens.

ÉTATS-UNIS

Elvis Presley retournera à Las Vegas pour 4 semaines à partir du 26 janvier; puis il chantera à Houston fin février ■ C'est à Miami qu'Aretha Franklin a enregistré son prochain album ■ Récital des Pentangle au Carnegie Hall le 6 décembre. Les Pentangle sont en train d'écrire la musique de « Twelve plus one », le dernier film de Sharon Tate ■ Arlo Guthrie voit sa popularité croître chaque semaine ■ Dans un récent interview, l'interprète de « Everybody's talkin' », Nilsson a déclaré qu'il détestait se produire en public et faire des émissions télévisées ■ Bill Haley et Chuck Berry étaient les vedettes d'un Rock and Roll Revival Show au Madison Square de New York ■ Jean Terrell a remplacé Diana Ross au sein des Supremes ■ Les Chambers Brothers reviendront en Europe fin février ■ C'est dans un Forum de Los Angeles archi-comble que les Rolling Stones ont débuté le 8 novembre leur tournée américaine ■ Bob Dylan est allé voir les Vanilla Fudge au Fillmore East ■ James Burton, le guitariste de Presley a accompagné Tom Jones lors de sa dernière tournée américaine ■ Country Joe vient d'enregistrer un album dédié à Woodie Guthrie: « Thinking of Woodie » ■ Albert King est très malheureux: il s'est fait voler Lucy, la guitare qu'il avait depuis 12 ans ■ Joni Mitchell viendrait en Europe avec Crosby, Stills, Nash & Young pour participer au MIDEM ■ Ringo Starr et Raquel Welch, invités de la prochaine émission télévisée d'Elvis Presley ■ Triomphe pour les Kinks au cours de leur dernière tournée américaine ■ Le chanteur-compositeur Rod McKuen est également un poète très apprécié aux États-Unis ■ Chuck Berry et Ike & Tina Turner se rendront en Europe début 70 ■ « Volunteers »: nouvel album des Jefferson Airplane ■ Pharoah Sanders et Dizzy Gillespie ont enregistré un LP au Fillmore East avec B. B. King ■ Carl Perkins aurait enregistré un album avec les NRBO ■ Les Masked Marauders seraient McCartney, Jagger, Lennon, Dylan et Harrison ■ Une firme cinématographique d'Hollywood a proposé à Ginger Baker de tourner un western en février ■ Actuellement en Amérique, le Jethro Tull enregistrera son 3^e LP à son retour à Londres ■ Le pianiste Nicky Hopkins s'est joint au Quick Silver Messenger Service ■ Nouveau simple d'Elvis Presley: « Don't cry daddy »/« Rubberneckin' » ■ Les Beatles ont vendu près de 2 millions de « Something »/« Come together ».

JACQUES BARSAMIAN.

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microsillon de votre choix extrait du prestigieux catalogue C.B.S. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de cette page en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27,50 FS; autres pays (même la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal Paris-9^e. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans. Dans ce cas, n'envoyez que 5 F pour les frais d'expédition des deux disques soit 65 FF en tout pour la France, 32,50 FS pour la Suisse et 40 FF pour les autres pays.

Vous pouvez également recevoir, sans supplément, à la place du disque, six anciens n° de Rock & Folk par abonnement d'un an. Dans ce cas, remplissez ou recopiez le bulletin de la page 98.

JOHNNY WINTER
AL KOOPER
BLOOD, SWEAT AND TEARS
JANIS JOPLIN
CHAMBERS BROTHERS
BOB DYLAN
SPIRIT
TAJ MAHAL
SLY AND THE FAMILY STONE
DONOVAN

I stand alone

Cheap thrills
A new time a new day
Nashville skyline
The family that plays together
The natch'l blues
Stand
Greatest hits

C.B.S. S. 63.619
C.B.S. S. 7-63.538
C.B.S. S. 7-63.504
C.B.S. S. 7-63.392
C.B.S. S. 7-63.451
C.B.S. S. 63.601
C.B.S. S. 7-63.523
C.B.S. S. 8-63.397
C.B.S. BN. 7-26.456
C.B.S. BXN. 26.439

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir pour chaque abonnement d'un an l'un des disques suivants choisi par ordre de préférence dans la liste proposée ci-dessus. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom :

Rue : Numéro :

Ville : Département :

Je désire que mon ☐ abonnement — ☐ réabonnement parte du N°.....

Je verse la somme de (2) : aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal, PARIS-9^e, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).

(1) Rayez les mentions inutiles.
(2) N'oubliez pas de joindre 5 F. pour les frais d'envoi.

COURRIER DES LECTEURS

Free lance.

Chers journalistes (engagés),
Franchement, dans l'avant-dernier numéro, Paringaux m'avait déçu à moitié car c'est un très bon critique musical, un poète parfois... mais son article il aurait pu le placer dans le N. O grâce à son pote Koechlin. Déçu car R. & F. n'a rien à voir avec la lutte des classes, la politique, le croquez-du-bourgeois ou « Down with capitalism », ou alors, soyez logiques et avouez dans un édit que l'aventure musicale débouche sur la sociologie marxiste ou marcusienne.

Et puis le dernier numéro est « super groovy » (le meilleur jusqu'à maintenant) et je m'aperçois que je me contredis car j'applaudis Dister et Alessandrini alors que je boude Paringaux (au Brésil) peut-être parce que Paringaux est plus catégorique et passionné alors que Dister est plus informatif et moins anti-US qu'il ne veut le laisser croire (à quand les photos d'Alain sur son séjour?)

Étant assez actif au sein de l'UER d'Anglais, je vous signale que son article (bien qu'à sens unique) sera affiché car il faut le faire lire et à tout hasard, j'invite Dister à venir à Nice nous faire une « conférence » sous le patronage du Club Bilingue. Comme remerciement nous pourrions lui offrir une soirée pop au « Psychedelic »... Je reviendrai à mon invitation si Mr Dister est libre. Je suis resté « dazed & confused » à la lecture des « comments » de Paringaux sur la musique de « Led, Fudge and Tull ». Je reconnais que j'achète la revue pour Paringaux, Dister et LELOIR (supérieur à Jean-Marie Périer?) de même que j'achète Bory (du N.O.), et ce dernier m'amène à « More » et à son article « Parsifal 69 » qui m'a procuré une grande « jouissance intellectuelle » corroborée par la triple vision du film (qui n'est pas sans rappeler une certaine « saison/trip en enfer » du jeune Rimbaud) By the way, merci de défendre des films tels que « Easy Rider », « More » et autres « Ciné Pop ». Côté musical j'aurais préféré au Pink Floyd les Stones, mais Godard...

Finalement continuez à ne pas dissocier la musique du contexte historico-socio-culturel car vous êtes fidèles à Bob D, aux Mothers et autres Phil Ochs. Car je préfère votre « engagement » verbal plutôt que d'en venir à la peinture murale et aux objets contondants (cf. : fermeture fac à Nice). Quant à moi, si je suis orienté, intoxiqué par mes potes de gauche et les « cama-

rades » aux gueules sympathiques, je reste avant tout FREE LANCE.

De tout cœur avec la « longue marche pop » Go on.

André Jean-Louis,
Résidence U. Jean Médecin,
B.P. 5219 Nice.

Des tuyaux.

Messieurs, ayant passé plus d'un an à Londres et étant de retour depuis peu, je suis en mesure de vous communiquer les quelques tuyaux suivants. Tout d'abord, Martha Velez est accompagnée sur son LP par Messieurs Jack Bruce, Eric Clapton, Jim Capaldi, Chris Wood, Wynder K. Frog, Paul Kossof, Chicken Shack (moins Christine Perfect). Tout ceci d'après Miss Velez elle-même. Blind Faith est sur les roses, Winwood ayant la nostalgie de son cher Traffic. Rod Stewart ne sera pas le chanteur du futur Jeff Beck Group (avec Carmine Appice et Tim Bogert), étant membre à part entière et depuis peu (avec Ron Wood devenant soliste) des Small Faces.

Felix Pappalardi sera bassiste lors de la prochaine tournée américaine de Jack Bruce. Ce dernier se contentera d'être pianiste, organiste et chanteur.

Enfin, pour avoir assisté six fois au King Crimson « show » (dans tous les sens du terme), je suis absolument certain que c'est l'événement musical du siècle.

Amicalement.

Claude Dumond,
37 - Tours.

Retour à la nature.

Vous m'excuserez de revenir sur les problèmes généraux de la jeunesse actuelle (avec pour exemples la drogue et la pop-music). Je voudrais vous rappeler un moyen d'abord assez négligé. Le point de départ est l'attitude relationnelle d'individu à individu (s) et d'individu à société. Qui dit relation dit communication. Or, que ce soit pour le jeune ou pour l'homme de couleur, au départ, la communication est absente ou bien superficielle (par le langage verbal, par exemple). Une des solutions qui se présentent alors est l'activité rituelle. Pour la drogue par exemple : quand plusieurs personnes se réunissent pour fumer de la marijuana que s'est-il passé? Tout d'abord, formation d'un groupe, ensuite une communication gestuelle (passage de l'un à l'autre de la cigarette au cours de les pot-party) enfin l'introduction du tabou. Le rite est formé. Les relations formées et resserrées par l'interdit. On se réunit, pour prendre un autre cas,

Une création appelée
à avoir un grand
retentissement...



**BATTERIES
GEORGE HAYMAN**

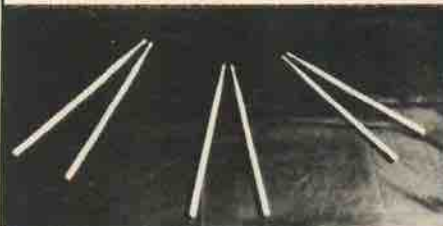
" LA RÉVOLUTION DU SON "

Sonorité accrue par
un revêtement spécial
à l'intérieur des fûts

CATALOGUES GRATUITS
SUR DEMANDE



Enfin l'heureuse
réapparition des baguettes
" **RINGO STARR** "
bouts nylon et 5 autres modèles



Les batteurs les plus
exigeants seront comblés
par la qualité et la
solidité du bois

IMPORTATEUR EXCLUSIF - GROSSISTE :
E.S.M. CORPORATION
Tél. (94) 94-89-93
72, boulevard Staline
83 - LA SEYNE-SUR-MER

SUIVEZ les GUILD...

...nous vous suivrons après !
la haute qualité et la haute technicité
de notre production
ne nous permettent pas de faire de la "Série"
mais nous sommes fiers de chaque unité
sortant de nos ateliers



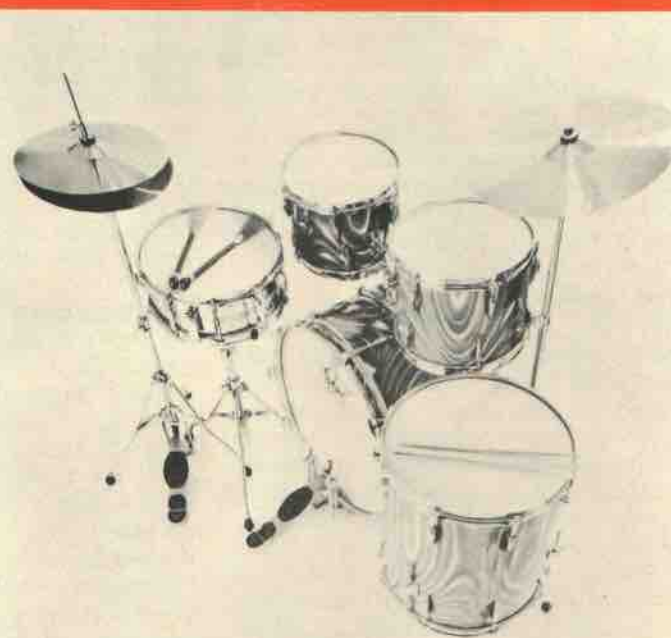
les plus grands
artistes américains
de pop music
nous ont suivis
ils ont adopté GUILD
comme la meilleure
marque mondiale



G. BECKER
99, RUE DE PARIS
92-BOULOGNE
Tél. 825.73.80 et 73.21
documentation gratuite
sur simple demande

Pub. Lafourcade

Solig'non



- Un matériel de qualité à des prix sans concurrence.
- Batteries complètes à partir de 770 F.
- Tous accessoires et matériel de percussion.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18 - Tél. : 606-68-06

LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

pour écouter un disque. Là aussi la notion de rite à valeur d'initiation (j'y reviendrai) est assez évidente. Il est aussi assez caractéristique que certains jeunes préfèrent ingérer du STP plutôt que de l'héroïne en groupe. Ne serait-ce que par le geste de la piqure, l'individu qui se drogue à l'héroïne se coupe des autres et il n'existe pas à ma connaissance de parties à l'héroïne. Alors que pour le STP comme pour le pop, il s'agit d'une nutrition, d'un repas spirituel pris en commun. Ainsi donc, l'individu, pour passer au rang d'être social (ce qui malheureusement est rendu synonyme d'adulte), est contraint à un équivalent de rite initiatique, et nous n'avons là rien à envier aux sociétés dites « primitives ». Et l'adulte n'est pas tant un homme moderne qu'un adolescent initié (par la drogue ou par n'importe quel autre moyen ; la jeunesse a choisi les siens propres), enfermé dans le monde technique. Ceci, certaines sociétés dites « hippies » le développent volontairement ou involontairement et estiment que notre mode de vie est déphasé par rapport à cette entrée dans le groupe ou la société. C'est le « retour à la nature ». J'ai volontairement limité les exemples mais une telle façon d'analyser peut s'appliquer aussi aux mouvements « révolutionnaires » et « contestataires », à l'engagement politique. En fait cette lettre n'a d'autre intérêt que de permettre les critiques et les développements et de changer un peu des échanges d'injures habituels entre soi-disant extrémistes politiques.

J.-L. Kohler,
Marseille, 13.

L'intolérance.

Cher Rock & Folk, je viens de recevoir le dernier numéro de Rock & Folk. Je le feuillette. Somptueux. Je crois que c'est le mot exact. Je suis d'accord avec Paringaux à propos des Beatles ce sont des compositeurs, non des instrumentistes. Ils remplissent très bien le premier rôle pourquoi leur reprocher le second? Pourquoi vouloir un tassement de la pop? Pourquoi vouloir tout ramener aux quelques groupes clefs (les Beatles n'en sont plus)? N'y a-t-il pas assez de place pour tous les compositeurs et instrumentistes de talent? Pourquoi vouloir toujours reporter les limites des Beatles? Le mieux, à partir d'un certain moment, ne peut plus exister. Je n'apprécie pas outre mesure les Beatles mais je reconnais que leurs mélodies sont parfaites, leurs textes plus profonds qu'on veut bien le dire (un relâchement dans « Abbey Road » à ce sujet). J'adore leur sonorité vocale, leur pouvoir de moduler chaque mot pour en extirper l'âme. Mais en général, ce genre de musique sophistiquée m'intéresse beaucoup moins que le CTA, par exemple. Mais comme le dit si bien un

lecteur (Jacques Ramat) la musique est un moyen d'exprimer sa sensibilité (si on copie autrui ce n'est plus la sienne propre qui transparait, non?), et on peut soi-même pencher pour tel genre suivant l'impression du moment sans pour autant renier les autres. La musique devrait plutôt élargir les qualités du cœur et de l'esprit, donner le sens du relatif que de les racornir en un fanatisme stupide et futile. Mais, pour cela, il faut jeter à bas tous les préjugés que l'on reproche aux autres, sans se les reprocher à soi-même — c'est pourtant la première chose à faire non? Mais c'est difficile.

Ne peut-on échanger des idées sans se casser la gueule? ou est-ce utopie? Mais peut-être dis-je des conneries? La musique au lieu d'élargir l'esprit et le cœur en faisant partager à de nombreuses personnes les mêmes sentiments ou pensées (je ne veux pas d'uniformisation il s'entend), aboutit à l'intolérance, aux esprits rancés, aux singes « philosophes » qui répètent les conneries d'autres singes sans se demander si justement ce ne sont pas des conneries (remarque : j'aime la philosophie ; ce que je dis, c'est que les mauvais philosophes qui en fait ne réfléchissent pas, ne se posent pas de questions, sont à rejeter), aux pauvres imitateurs d'une société après laquelle ils gueulent tout en retirant des avantages nombreux, il faut le dire (la pire des attitudes, à mon avis). Par ces quelques mots je voulais (essayer de) ramener les choses à de justes proportions (je ne prétends pas être dans le vrai, il y a plusieurs vérités, à mon avis, il s'agit de choisir le mieux possible — et j'espère qu'on me contredira dans mon pessimisme).

Une remarque sur « les chemins de Katmandou » : c'est le film le plus prétentieux et faux que j'aie vu sur la jeunesse et la drogue (deux bouffées de haschich suffisent à ces « hippies » pour voir Dieu en face — c'est économique non?). Film creux qui montre des jeunes sans aucune profondeur à part le héros qui reste, à mon avis, une parodie d'un romantique doublé d'un homme d'action « moderne » parfaitement fausse car inconciliable. J'espère que dans le prochain numéro de R & F on rétablira la vérité. J'y pense : pourquoi ne feriez-vous pas une étude sur le public des concerts, en montrant ses préjugés types, ses réactions, sa connerie parfois? Mais ce serait peut-être long? Bon, je stoppe mon vertige (si je lis America de Dister, je pondrai bien quelques autres pages). Gilbert Guingant, 82, route du Val, N 29 - Brest.

R. Bravo. Merci. Pour tout.

(suite page 96)

VIGON

Disques BARCLAY

LES GREAT-SOUP

Disques BARCLAY

LES FROGEATERS

Disques MERCURY

MARTIN CIRCUS

Disques VOGUE

ALAN JACK CIVILIZATION

Disques BYG

LE CRUCIFÉRIUS

Disques BARCLAY

BLUES CONVENTION

Disques BYG

DAVE LEE BYNUM

Disques DECCA

BRIAN AUGER AND THE TRINITY

JOHN DUMMER BLUE BAND

en tournée en Décembre

sont des artistes et formations
orchestrales représentés en
exclusivité par



GAILLARD

38, rue Brunel, PARIS-17^e

Tél. : 755-75-60

(3 lignes groupées)

LA MAISON DU JAZZ

RUE PIGALLE
PLACE PIGALLE
RUE FRUCHOT
RUE VICTOR MASSE

LA MAISON
DES
GRANDES
MARQUES
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9^e
TEL : 878.29.61

AKG
Framus
Premier
Ludwig
Fender
Hohner
Shure
Conn
Selmer
Gibson
Farfisa
Rogers
Ampex
KING
Standel
Gretsch
VOX

HAMMOND "L'ETALON-ORGUE"

PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments
toutes les qualités
des modèles traditionnels HAMMOND
percussion enrichie
amplificateur incorporé
prise JACK pour ampli extérieur
prise et commandes LESLIE

Distributeur France HANLET S. A.

6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VIII
TÉL. 387.43.45 et 522.66.83



UNE CERTAINE FOI



rythmes et sons * rythmes et sons

cambon musique

49, rue Cambon
75 - PARIS 1^{er} (face à l'Olympia)
Tél. 742.93.57
• l'ambiance



■ guitares ■ amplis ■ sonos ■ effets spéciaux ■ batteries ■ orgues
■ reprise et occasion ■ vente ■ location.

rythmes et sons * rythmes et sons

que leur manque-t-il pour avoir le "sound"

Pour eux, ce qui compte, c'est d'être parfaitement au point. Or seul un enregistrement au magnétophone le leur permettrait.

Comme eux, vous avez chaque jour de multiples occasions d'enregistrer sur un magnétophone à cassettes : vos essais de chanteur ou de musicien, mais aussi un programme de surboon, l'interview d'une vedette, le hit-parade à la radio,



la sonorisation de projections photo ou ciné, etc.

Confiez vos enregistrements aux Cassettes Kodak et vous découvrirez qu'elles sont vraiment de tous les bons moments.

Les Cassettes Kodak sont disponibles en 3 durées d'enregistrement : 60, 90 et 120 minutes

Kodak

B. Paris - photo Nadeau



Cinq mille dollars d'amende aux directeurs de cinéma qui oseraient, malgré l'interdiction, programmer le film dans leur salle : « Une Ile au soleil » racontait pour la première fois dans l'histoire du cinéma américain les amours partagées d'un Noir et d'une Blanche. C'était en 1957, et, en Caroline du Sud, l'assemblée législative de l'État avait sérieusement envisagé le vote de ces amendes à l'intention des propriétaires de salles un peu trop tolérants. Il avait suffi d'un regard et d'un frôlement de mains entre Harry Belafonte et Joan Fontaine pour que le Sud se mobilise et tente d'empêcher toute projection du film. 1957 marquait pourtant la consécration d'Harry Belafonte. Un peu hâtivement surnommé le « Prince noir du Calypso », il était connu et apprécié des deux côtés de l'Atlantique. Comme chanteur. Et même comme acteur, puisque « Island in the sun », le film et la chanson, allaient, malgré les réticences du Sud des États-Unis, faire le tour du monde. Belafonte aussi : mais il se doublait alors d'un producteur de shows, de films, de jeunes chanteurs, et d'une personnalité agissante du mouvement noir. En mars 1966, au Palais des Sports de la Porte de Versailles, il avait organisé avec Martin Luther King, la grande « Nuit des droits civiques américains ». Le mois dernier, le chanteur, pas le militant, vient de tourner dans le « Show Nana Mouskouri », qui sera diffusé la veille de Noël sur la deuxième chaîne de l'ORTF. L'occasion était trop belle pour ne pas le rencontrer.

Les Européens connaissent mal cet homme aux cheveux courts, aux épaules carrées, à la peau couleur de miel, qui n'est venu en France que deux fois en dix ans. Chaque fois avec une réputation de « Roi du Calypso ». Ce qui est pour le moins sommaire. Harry Belafonte est en fait l'un des meilleurs interprètes, sinon le meilleur, du répertoire folklorique et traditionnel. Le folk-song, voilà dix-sept ans, qu'il en fait ! Il s'y est lancé au beau milieu de l'épopée du rock, et pendant quelques mois, dans les années cinquante, il a même fait trembler Elvis sur son trône. Ce n'était pas si

mal pour quelqu'un à qui l'on avait dit et répété : « Primo, en vous lançant dans la chanson folklorique, vous vous suicidez professionnellement. Secundo, étant Noir, vous ne trouverez pas de travail. Tertio, comment se fait-il que vous n'ayez pas l'idée de faire des chansons pour un public déterminé : les jeunes, les femmes, ou les grands-mères? ».

— Mes chansons sont pour tout le monde, répondait Belafonte. Elles parlent simplement d'un vieux docker qui plie sous le poids des bananes, des hommes qui travaillent la nuit et attendent avec impatience le lever du jour, pour aller dormir, ou encore d'un prophète triomphant qui annonce la fin des malheurs des Noirs.

« Frenchy »

En Belafonte, on retrouve à la fois la langueur de la Jamaïque et l'agressivité de Harlem. Né dans le quartier noir de New York, il fut très vite en butte à toutes les vexations que les Blancs réservent aux Noirs. A ceci près que, d'ascendance moitié blanche, moitié antillaise, il allait se trouver un moment en conflit avec les deux communautés. Son grand-père paternel était un fermier français qui avait épousé une métisse haïtienne ; sa grand-mère maternelle, une blonde Anglaise mariée à un Noir de la Jamaïque. Avec ses traits fins et ses cheveux châtons, on le prenait souvent pour un Grec ou pour un Espagnol. Harry, lui, racontait qu'il venait de la Martinique. Ses copains l'avaient surnommé « Frenchy ».

— Nous avions pourtant une féroce fierté raciale, mais il était terriblement tentant de passer de l'autre côté. J'avoue que, parfois, mon frère et moi, nous nous sommes fait passer pour des Blancs. Mais, c'était encore pire, car il fallait participer à toutes les blagues racistes. Un jour, j'ai explosé. On m'a traité de sale nègre et on m'a passé à tabac. Après, je suis devenu le chef d'un gang de gosses noirs, qui passait ses journées à se battre avec les gangs de gosses blancs. »

A neuf ans, pour lui éviter la prison, sa

mère l'emmène dans son pays à elle, la Jamaïque britannique. Kingston, les plages de sable, les palmiers, les Noirs qui chantaient des heures durant, toute la vie des Antilles marqua profondément le jeune Harry Belafonte. Il fit la connaissance des Calypsos, ces chants à l'origine chantés en patois africain, pour ne pas être compris par les gardiens d'esclaves. C'étaient de véritables petites gazettes chantées, de petites satires des événements du jour, expertes dans l'art de brocarder les institutions officielles. L'accompagnement était fourni par les fameux « steel-bands » antillais. Leur son assez particulier tient à deux faits locaux : après la seconde guerre mondiale, les autorités interdirent l'usage du tambour, et les troupes alliées, en partant, abandonnèrent de nombreux jerricans vides. Pour remplacer les tambours proscrits, les Jamaïcains débitèrent les bidons, leur firent subir un traitement à chaud et, selon la taille, obtinrent des instruments de tonalité différente, qu'on frappait à l'aide de maillets de caoutchouc.

Les safaris d'Harry

Naturellement, ce folklore de la Jamaïque allait influencer les chansons de Belafonte. Sans exclusive, pourtant, puisque dès ses débuts Harry alla fouiner dans la bibliothèque du Congrès où il dénicha des airs folkloriques américains vieux de deux ou trois cents ans, qu'il « retapa » au goût du jour. Tout son talent est là : celui d'un chasseur de safari dont l'arme serait un magnétophone. Bandes magnétiques en poche, il est allé plusieurs fois en Afrique, en Europe centrale, aux Philippines, en Israël, au Mexique, etc..., pour traquer le chant folklorique et traditionnel local. En l'adaptant, en le « sophistiquant » un peu, il en a tiré un répertoire d'une étonnante richesse et d'une grande variété : ballades, chants de bagnards, work-songs, blues de tous les pays, spirituals, etc..., dont il a su garder l'esprit tout en leur permettant de toucher le grand public.

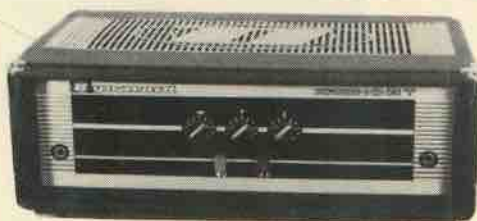
Chansons d'amour ou de protestation, il est frappant de voir que les disques

« ...Secundo,
en étant noir,
vous ne
trouverez pas
de travail... »



Dynacord

LA BONNE SOLUTION POUR LA BASSE

**BASSKING T : Amplificateur 55/40 Watts pour guitare basse**

2 entrées dédoublées, réglage de volume, réglage séparé des basses et des aigues. Sorties : 4 - 8 - 16 ohms. Panneau de commande éclairé. Coffret bois recouvert de simili. A utiliser avec une ou deux enceintes superposables D 50 ou D 520. Dimensions : 42 x 17 x 29 cm.

BASSBOX D 50

Enceinte à grand rendement pour guitare basse. Puissance 55/40 Watts, 2 haut-parleurs spéciaux 32 cm. Courbe de réponse 50 - 5500 Hz. Impédance 16 ohms. Equipée de 4 roulettes amovibles et 2 poignées. Coffre recouvert de simili noir. Dimensions 60 x 90 x 31 cm.

BASSBOX D 520

Enceinte de grande puissance pour basse. Puissance 110/80 Watts. 1 haut-parleur à très grand rendement Ø 46 cm. Courbe de réponse : 40 - 5000 Hz. Impédance 16 ohms. Equipée de 4 roulettes amovibles et 2 poignées. Coffre recouvert de simili noir. Dimensions : 60 x 90 x 31 cm.

IMPORTES ET GARANTIS PAR :

A.P. FRANCE 28-30, Avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE
TECMA, 161, Avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA, 10 Rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION, 7 cours de la Liberté LYON

BELGIQUE : Ets. A. PREVOST et FILS S.P.R.L., 107, Avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3



Ces enceintes sont superposables.

A PIGALLE, CENTRE DE LA MUSIQUE MODERNE 5 MAGASINS SPÉCIALISÉS VOUS ATTENDENT

guitares, amplificateurs, percussions, sonorisations

NOCTURNES

TOUS LES MERCREDIS JUSQU'À 22 H.

VICTOR FLORE, 11 bis, rue Pigalle, 874-55-85 et 874-60-88

CENTRAL-RYTHMES, 25, bd de Clichy, 874-68-35 et 878-46-03

LA LUTHERIE MODERNE, 14, rue de Douai, 744-73-21

LA MAISON DU JAZZ, 24, rue Victor-Massé, 878-29-61

MUSIC-CENTER, 50, rue de Douai, 874-78-79

PARIS-9°

pierra-caron

enregistrés par Belafonte il y a des années correspondent tout à fait aux « normes » des amateurs de folk-song d'aujourd'hui. Si bien, même, que dans son prochain album Belafonte chante Dylan, Simon et Garfunkel, Leonard Cohen, et chante Pete Seeger ou Tom Paxton. Sa contribution au folk-song international ne s'arrête pas là. Harry Belafonte est aussi un « chercheur » de jeunes talents. Il a lancé Nana Mouskouri et Miriam Makeba, avec lesquelles il a enregistré deux 30 cm. Il a découvert le trompettiste sud-africain Hugh Masekela (« Grazing in the grass »), et a longtemps travaillé avec Hugo Montenegro (« Le bon, la brute et le truand »). Sa dernière « pouliche » : Patti Austin, petite Noire, grande voix.

Devenu producteur, Harry Belafonte dirige maintenant sa propre maison de production, Belafonte Entreprise Inc. Étant donné qu'il ne donne des récitals publics que trois mois sur douze, il lui reste du temps. Il le consacre à des shows télévisés, des films ou des comédies musicales.

Avec Charlie Parker et Max Roach Manutentionnaire à New York après sa démobilisation, il le serait resté si un ami ne lui avait pas donné un jour une invitation pour une représentation de l'American Negro Theatre : il s'inscrivit aux cours de l'ANT et devint comédien. Mais sans emploi, parce que Noir. Il fallut un autre hasard pour qu'il devint chanteur. Harry Belafonte avait coutume, dans cette période de « dèche », de passer ses soirées au Royal Roost, une petite boîte de jazz dont le patron était un copain. Un soir, celui-ci le poussa sur scène pour chanter quelques succès à la mode. Derrière lui, dans l'orchestre, Charlie Parker et Max Roach, l'épaulèrent de leur mieux. La salle lui fit une ovation. Il resta finalement vingt-deux semaines en tête d'affiche du « Roost ». La célébrité venue, Hollywood lui proposa le rôle de Don José, aux côtés de Carmen-Dorothy Dandridge, dans « Carmen Jones », adaptation « noire » de l'œuvre de Bizet, dont les héritiers ont toujours empêché la sortie en

France. Puis ce fut la fameuse « Ile au soleil » qui déclencha tant de passions outre-Océan. Depuis, on l'a seulement vu dans « Le Coup de l'escalier » (« Odds against tomorrow », musique du Modern Jazz Quartet), parce qu'aux États-Unis les rôles proposés aux acteurs noirs n'ont pas grand intérêt. Ou parce que, deux fois, il a laissé la place à son ami Sydney Poitier.

Fight for Civil Rights!

Aujourd'hui, ses premiers films le font doucement rigoler.

— Dans l'intrigue, le Noir et le Blanc devaient automatiquement finir bons amis. Mais il fallait que le Noir ait une dette de reconnaissance envers le Blanc, et qu'à la fin, il le regarde d'un air ému et plein de gratitude. On a enfin compris maintenant qu'il y a une réalité blanche et une réalité noire, et que des gens qui sont différents ne regardent pas le monde de la même façon.

Cette difficulté qu'ont à se comprendre des gens différents est le thème central du dernier film de Belafonte, « The Angel Levine », produit et interprété par lui-même, avec Zero Mostel. Le metteur en scène est un Tchèque : Jan Kadar.

Par ailleurs Belafonte s'apprête à financer l'adaptation cinématographique d'un roman de Truman Capote, « House of flowers », ainsi qu'une comédie musicale qui serait montée à Broadway à partir d'un roman de l'écrivain noir Ray Bradbury, « The Wonderful ice-cream suit ». Pour la télévision enfin, il prépare un très grand show en co-vedette avec Léna Horne, une remarquable chanteuse noire, peu connue ici. La Belafonte Entreprise Inc. a un autre département, dont on parle peu, mais dont l'activité n'est pas moindre. Depuis fort longtemps, bien avant que cela n'aille de soi comme aujourd'hui, Harry Belafonte milite activement pour les Droits civiques. A ses tout débuts, Belafonte exigeait que figure sur ses contrats la mention : « American Negro ». Ami intime de Martin Luther King — il était l'un de ses trois exécuteurs testamentaires —, il a successivement soutenu John Kennedy puis le sénateur Mac Carthy.

« Je ne me résouds pas à cautionner systématiquement la violence »

**Une histoire des Noirs**

Toutes les nuits, le téléphone sonne chez lui : il faut aller payer la caution d'un militant arrêté, le sortir de prison. Sans publicité, sans esclandre, il s'emploie à l'édition d'un journal, à l'instruction des Noirs encore analphabètes.

— Pour les amener à voter, notamment. Il faut leur apprendre leur passé, et leur permettre de lutter pour leur avenir. Bouleverser toute la société ne me paraît pas le meilleur moyen. Il faut surtout changer certaines mentalités, certaines échelles de valeur. Je reconnais que, parfois, la violence a réussi à faire avancer les choses, mais je ne me résouds pas à la cautionner systématiquement. Pourtant, à secourir les familles des militants assassinés ou à reconstruire les églises incendiées par le KKK, on est parfois tenté... Ce que je souhaite ardemment, c'est que le mouvement noir retrouve rapidement un homme comme le pasteur King, quelqu'un qui soit capable de faire la brèche entre le monde noir et le monde blanc. Ce qui occupe la moitié de son temps et de ses activités, ce à quoi Belafonte consacre tout son argent, c'est le développement d'une conscience politique et culturelle noire.

— Elle vaut bien celle des Blancs. Voyez Langston Hughes, James Baldwin, Duke Ellington. Qui a écrit « Caravan » et qui a écrit « Hello Dolly » ? Il y a une différence, non ? La médiocrité nous est souvent venue par les Blancs. C'est pourquoi, même si je ne vaudrais pas grand-chose, quand j'ai quelque chose à dire, je le dis. A ma façon. Ma négritude m'a conduit à l'action politique, mon tempérament, à la chanson ou au métier d'acteur. Militer, chanter ou jouer m'apparaissent comme autant de moyens pour aider les Noirs à appréhender leur réalité propre.

C'est sans doute pourquoi le projet le plus cher de Belafonte est maintenant de tourner un film sur l'histoire des Noirs. Du cœur de l'Afrique aux faubourgs de Watts, en passant par les négriers et Little Rock. — FRANÇOIS - RENÉ CRISTIANI.

3

FILLES FOLK

Ce sont trois grandes chanteuses dont le talent, déjà reconnu aux États-Unis, en Grande-Bretagne et au Canada, n'a pas encore percé les frontières des oreilles françaises. Font-elles de la musique « folk », ou « pop » ? Difficile à dire. A des degrés divers, leurs chansons participent de l'une et l'autre à la fois. Au reste, nous vivons une époque (transitoire ?) où la distinction n'est plus facile, ni même toujours souhaitable, à établir. En effet, depuis que Bob Dylan inventa le « folk-rock » en 65 avec « Bringing it all back home », un nombre croissant de chanteurs « folk » ont utilisé des orchestrations « pop » pour soutenir leurs œuvres et les rendre plus accessibles à un public rajeuni.

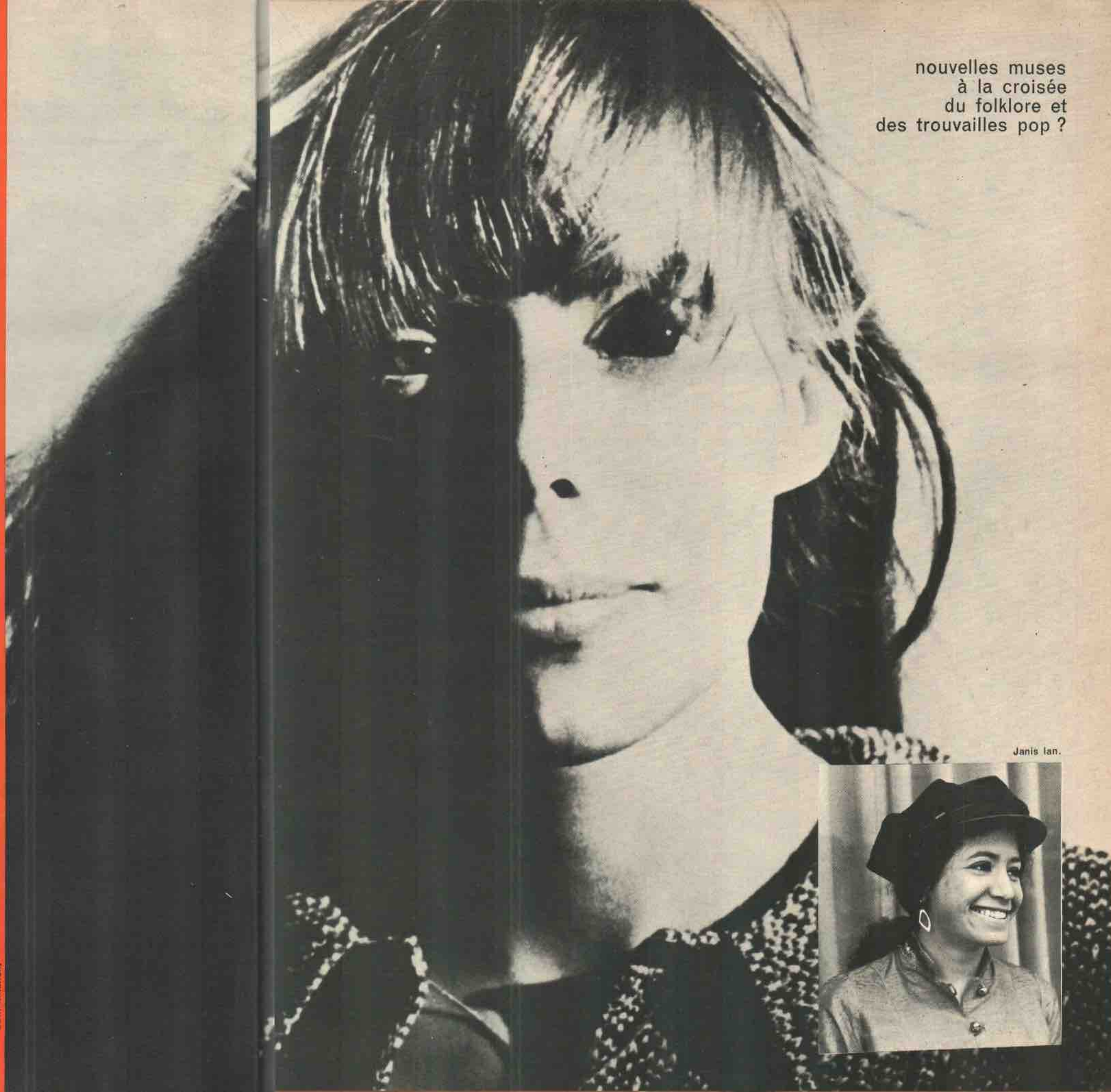
De leur côté influencés par les folkloristes, les musiciens pop ont su améliorer le niveau d'écriture de leurs textes, en même temps qu'ils se sont montrés plus rigoureux dans le choix de leurs thèmes. Conséquence de cette double influence : la musique populaire dans son ensemble a considérablement progressé, et il en va de même pour les goûts du public. Chacune à sa manière, Julie Felix, Joni Mitchell et Janis Ian se situent à la croisée de cette évolution et c'est pourquoi nous vous les présentons ensemble.

JULIE FÉLIX

Honneur à la « doyenne » de ces trois artistes, puisque Julie a eu 28 ans le 14 juin dernier. Elle est née à Santa Barbara en Californie et fut élevée dans une atmosphère familiale propice au développement d'une carrière artistique. Son père, Mexicain d'origine, était musicien professionnel jusqu'au jour où le manque de travail dans cette branche (c'était il y a des années !) le força à devenir ingénieur. Il n'oublia pas pour autant la musique et enseigna la guitare à Julie. Sa mère, de descendance irlandaise, était institutrice et amoureuse de poésie. Les premières chansons que Julie entendit furent celles de Burl Ives, provenant de la discothèque de sa mère, bagage enrichi bientôt de chansons mexicaines issues des leçons paternelles. Pourtant, la prime ambition de Julie était de devenir, non pas chanteuse, mais... escrimeuse : « Ma mère, raconte-t-elle, m'expliqua que toute la base de l'escrime résidait dans la danse, et me persuada d'apprendre le ballet. Après quelques leçons, j'avais complètement oublié l'escrime ! ». Quelques années plus tard, finalement venue à la chanson et attirée par les voyages plus ou moins aventureux, elle débarqua à Londres où elle choisit de s'installer indéfiniment. C'était en 1964. Peu après son arrivée se présenta pour elle une première chance de se faire remarquer en tant que chanteuse, sous la forme d'un concert folklorique au Royal Festival Hall où elle alla se faire applaudir. Immédiatement après, elle entra dans le circuit régulier des « folk-clubs » et autres « coffee-shops », pépinières de talents qui pullulent dans toutes les villes d'Outre-Manche (nos amis britanniques ont bien de la chance). Ainsi formée « sur le tas », elle réussit bientôt à accroître son audience, à passer en vedette dans des spectacles, et à enregistrer ses premiers disques. Contrairement à Joni Mitchell et à Janis Ian, Julie Felix n'est pas auteur-compositeur. Elle est « seulement » interprète, mais de tout premier ordre. Ce n'est pas qu'elle se sente incapable d'écrire ses propres chansons ; simplement, elle trouve sa plénitude et estime avoir plus de talent et de plaisir dans l'interprétation de celles des autres. Celles qu'elle a choisies pour communiquer à ceux qui l'écoutent tendresse, amitié et chaleur humaine. Et avec la voix riche, aux possibilités variées, qu'elle possède, la gamme est vaste. Elle choisit toujours son répertoire avec beaucoup de goût et de discernement. Et d'originalité. C'est ainsi que, dans le cas des chansons de Woody Guthrie, Bob Dylan, Phil Ochs et Tom Paxton (qui semblent être ses auteurs préférés), elle ne se contente pas des œuvres les plus connues, telles que respectivement « This land is your land »,

Joni Mitchell.

nouvelles muses
à la croisée
du folklore et
des trouvailles pop ?



« Masters of war », « There but for fortune » et « Ramblin' boy ». En proposant à son auditoire des compositions comme « Deportée », « Chimes of freedom », « Bracero » et « This world goes round and round », elle a montré son refus de la facilité (toute relative, d'ailleurs) et son désir de refléter fidèlement les auteurs en cause.

En 1967 et 68, vint pour Julie une sorte de consécration officielle sous la forme de deux séries d'émissions télévisées pour la BBC, dont la deuxième, « Once more with Felix », remporta un succès considérable. A l'occasion du récital triomphal qu'elle donna au Royal Festival Hall en avril cette année, j'eus l'occasion d'apprécier sa gentillesse et sa simplicité au milieu d'une foule délirante comme les foules anglaises savent l'être. Selon une tradition bien sympathique, typique des chanteurs folkloriques, elle avait fait asseoir une centaine de jeunes spectateurs sur la scène autour d'elle. Pour être près des gens, mais sans la moindre trace de « chiqué ». Plus récemment, lors de son passage à l'île de Wight, elle a grandement confirmé ces qualités essentielles, comme Philippe Kœchlin nous l'a raconté il y a deux mois dans son reportage (merci, Philippe; il faut bien qu'à mon tour, je le fasse « sourire béatement »).

En bref, tout se passe comme si Julie Felix était devenue une « vedette malgré elle ». En cela, elle a su rester fidèle à l'esprit des auteurs qu'elle interprète. Et je crois que c'est le plus beau compliment que l'on puisse lui faire.

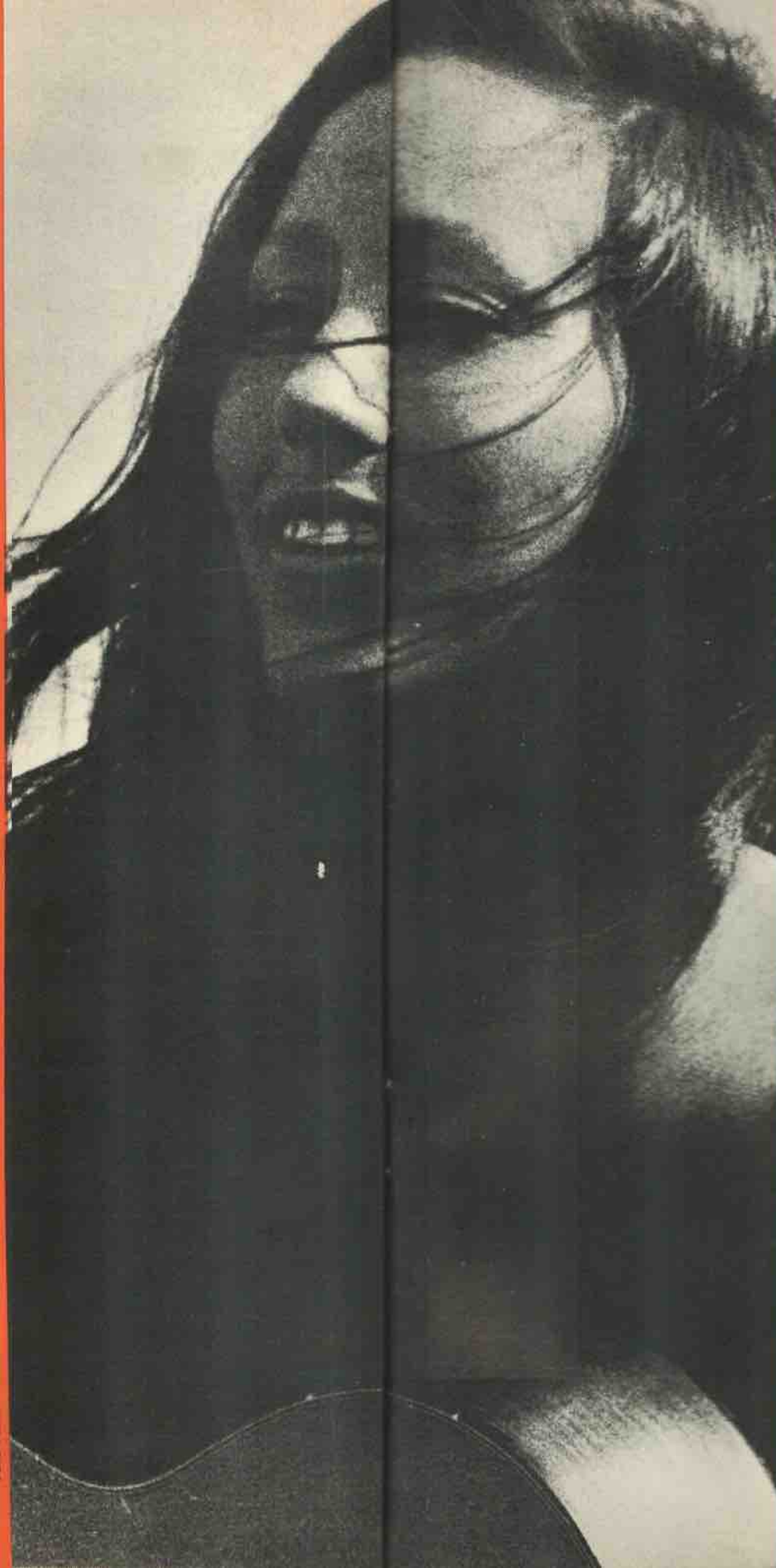
JONI MITCHELL

Comme pour Julie Felix, la première ambition de Joni Mitchell ne fut pas la Chanson. Là d'ailleurs, s'arrête la similitude : Joni en effet (née il y a vingt-six ans à McLeod dans la province canadienne de l'Alberta) rêvait de devenir artiste-peintre, avec l'espoir qu'elle pourrait vivre de la vente de ses tableaux. C'est dans ce but qu'elle s'inscrivit au cours du « College of Art » de l'Alberta, à Calgary. Pendant ses heures de loisirs, elle s'apprit à jouer de l'ukulele. Et bientôt, le hasard aidant, elle se retrouva engagée pour chanter le soir dans une sorte de « boîte à chansons » locale. Au début, elle interprétait des ballades traditionnelles. Mais elle se piqua vite au jeu et commença à écrire ses propres chansons. Ce domaine prit alors définitivement le pas sur la peinture au sein de son activité, et elle rappelle que depuis ce temps elle n'a jamais eu l'occasion de le regretter. Ce n'est certes pas moi qui irai la contredire ! C'est que Joni apporte à la chanson anglophone bien des enrichissements. Certes, la première fois qu'on l'écoute,

sur l'un ou l'autre de ses albums Reprise, on ne peut s'empêcher de penser à une influence certaine de Judy Collins (elle cherche d'ailleurs à s'en cacher d'autant moins que Judy est une de ses meilleures amies) ; on reconnaît dans les inflexions de sa voix la même flamme, la même ardeur passionnée bien que tempérée d'une admirable pudeur. Mais ne poussons pas plus loin une telle comparaison, qui risquerait de devenir injuste pour toutes les deux. Je refuse pour ma part d'admettre, comme certains le prétendent, que « Joni Mitchell, c'est Judy Collins-bis ». Ce serait bien trop simple, si ce n'était que cela ; non, le grand mérite de cette Canadienne, au contraire, est d'avoir su partir d'une certaine imitation (je dis bien imitation, et non plagiat) d'un modèle du genre, choisi avec goût (et comment !), pour devenir capable de voler de ses propres ailes. Tout en demeurant aussi convaincante, elle s'est faite peut-être plus tendre et plus intime.

Les thèmes qu'elle aborde dans ses compositions le prouvent, à commencer par « Michael from mountains » (de son premier album « I came to the city »). Le procédé de l'écriture poétique, au demeurant, n'est pas sans rappeler celui employé par Leonard Cohen dans « Suzanne » : le personnage (ici un homme, évidemment) joue le rôle d'un guide, il vous prend par la main pour vous montrer ce que le monde, au milieu de sa laideur même, peut receler de beau. Pour cette raison, les deux chansons ont un pouvoir magique. Ailleurs, c'est l'amitié ou l'amour devenus souvenirs, le hasard d'une étrange rencontre en partant d'un fait banal (Nathan La Franeer, l'un de ses personnages, est chauffeur de taxi). Plus loin, c'est le drame (un meurtre mystérieux) au milieu d'un décor de rivages marins, un peu irréel (« The pirate from Penance », que l'enregistrement en double voix rend très poignant). Depuis l'année dernière, elle a commencé à se pencher aussi sur certains problèmes contemporains, comme la cruauté des États-Unis qui contraste ironiquement avec la bonté un peu trop naïve de la majorité des Américains « moyens ». Elle le dit avec une grande tendresse dans « The fiddle and the drum » (cf. dans ce même numéro la chronique de son dernier album « Clouds »).

Mais le grand succès de Joni Mitchell reste indiscutablement « Both sides now », que son amie Judy se chargea de faire monter au « hit-parade » américain il y a un peu plus d'un an. En août 68, j'ai eu le bonheur de voir Joni Mitchell en scène lors du Festival de Philadelphie : il régnait dans l'air une formidable pureté. Et je me suis pris à rêver qu'un jour peut-être, si le public français est bien sage, il apprendra



Julie Felix.

à mériter des chanteuses comme elle...

JANIS IAN.

Ce qui frappe d'abord chez Janis Ian, c'est sa jeunesse et la précocité de son talent. Une maturité exceptionnelle. Quelques dates en attestent : née le 7 avril 1951, dans une famille new-yorkaise ordinaire. Parents sociables, aimant la musique. A l'âge de douze ans et demi (vous avez bien lu), elle écrit sa première chanson intitulée « Hair of spun gold ». La revue « Broadside » (qui fut la première à s'intéresser notamment à Dylan, Ochs et Paxton, il est bon de le rappeler), publie « Hair of spun gold » dès 1964. Et c'est en 1966 qu'après des débuts très remarqués au « Village Gate » de Greenwich Village, elle enregistre son premier disque chez Verve. Tout de suite elle provoque l'admiration du public éduqué, mais aussi les foudres de la société établie. Pensez donc : la chanson la plus importante de ce disque, « Society's child », s'en prend au racisme, d'une façon nouvelle, et avec nulle tendresse : pour une « gamine » de quinze ans, bon démarrage !

Comment procède-t-elle ? A travers un épisode biographique d'une « enfant de la société » (probablement elle-même) blanche, Janis attaque à la fois les contraintes sociales, la discrimination raciale, l'autorité familiale, la vétusté réactionnaire de l'enseignement, le mépris de l'amour et le fait même que, temporairement, la jeune fille accepte de se résigner au sort qu'on lui impose : ne plus rencontrer le Noir dont elle est amoureuse. La « gamine » ne manque pas de culot. Musicalement non plus : son éducation dans la chanson s'est établie sur une base « baezo-seegerienne » ; elle le répète souvent : « J'ai grandi avec la musique folklorique ; toutes mes mélodies peuvent s'accompagner d'une simple guitare acoustique. » C'est ce qu'elle fait, et brillamment, lorsqu'elle chante en public. Mais en disque, le « pop » règne en maître. Elle a fait appel à des guitaristes, bassistes, organistes et batteurs de première qualité (dans l'album « The secret life of Joe Eddy Fink », les percussions sont jouées par... Richie Havens). En attendant ses disques, écoutons quelques-uns de ses propos que j'ai retrouvés dans mes notes (New York, septembre 68) : L'ÉCOLE. Je n'y vais plus depuis novembre 67. Ça devenait gênant, et d'un commun accord avec mes profs j'ai décidé de quitter l'école. Peut-être étaient-ils jaloux parce qu'ils voyaient que j'ai fait mon chemin et pas eux. ÊTRE TRÈS JEUNE ET CÉLÈBRE A LA FOIS. Le seul danger serait celui de devenir dur ou cruel à l'égard des autres chanteurs. Quand j'ai débuté, les gens venaient à mes récitals, non pas pour m'écouter, moi et mes chan-

sons, mais pour vérifier si je savais chanter. Le problème ne se pose plus depuis qu'ils ont reconnu que je sais chanter. De mon côté, je n'y pense jamais.

LES AUTRES AUTEURS DE CHANSONS. Je ne me situe pas par rapport à eux. Je n'en ai ni envie ni besoin, car si je la faisais cela me créerait trop de tracasseries vis-à-vis d'autres gens dans la profession.

MES « MAÎTRES ». Billie Holiday, Pete Seeger, Joan Baez ne m'ont pas influencée plus que d'autres. C'est une grande chanteuse de toutes façons.

WOODY GUTHRIE. C'est un bon auteur de chansons...

R & F : C'est tout ?

J. I. : Je ne peux pas penser à grand-chose de plus particulier... sauf que l'hymne américain devrait être une de ses chansons.

R & F : Comme « This land is your land » ?

J. I. : Peut-être pas celle-là, parce qu'on en est fatigué. Mais on est au moins aussi fatigué de « America, the beautiful » ! Voulez-vous quelques frites ?

R & F : Volontiers (bruit de mandibules au travail). Celles-ci sont meilleures que la moyenne, mais il est vrai que la moyenne est très basse...

J. I. : C'est comme notre système d'éducation !

LA RÉVOLUTION DE LA JEUNESSE AMÉRICAINE. Bonne chose, mais le mouvement n'est pas organisé. Je n'ai envie de tuer personne, je ne le pourrais pas ; mais si quelqu'un doit se faire descendre, pourquoi toujours les bons trinquents et jamais les Daley et les Humphrey ?

MON AVENIR DANS LA CHANSON. J'y resterai aussi longtemps que j'aimerai ça. Si un jour je n'en ai plus le goût, inutile de continuer. Mais il me semble actuellement que si j'arrêtais de chanter, j'en mourrais !

Ainsi parle Janis Ian, entre son air grave, sa mine parfois effrontée, son rire d'enfant et sa lucidité féroce, qui fait peur aux adultes. — JACQUES VASSAL.

Discographie :

A) Julie Felix : « This world goes round and round »

FONTANA STL 5.473/30 cm G.U.

B) Joni Mitchell :

1° « I came to the city. Out of the city and down to the seaside »

REPRISE RSLP 6.293/30 cm. STÉRÉO.

2° « Clouds » (cf. chronique).

C) Janis Ian :

1° « Janis Ian » : VERVE-FORECAST

FTS 3.017/30 cm. STÉRÉO.

2° « For all the seasons of your mind » :

VERVE-FORECAST FTS 3.024.

3° « The secret life of Joe Eddy Fink » :

VERVE - FORECAST FTS 3.048.

LE LOUP DES STEPPES

Arrive Steppenwolf et l'on découvre ce qui manque aux Français : l'équilibre puissance-clarté

Pressentiment ? Au moment d'entrer dans ce bon vieux Olympe au petit pied, je me suis soudain souvenu du Musicorama précédent et du passage singulièrement écourté de Jethro Tull. Et si Steppenwolf allait nous refaire le coup ? Mais non, ils étaient tous là, dans les couloirs, prêts déjà. Il faut dire que les groupes pop d'aujourd'hui s'habillent à la scène comme à la ville et qu'il est heureusement passé le temps des uniformes. Bon, ils étaient donc là et allaient avoir tout le temps de donner leur pleine mesure devant un public qu'ils ne connaissent pas. Dommage, d'ailleurs, que ce public n'ait pas été plus nombreux. Ou que le spectacle n'ait pas eu lieu à minuit, comme cela se produit parfois. Étrange différence entre le public de la nuit et celui des dimanches après-midi. Le premier est composé de connaisseurs, de passionnés même, chaud, vibrant, prêt à tous les triomphes comme à tous les assassinats. Le second est composé en bonne partie de gens qui sont venus là sans trop savoir ce qu'ils vont voir, parce que c'est dimanche et que le dimanche on s'habille et on sort, parce que la pop-music est à la mode. Public prêt à applaudir n'importe quoi mais pas à l'applaudir trop fort... Triangle ouvrit le feu, ce qui est rarement une bonne affaire, et particulièrement en ce 2 novembre : la salle était bien froide (le chanteur des Variations, devant le peu d'enthousiasme du public, trouva le moyen de sortir cette énormité : « Ma parole, on se croirait devant un public de

CONTESTATION. » C'était exactement le contraire. Les mots compliqués ne sont pas à mettre dans toutes les bouches...). Triangle, donc, ce fut la moitié du petit morceau de pain blanc que nous offrit cette première partie. Avec son nouveau guitariste, le groupe, s'il est toujours bon, n'a cependant pas franchi le pas décisif qui le fera passer du stade des promesses à celui de la confirmation. Tel qu'il est aujourd'hui, Triangle est l'une des trois ou quatre meilleures formations françaises, de celles qui se refusent à suivre leurs aînés sur la voie du plagiat stérile, de celles qui ont compris qu'il y a tout de même une petite marge entre le fait d'être influencé et celui de tirer à x exemplaires des copies conformes qui n'apportent rien à personne et surtout pas au public (sinon des petits sous, bien sûr, pour les artistes, et une tranquillité intellectuelle à toute épreuve pour ceux qui les écoutent). Triangle cherche à s'engager sur des chemins nouveaux, dans les cailloux et la broussaille, tâtonne dans l'inconnu. Il n'en a pas peur, de cet inconnu, et c'est peut-être là l'important. Il serait bien trop facile de jouer au paternaliste et de dire avec le petit sourire condescendant de rigueur que « c'est bien sympathique ce que font ces petits Français, ils ont bien du mérite ». On l'entend souvent, cette phrase, et ceux qui la prononcent s'empressent généralement d'aller signer des deux mains un beau contrat au premier sous-sous-sous Tom Jones qui

passé dans les environs. Non, ce qu'il faut faire, c'est encourager les groupes du genre Triangle à ne pas s'arrêter, à ne pas se compromettre, à rester sur ce chemin-là, même s'il est dur (cf. John Mayall — « Hard road »). Car ce groupe, à n'en pas douter, mettra le doigt sur ce qui sera SA vérité et en même temps notre plaisir. Nous n'en sommes, pour l'instant, pas tout à fait là encore, mais les promesses furent belles quand le groupe créa des climats neufs, joua de très beaux thèmes et s'en alla explorer des domaines où ne sont admis que les gens qui ont quelque chose à raconter et un peu d'ambition. François Jeanneau, flûtiste et saxophoniste soprano fut à cet égard exemplaire. Et c'est justement ce qu'il doit être pour les autres : un exemple à suivre, lui qui a son talent ajoute la maturité, cette maturité qui permet d'éviter les bavardages inutiles à nos oreilles trop souvent infligés par des artistes doués, certes, mais un peu présomptueux. Triangle est sur la bonne voie, la suite ne devrait plus être qu'une question de travail. Un peu plus de cohésion, quelques coupes sombres afin que l'on y voit plus clair (!) dans cette jungle musicale et que l'on atteligne à l'efficacité sans dommage pour l'esprit qui est riche. Il n'est pas facile, je sais, d'être à la fois doué, ambitieux et simple. Simple égale efficace et non pas simpliste. Triangle a beaucoup à dire, il serait dommage qu'on ne l'entende pas. J'espère qu'après leur passage, les musiciens ont eu la bonne idée de rester



écouter Steppenwolf : il y avait là une grande leçon qui méritait d'être retenue. Martin Circus succéda au Triangle, dernière bouchée de notre pain blanc, et ne fut pas inférieur à sa réputation. Là encore, nous avons affaire à un groupe qui cherche une formule originale, qui refuse les concessions et veut créer SA musique. Les moyens employés sont différents de ceux du Triangle, ils ne sont pas moins efficaces. Plus même, peut-être, car la musique de Martin Circus est plus accessible, plus évidemment structurée, plus immédiatement acceptable. Pour le groupe, le temps des hésitations est aujourd'hui presque révolu, tout est au point, tout tourne rond. Les climats sont paisibles, la mise en place est bonne, la recherche des sonorités est intéressante. Point capital semble-t-il pour les cinq hommes, la couleur sonore est obtenue par la variété des voix mélodiques et les multiples combinaisons que permet cette variété. Cela pourrait n'être qu'hétéroclite, et cela ne l'est justement jamais. Parce que, une fois encore, c'est l'esprit qui préside à tout, l'esprit, pas LES esprits. Il y a cinq membres du Martin Circus, chacun ayant ses goûts et ses idées propres, mais il y a UN son Martin Circus (reconnaisable, déjà, entre mille, ce qui n'est pas mal). Mais je ne sais pas, il me semble qu'à l'origine l'idée de ces cinq jeunes gens était de créer une musique virulente, une musique autodestructrice qui choquerait/intéresserait par, justement, cette perpétuelle incertitude que

font naître les brisures quand elles sont inattendues. Il me semblait, arrêtez-moi si je me trompe (et si vous le pouvez), que l'idée c'était la lutte permanente entre le Beau et le laid, le fracas, non point systématique mais tout au moins fréquent, de la mélodie, l'éclatement de pétards qui réveillent en sursaut, l'alternance du sourire et de la grimace. Or, à l'Olympia, nous n'eûmes qu'un aspect des choses, le côté propre. Martin Circus aurait-il décidé d'attacher plus d'importance à l'enveloppe qu'au contenu ? Le feu intérieur qui anime sa musique est-il en train de baisser d'intensité ? Si le Triangle brûle trop fort et s'éblouit parfois à ses propres étincelles, Martin Circus semble s'hypnotiser lui-même, tout émerveillé par la naissance de son art et oublieux du fait que c'est lui-même qu'il regarde. Ce serait une grave erreur, Narcisse vous le dira. Je sais, bien des groupes sont passés par là, mais ceux qui n'ont su se reprendre et souffler sur le feu sont passés tout court. Triangle et Martin Circus. L'un vit si intensément qu'il en oublie parfois de s'exprimer clairement, l'autre s'exprime si clairement qu'il en oublie parfois de vivre. Alors, plutôt que de leur suggérer de former un super-groupe, plutôt que de leur faire croire que je boude mon plaisir, plutôt que de leur balancer systématiquement l'encensoir, je préfère leur dire que je place en eux trop d'espoirs pour ne pas être effrayé à l'idée qu'ils puissent ne pas y répondre entièrement. Je les connais, si on leur fait trop de

compliments ils vont se laisser aller... Glissons sur le passage des Classical M. Morts de trac, ces trois jeunes gens ne firent rien de bon. Il faudrait les revoir en des lieux et circonstances plus favorables. Notons néanmoins que la formule choisie par le trio, folksongs et guitares sèches, risque de ne pas les amener bien loin. Les Variations, maintenant. Là encore, cela ne mériterait pas plus de trois lignes si ces charmants jeunes gens n'avaient eu la fort mauvaise idée de rester sur la scène pendant trois quarts d'heure. Ils avaient dû oublier que ce n'était pas eux les vedettes de ce Musicorama et qu'il y avait à l'affiche un petit groupe américain, oh ! pas aussi bon qu'eux, bien sûr, mais pour lequel quelques personnes étaient tout de même venues. Je ne sais qui est responsable, ce que je sais c'est que j'ai vu les Variations pendant près d'une heure et Steppenwolf pendant vingt-cinq minutes ! Le sens du ridicule se perd. Quant au respect du public... Que l'on n'ait rien à dire, bon, ce n'est pas grave, c'est même le cas de beaucoup de gens. Que l'on vienne dire ce rien sur une scène, c'est déjà plus embêtant. Que l'on tienne cette scène pendant quarante-cinq minutes, sans que le public le demande, et que l'on porte ainsi préjudice à des gens de talent, c'est proprement scandaleux. J'en serrais mes petits poings de rage ! Variations est un fort mauvais groupe, plagiaire en tout, dans sa musique comme dans ses attitudes scéniques (pèle-

mêle, et si mal imités que cela tourne à la caricature : Ginger Baker, Eric Clapton, Jimmy Page, Robert Plant, Mick Jagger, Johnny Hallyday, quel plateau !), et, de plus, vulgaire, ce qui n'arrange rien. A un spectateur qui lui hurlait qu'il aimerait bien voir Steppenwolf, le chanteur a finement répondu ceci : « Je suis bien sûr que Steppenwolf ne t'appréciera pas, toi »...

... et naturellement, la première chose qu'a faite John Kay en entrant sur scène a été de dire qu'il était désolé mais qu'on lui avait dit qu'il ne devait pas rester sur les planches plus d'une demi-heure. Et il a ajouté que le groupe avait, initialement, l'intention de jouer pendant une heure ! John Kay est un colosse bardé de cuir et lunetté de noir. J'ai fait en le voyant entrer sur scène ce rêve merveilleux et rétrospectif : il saisisait deux Variations dans chacune de ses mains, allait les jeter quelque part et revenait chanter. Pendant une heure ! Ah ! J'aurais aimé que ce public ne fût pas si passif et manifestât un peu sa réprobation devant de tels procédés. Procédés qui, soit dit en passant, pourraient bien finir par donner audit public des idées de fauteuils cassés. Mon indignation peut sembler un peu exagérée, elle n'est pourtant que proportionnelle au talent de Steppenwolf, et j'enrage encore, quinze jours après, de ce tour de cochon qu'on nous a joué. Et, pardonnez-moi si je me répète, mais j'espère que les quatre groupes français de la première partie étaient derrière le rideau ou dans la salle en train d'écouter les Américains. Il y avait dans le passage de ces derniers assez de choses étonnantes pour enrichir encore les bons et pour rendre un peu meilleurs les mauvais. Mais je sais que c'est un espoir bien insensé que je formule là, sachant bien que Steppenwolf n'est pas considéré comme un groupe « progressiste » (ce que cela veut dire, je n'en sais rien) et de ce fait guère apprécié. Trop simple. Et pourtant, quelle démonstration de professionnalisme et d'efficacité !

Ne pouvant jouer autant qu'il l'aurait voulu, le groupe décida d'interpréter le plus grand nombre possible de morceaux, quitte à en raccourcir certains. Nous arrivâmes ainsi à sept chansons, ce qui serait un chiffre honorable si trois ou quatre n'avaient duré moins longtemps encore que sur disque.

Steppenwolf a démarré sec avec « Born to be wild », titre de son premier album (Dunhill DS 50.029, malheureusement jamais édité en France) et qui figure également sur le disque « Easy Rider » (Dunhill DSX 50.063, importation Pathé — avec entre autres, Jimi Hendrix, les Byrds, Roger McGuinn, les Electric Prunes). Et, tout de suite, on s'est aperçu qu'il manquait à tous les groupes entendus auparavant une chose essentielle : le parfait équilibre puissance-

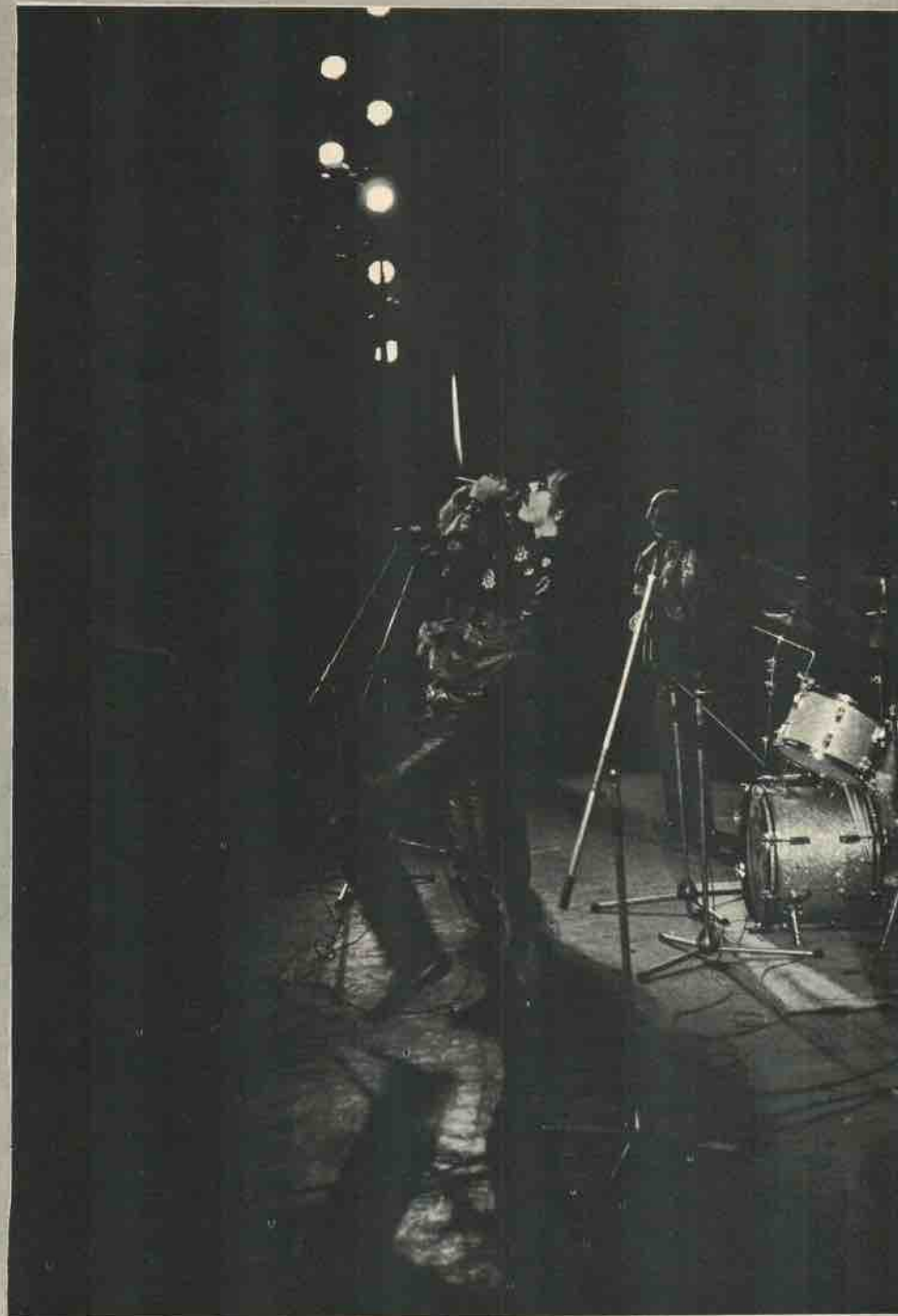
clarté du son. Triangle possédait la puissance, Martin Circus la clarté, aucun ne sait encore allier les deux comme le fait Steppenwolf. Remarquable sonorité des guitares, grondement étouffé de l'orgue, tout le monde joue dans les tons graves et produit un son si épais qu'il en est presque palpable. Et si ce son extraordinaire est aussi agréable à entendre, on le doit en partie au jeu du batteur (Jerry Edmonton), grande démonstration d'intelligence rythmique et de clarté. Sans un pain de trop, sans un coup de cymbale déplacé, l'air presque endormi derrière ses petites lunettes, l'homme au bleu de chauffe (on vous le dit : un professionnel qui sait s'habiller pour aller au boulot) soutint à merveille la grosse machine qui tournait devant lui. Dès les premiers accords, on avait compris que cet homme (enfin !) n'allait pas se prendre pour Ginger Baker, qu'il faisait partie de la famille des batteurs américains et appliquait à la lettre ce qui semble être le principe numéro Un de ses compatriotes : simplicité = efficacité. Jamais Steppenwolf ne sombra dans la confusion, jamais non plus la clarté de sa musique ne fut froideur. Ce fut même tout à fait l'inverse. Plus que toutes les stridences artificielles et les jaillissements incontrôlés, le sourd grondement continu de Steppenwolf frappait juste et donnait envie de battre du pied.

Une grande voix

Et puis il y avait, devant ces quatre musiciens auxquels la musique n'échappa pas un seul instant, parfaitement intégrée au fond sonore qu'ils tissaient sans un geste inutile, il y avait la voix de John Kay. La même exacte-ment que sur les disques, je veux dire aussi puissante et aussi juste. John Kay est un Allemand de l'Est qui franchit le mur de Berlin alors qu'il était encore tout jeune et eût la chance de se retrouver à l'Ouest avec sa mère quand la plupart de leurs compagnons d'évasion étaient abattus à la mitrailleuse. De Berlin il passa bientôt au Canada, où se forma le noyau de ce qui allait devenir Steppenwolf (les Sparrows, dont un disque, enregistré il y a près de trois ans, vient de sortir — décidément, on remonte le temps avec Steppenwolf : le mois dernier paraissait en France leur tout premier disque, « Early Steppenwolf ». On peut donc logiquement espérer voir publier chez nous l'album contenant « Sookie Sookie » et « Born to be wild ». Complicé tout cela, peut-être vaut-il mieux rappeler toute la discographie dans l'ordre chronologique et en indiquant les disques sortis en France (F) : « John Kay & the Sparrows » ; « Early Steppenwolf » (F) ; « Sookie Sookie » ; « Steppenwolf the second » (F) ; « At your birthday party » (F) ; et le tout dernier (dans le temps) paru aux USA, « Monster ». Si

vous y voyez plus clair, vous avez de la chance...). Bon, après le Canada et les Sparrows, John Kay passa à la West Coast, et là naquit Steppenwolf tel qu'il est aujourd'hui. Tout ceci pour vous dire que Kay est de loin de meilleur chanteur de rock d'Allemagne de l'Est... Impossible de dire en l'entendant qu'il n'est pas Américain. Difficile même d'assurer qu'il n'est pas Noir, quand il se met à chanter le blues. A moins, bien sûr, de le voir comme nous l'avons vu, arc-bouté sur sa jambe pliée, balançant son micro comme un Gene Vincent qui aurait gagné cinquante centimètres dont vingt de cheveux et des kilomètres de voix. Elle est curieuse, cette voix, qui, à la fois, arrache et coule sans heurts, sauvage et pourtant parfaitement maîtrisée, ravageuse et efficace, à l'image de ce que fait tout le groupe. Vraiment rien à voir avec les hurlements de minet hystérique qui nous écorchèrent les oreilles peu de temps auparavant. Et, toujours, cette constance jamais monotone des tons graves, chauds, excitants. « Don't step on the grass, Sam », de « Steppenwolf the second », toujours ce rythme marqué, pesant mais sans excès, toujours ce tempo moyen et les grondements de l'orgue de Goldy McJohn. John Kay a saisi sa guitare et gratte les riffs pendant que Michael Monarch s'envole. Ce guitariste est d'ailleurs fort bon, comme ses collègues avarés de bavardage et d'effets, doté d'une très belle sonorité et d'idées bien claires. Il n'est ni Clapton ni Hendrix ni Coryell, mais, contrairement à des dizaines d'autres, IL LE SAIT, et préfère se fondre dans la masse générale, faire de ses soli des prolongements de la mélodie, dans les mêmes tons exactement, plutôt que de tout flanquer par terre par de vaines démonstrations. Morceau écourté, mais qui permet de remarquer au passage que les textes de Steppenwolf ne sont pas dénués d'humour, voire d'une ironie parfois assez ravageuse.

« Sookie Sookie », sur un tempo plus rapide, Edmonton propulse son monde de sa belle frappe, toujours aussi peu prodigue de ses efforts, toujours aussi efficace. « Hoochie Kootchie (ils l'écrivent comme ça) Man », John Kay est un grand chanteur et un aimable guitariste ; il est de surcroît un excellent harmoniciste, ce classique en fait la preuve, tout comme « Thighen up your wig » (« Attache ta perruque »), encore un tempo moyen aux sonorités, emmêlées, encore une formidable démonstration vocale et une formidable envie de danser qui prend la salle. Des formes s'agitent dans les allées sombres, les inévitables danseurs de service montent sur la scène et se font jeter, vite fait, par les road managers du groupe. Autant ce procédé était scandaleux quand Pickett avait littéralement fait



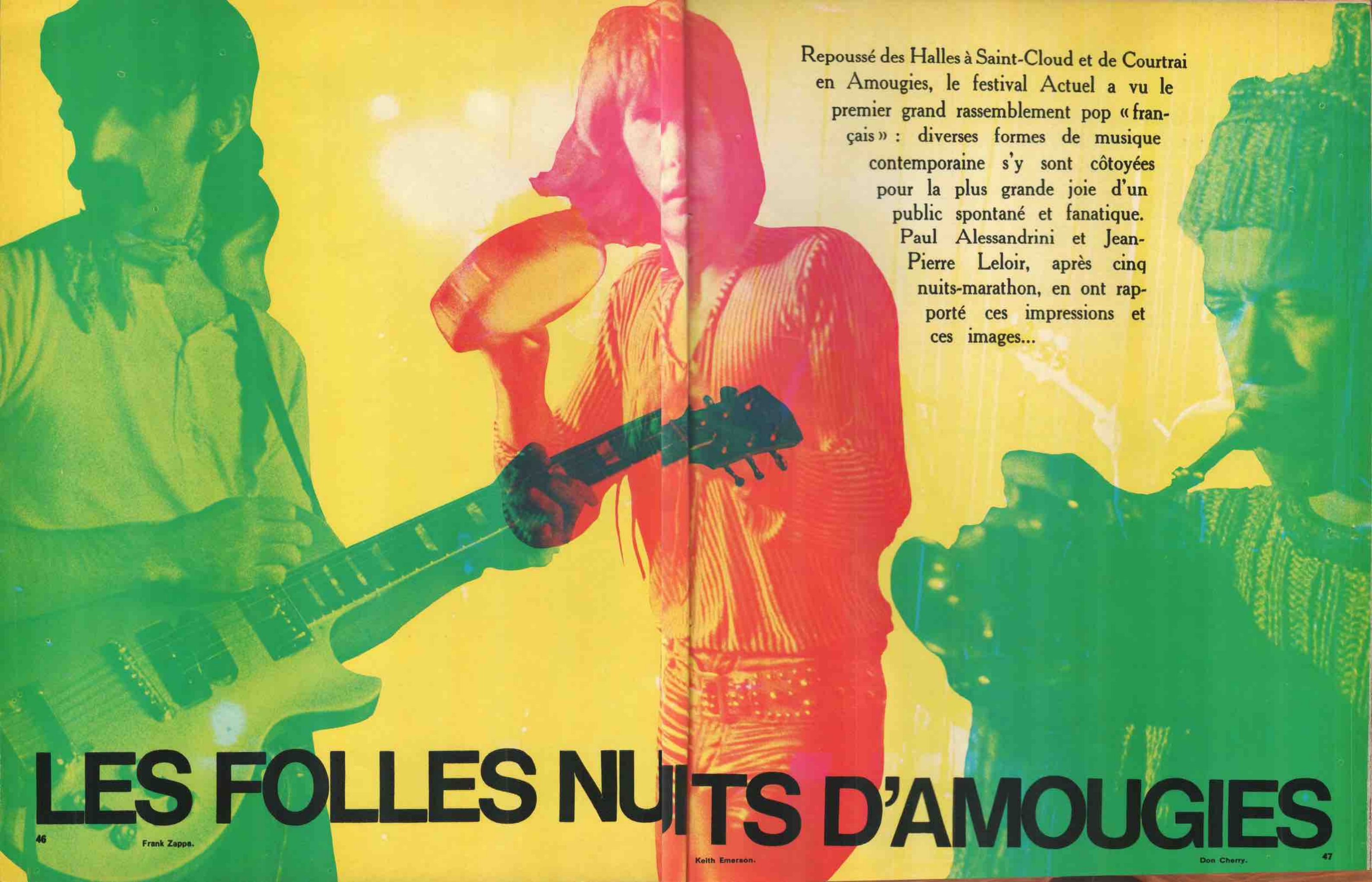
*«... A moins, bien sûr,
de voir John Kay
comme nous l'avons vu,
arc-bouté sur sa jambe pliée,
balançant son micro
comme un Gene Vincent... »*

grimper le public près de lui, autant il fut ce jour-là justifié (bien que les gorilles se conduisent de façon révoltante : on n'est pas obligé de balancer les gens comme des sacs pour les faire descendre), les musiciens n'étant manifestement pas d'accord. Et nous nous souvenions du passage écourté des Mothers, il y a quelques mois.

Des gens réclament « The Pusher », on a donc droit au Pusher, véritable réquisitoire contre l'héroïne : « Vous savez, je fume pas mal d'herbe et je prends bien des pilules, mais je ne touche jamais à rien qui puisse m'abîmer l'esprit. J'ai vu beaucoup de gens avec la mort dans leurs mains, mais le Pusher s'en fout que vous viviez ou mouriez. Dieu damne le Pusher (trafiquant). » Tempo paresseux, joli contrepoint de la guitare, breaks suivis de formidables rentrées de Kay qui s'arrête parfois d'articuler pour murmurer dans le micro. « Si j'étais président de ce pays, je déclarerais la guerre totale au Pusher, et j'ordonnerais qu'on le tire à vue. » C'est net. Tout comme la première phrase de la chanson...

Accroupi près de son ampli, Kay tire de sa guitare des stridences étouffées pendant que Goldy McJohn et Nick Saint Nicholas (bs) tiennent une note, doucement d'abord puis de plus en plus fort. Edmonton et Monarch entrent et l'on débouche sur « Magic carpet ride », peut-être le plus grand succès du groupe. Encore une force de Steppenwolf, que d'avoir su ajouter à sa profonde et particulière sonorité un nombre impressionnant de mélodies très belles, très simples, susceptibles d'être immédiatement ressenties et longtemps retenues par l'auditeur. Comme ceux de Monarch, les soli de Goldy McJohn sont parfaitement intégrés, bien plus prolongation/préservation du climat, de la couleur générale, qu'aventure individuelle. Les guitares sifflent gravement. La batterie métronomique fait son travail à la perfection, la basse ne ronfle pas mais assure tranquillement, œuvrant pour la communauté, comme on dit. Et les chœurs, ne pas manquer de signaler leur parfaite mise en place et la beauté de leurs interventions.

Trente minutes. Pas de « Rock me », pas de « Jupiter child », pas de « Faster than the speed of life » ni de « It's never too late ». Steppenwolf, pris par le temps, a assuré avec ses succès les plus populaires. Dommage que nous n'ayons pas vu l'autre visage du groupe, le Steppenwolf qui lui aussi s'aventure mais ne le fait qu'après avoir parfaitement assuré ses arrières. Pour incomplète qu'elle ait été, la leçon n'en fut pas moins passionnante. Pourvu que ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire ni le public ni les critiques mais les musiciens, l'aient retenue. — PHILIPPE PARINGAUX.



Repoussé des Halles à Saint-Cloud et de Courtrai en Amougies, le festival Actuel a vu le premier grand rassemblement pop « français » : diverses formes de musique contemporaine s'y sont côtoyées pour la plus grande joie d'un public spontané et fanatique. Paul Alessandrini et Jean-Pierre Leloir, après cinq nuits-marathon, en ont rapporté ces impressions et ces images...

LES FOLLES NUITS D'AMOUGIES

Sur les chemins de solitude, noyés dans les nuits de brouillard, les ombres apparaissent dans la lumière des phares, avant de disparaître de nouveau. On s'approchait. Parti de Paris, le chapiteau avait jeté l'ancre dans ces chemins boueux, dans le silence pesant de cette campagne grise. Le décor était en place : l'immense filet bâché et clos illuminé, où les rencontres musicales tant attendues allaient se prolonger des heures durant, contraste de frémissements, de musiques en devenir. Plusieurs paris avaient été lancés, audacieux sans doute : faire coexister, dans, au travers et en dedans de l'action musicale, groupes français et groupes anglais, free jazz, musique contemporaine et pop music.

A l'heure des bilans, des inévitables classifications, il faut s'extraire de cette énorme masse sonore qui, pendant six nuits, jusqu'aux aurores, va tenir en haleine les marathoniens de ce festival. Prendre du recul, transcender cette suite d'énumérations musicales, n'est guère chose facile. L'oreille soumise à un tel

régime va subitement perdre de sa virginité pour recevoir les sons presque abstraitement, seuls prévalant les chocs auditifs consécutifs aux chocs émotionnels de certains groupes ou formations. Là est peut-être la plus grande réussite de certains : faire sortir de leur sommeil, physique ou intellectuel, les spectateurs de ce festival enfouis dans l'inconscient de leurs rêves, rongés par la fatigue, le froid, l'humidité qui gagne. Alors, faire confiance au sismographe qui sommeille en nous, révélateur des émotions volcaniques qui firent irruption. Avant d'aborder l'aspect musical de ce festival qui seul nous intéresse, et devant les inepties ordurières qui ne manquèrent pas de prendre la **grande** place dans la **grande** presse, attachons-nous à l'environnement, aux spectateurs qui devinrent les acteurs de leur propre mise en scène, scandaleuse pour certains, compréhensible pour d'autres, étonnante pour ceux qui surent voir au-delà des apparences, au-delà des accouplements, au-delà des a-priorismes tendancieux. On voulait faire qu'Amougies

fût la réunion de tous les hippies de cette partie de l'Europe ; sous-entendu : drogue, sexe, etc... Les photographes à sensation étaient à leurs postes, les premiers jours, langue pendante, haletants, à la recherche de ce qui les fait basement vivre : le scandale. Et puis, rien ; quelques milliers de jeunes venus là, affrontant des conditions déplorables, pour écouter de la musique ; sans doute, quelques déguisés, tristes trouble-fête, quelques naïfs aguiquesques, mais rien de ce qu'attendaient tous ces maudits de l'information. Ils surent pourtant déformer quelque peu, mais la malhonnêteté souvent voit réapparaître des accès de mauvaise conscience. Et ce public, parmi tout ce qui lui fut trop abondamment dispensé, ne commit jamais une seule erreur ; ainsi écouta-t-il avec un étonnement mêlé d'intérêt les free-jazzmen, pour leur faire ensuite un triomphe. Simplement, il réagit toujours passionnellement ; cet éclectisme, notion bourgeoise par excellence, il le refusa, retrouvant chez Shepp et les autres le même cri obsessionnel que chez les

musiciens pop. Mariétan, ce fut pour eux l'« emmerdeur », « le bal musette des Martiens », c'est tout. Ils étaient venus pour « jouer sans entraves », on voulait les faire entrer dans un monde épuré et figé ils s'y refusèrent violemment, c'était leur droit (n'avait-on pas dit que c'était leur festival ?).

Quant aux forces de l'ordre, bien qu'un reporter de France-Soir ait vu des grandes manœuvres, avec automitrailleuses, et tout un arsenal répressif, elles surent être discrètes, réduisant leur rôle à la circulation, semblant presque ignorer la carapace illuminée, débordante de lumière et de bruit. L'avalanche musicale put se déverser sans entraves, faisant alterner les moments forts et l'ennui, les chutes de tension et les chocs émotionnels. Dans cette musique en train de se faire, on ne pouvait pas ne pas avoir des découvertes, des surprises. En prise directe, nous assistâmes à toute une série d'expériences musicales étonnantes. Déjà, il nous faut citer la présence quotidienne de Frank Zappa, discret, presque timide, qui fit très

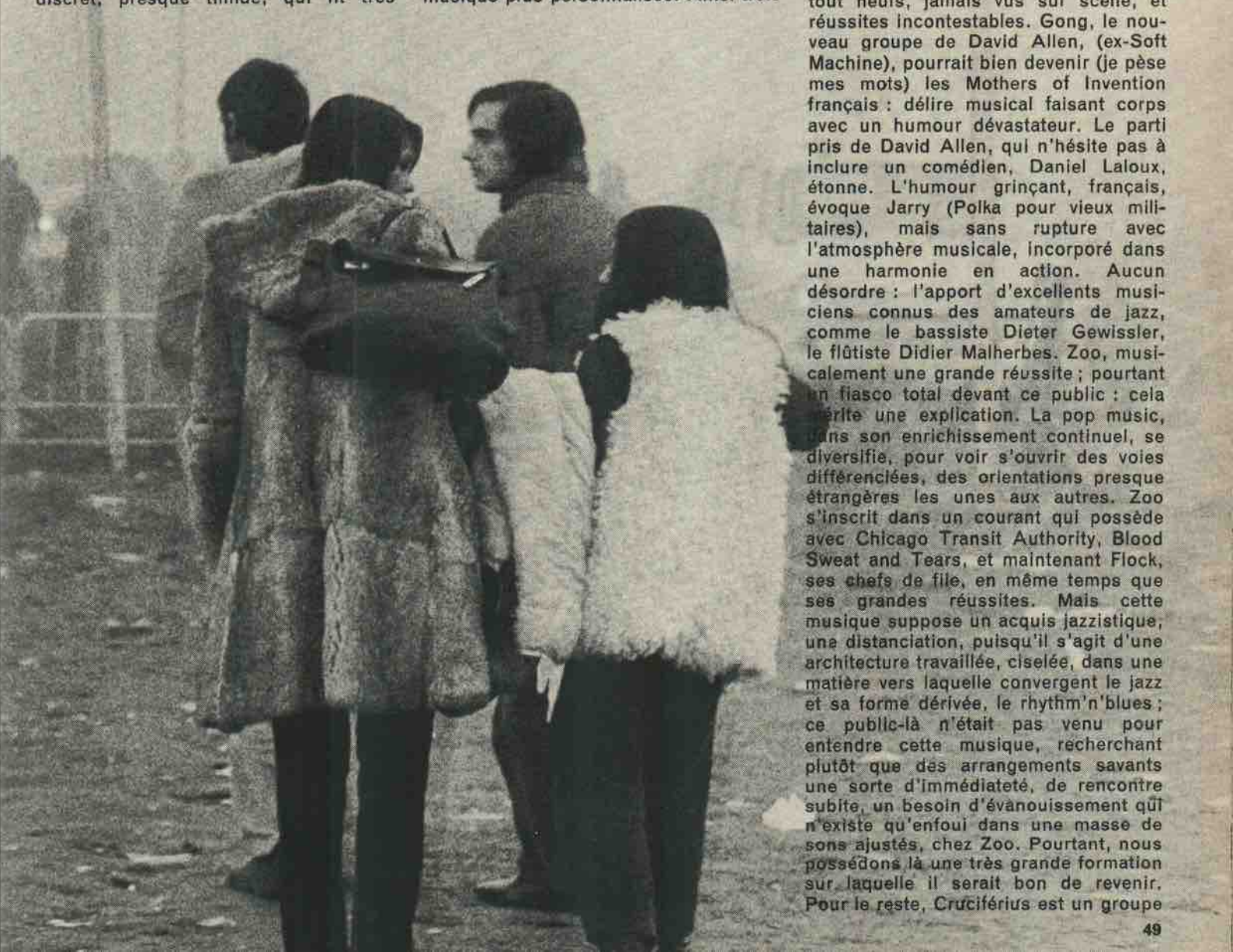
souvent le « bœuf », nous prouvant ses incomparables qualités d'instrumentiste. Mais, quand quarante-huit formations ou orchestres ont déversé un flot de notes, il est difficile d'échapper à l'énumération. Ce qui fut étonnant c'est cet extraordinaire brassage de formes différenciées ; aussi serait-il arbitraire de vouloir synthétiser à outrance : alors, commençons par le début.

Martin Circus

Redoutable honneur pour Alan Jack Civilization, que celui d'ouvrir le festival ! Ce fut pourtant le premier « bide ». Les musiciens ne sont pas forcément mauvais, mais ce qu'ils font ne peut pas ne pas être une copie, quelque chose de profondément artificiel. La voie sur laquelle ils s'engagent semble sans issue. D'autres groupes français paraissent avoir mieux compris le parti que l'on peut tirer des tendances « bluesy », mais avec l'indispensable distanciation, la redéfinition d'un apport musical pour aller plus loin, vers une musique plus personnalisée. Ainsi trois

groupes semblent incontestablement se détacher pour créer le véritable sound pop français. Martin Circus, d'abord, mais là, ce n'est pas une découverte. Ceux qui furent en prise directe avec cette étonnante recherche musicale savent de quoi je veux parler. Plus probante encore fut l'expérience de deux groupes, l'un totalement inconnu, l'autre vers la confirmation. Le premier : l'Ame Son ; si tout ne semble pas parfait encore, si quelques incohérences, imperfections, apparaissent, la démarche semble concluante, l'emploi de la langue française, jugée à tort anti-pop, mais déformée ou plutôt transfigurée qu'elle est par la diction, amplifiée par la sono, est passionnant. De même, l'apport de la flûte électrique, la guitare utilisée comme bruitage. Un groupe à suivre. La confirmation : les We Free, surtout la partie improvisée avec Gullain : grande musicalité, fraîcheur, tendre harmonie, un groupe impressionniste, tout en nuances.

Il nous faut saluer aussi deux groupes tout neufs, jamais vus sur scène, et réussites incontestables. Gong, le nouveau groupe de David Allen, (ex-Soft Machine), pourrait bien devenir (je pèse mes mots) les Mothers of Invention français : délire musical faisant corps avec un humour dévastateur. Le parti pris de David Allen, qui n'hésite pas à inclure un comédien, Daniel Laloux, étonne. L'humour grinçant, français, évoque Jarry (Polka pour vieux militaires), mais sans rupture avec l'atmosphère musicale, incorporé dans une harmonie en action. Aucun désordre : l'apport d'excellents musiciens connus des amateurs de jazz, comme le bassiste Dieter Gewissler, le flûtiste Didier Malherbes. Zoo, musicalement une grande réussite ; pourtant un fiasco total devant ce public : cela mérite une explication. La pop music, dans son enrichissement continu, se diversifie, pour voir s'ouvrir des voies différenciées, des orientations presque étrangères les unes aux autres. Zoo s'inscrit dans un courant qui possède avec Chicago Transit Authority, Blood Sweat and Tears, et maintenant Flock, ses chefs de file, en même temps que ses grandes réussites. Mais cette musique suppose un acquis jazzistique, une distanciation, puisqu'il s'agit d'une architecture travaillée, ciselée, dans une matière vers laquelle convergent le jazz et sa forme dérivée, le rhythm'n'blues ; ce public-là n'était pas venu pour entendre cette musique, recherchant plutôt que des arrangements savants une sorte d'immédiateté, de rencontre subite, un besoin d'évanouissement qui n'existe qu'enfoui dans une masse de sons ajustés, chez Zoo. Pourtant, nous possédons là une très grande formation sur laquelle il serait bon de revenir. Pour le reste, Cruciférius est un groupe





rodé par une longue tournée au Japon, sans grand génie toutefois. Les autres, Indescriptible Chaos Rampant, Blues Convention et Frogeaters furent attristants de médiocrité, et le public le leur fit bien sentir. Mais, dans cette envolée des jeunes groupes français, on sent une décision, une recherche, et peut-être bientôt verra-t-on naître, au-delà des compromis et des raccords, une perception authentiquement française.

Colosseum

Le premier succès de ce festival, en même temps que sa première découverte scénique : Colosseum. Ce n'est pas un délire, mais une musique montée sur une solide charpente de fer, avec le batteur John Hiseman, avec l'incontestable présence de Dick Heckstall Smith ; sur des schémas simples, l'harmonie est construite selon des formes rigides, avec la rigueur et la mise en place des sons héritées du jazz ; encore, donc, cette différenciation : un sound original né de la répartition instrumentale, et en même temps, de la conception générale de l'harmonie à créer. C'est aussi l'entrée en force des instruments à vent, que l'on retrouve comme constante au cours de ces longues heures. Colosseum précéda de peu Aynsley Dunbar Retaliation. Dans ces deux groupes, deux anciens batteurs de Mayall. Pour le second, on ne perçoit pas cet indispensable décollage, après les premières armes de l'initiation au blues. Ce n'est pas la présence de Frank Zappa, venu apporter sa maîtrise instrumentale, qui put engendrer, à aucun moment, une atmosphère de création. Juste une heure de musique bluesy ; pour Zappa, une sorte de plétinement, où sa voix ne fut jamais qu'un greffon rejeté, un rajout sans définition précise, sans justification. Dans une sphère musicale délimitée, plus convaincante fut la prestation des Ten Years After : ce qu'ils firent sur scène est très éloigné de ce qu'ils nous ont proposé sur disque, dans les deux derniers LP. Carrée, drue, marquée par la personnalité d'Alvin Lee, autour duquel tout se construit, s'échafaude, leur musique se déroule en accords clairs, nets, presque sereins ; la guitare n'entre jamais dans des distorsions échevelées, mais toujours, dans les accès de fièvre, garde une très grande lucidité ; jamais le vertige ne rend la tête assez folle pour qu'elle se perde dans l'étrange. Ce fut pourtant la seconde réussite du festival. A l'intérieur de cette grille de groupes pop, on avait inséré le jazz, mais dans ce qu'il a de plus actuel, de plus contemporain. Nous étions beaucoup à attendre, tendus à l'extrême : comment cette musique qui demande une communion dans le paroxysme allait-elle trouver son chemin dans ce public vierge de tout viol free ? Je l'espérais secrètement, je l'attendais

fiévreusement, cette révélation, sûr de l'impact de cette musique. Le miracle s'est produit, le choc soudain, furieux, hurlant : l'extraordinaire violence et l'agressivité de Frank Wright, Byard Lancaster, d'Alan Silva, avec le grand Sunny Murray. La rage au cœur, ce furent des minutes de stridence outrée où les claques fusèrent, ricochant sur la nappe de toile, ciel artificiel : vingt minutes de musique seulement, assez pour rendre perplexe et habélué le public pop qui sut faire un triomphe à quatre des musiciens les plus inventifs de la « new thing ». Servis par une sono merveilleuse de vérité, les cris perçants surent s'extraire au-delà de l'harmonie, dans un climat où toutes les barrières furent renversées : ce public qui n'aime pas les barrières, les frontières, avait compris la grandeur, l'étendue du cri. Comment s'étonner alors qu'il réservât un accueil froid, et même parfois franchement hostile à Burton Greene qui, plus à l'aise dans un univers de formes plus étroit, ne sut pas faire parvenir au centre de la foule « grande ouverte », ses vibrations. Sa musique est presque intimiste, ses recherches formelles trop figées. Même l'orgue Hammond ne sut pas rompre la glace. C'était la soirée de vendredi qui s'achevait : la montée en avant, le sentier débroussaillé, on pouvait attendre avec espoir la soirée du jour en train de naître. Chacun essaya de trouver un endroit, une chaleur dans ce monde de brouillard.

Don Cherry

Samedi fut placé sous le signe du jazz. Les Blues Convention, groupe français, durent s'éclipser sur la pointe des pieds, la médiocrité ne pouvant être supportée plus longtemps. Leur succédèrent Freedom ; j'avoue ne pas avoir été conquis par ce trio à base de bubbligum, swingant juste ce qu'il faut, gentil, qui n'avait rien compris et croit pouvoir faire taper dans les mains et reprendre en chœur « one, two, three, banana ». Alors, glissons. Deuxième grand choc free, deuxième triomphe du groupe de Noah Howard, jamais vu sur scène en Europe, avec Frank Wright déjà cité, Bobby Few et le batteur Mohammed Ali. Ce fut la même rage que la veille avec Sunny Murray : de longues phrases prises à l'unisson avec une violence qui faisait bondir littéralement Frank Wright, Bobby Few, étonnant pianiste, triturant, défigurant, désorganisant les formes esquissées. Alors, Alexis Korner, présenté comme le pionnier du blues blanc, accompagné par une section de cuivre (New Church) ne sut jamais atteindre un degré d'ébullition nécessaire après cet éclair brûlant : le blues dans sa forme traditionnelle sans cette assimilation qui fait la singularité d'un John Mayall et, par la même, son importance. Don Cherry et son groupe qui suivirent,

surent créer un climat où l'intrusion des grelots, sifflets, flûtes orientales, les cris brefs de la trompette, un batteur turc, O'Kay, sautillant, nous firent sentir encore mieux l'originalité d'un musicien qui, loin de la violence exacerbée des Afro-américains se veut tendre, envoûtant : succession de collages sonores, de quelques notes pianotées, une harmonie esquissée, un champ de formes chatoyantes. Ce n'est d'ailleurs pas si loin de certaines expériences pop-santes : la foule ne sentit aucune rupture. Le tuba de Ray Draper apporta sa voix d'ombre grave pour souligner l'étrangeté du climat ; ce fut une fête des sons, pleine de couleurs chaudes, de sonorités orientales : le voyage de Don Cherry en Afrique du Nord ne semble pas

étranger à cette nouvelle forme musicale qui tend à devenir la sienne. Le public, là aussi, fut conquis au-delà de tous les espoirs. De même avec le groupe suivant du pianiste allemand Joachim Kuhn, accompagné d'un des meilleurs bassistes européens, J.-F. Jenny Clarke, et du batteur Jacques Thollot, dont le jeu sur les caisses, puissant, avait tout pour ravir ce public. Kuhn reprit la série des thèmes de ses derniers disques, tendre mélodie qui, aux confins de l'explosion, n'est jamais oubliée, le crescendo-decrescendo, les arpèges de notes, avec des collages-réminiscences classiques ; comme devant un mur, il s'empara de son saxophone alto, poussant encore plus loin son cri intérieur.

Pink Floyd

Plongés que nous étions dans cet univers, nous fûmes transportés dans un autre monde, celui, onirique et multidimensionnel, du Pink Floyd : frissons, flou ombrageux qui pénètre les sens. Cette musique qu'en un temps on appela psychédélique, faite non de performances de solistes, mais grâce à la richesse et la maîtrise instrumentale, la possibilité de création en groupe. Cette musique immatérielle que l'on croyait difficilement reproductible sur une scène, ils surent la faire revivre, emplissant d'une nuit brisée d'éclairs cet îlot à la dérive. Oui, le voyage. Pas de science-fiction, un climat où les sen-

sations s'interpénètrent, où le tourbillon des notes sursurées, puis amplifiées, puis magnifiées, s'étale, matelas de formes, en zébrures infinies. « Astronomy domine », « Saucerful of secrets », puis les thèmes de « More ». Un grand moment, lorsque Zappa vint se joindre au Pink Floyd : pris dans une suite de vertiges, les sons arrachés s'étaient, se désintègrent, reprennent leur course. Ce fut une partie libre, totalement libre, détours, contours, retours, les sons devenant de plus en plus tendus, vers la fusion dans l'extase. Ce fut une partie de free musique, au sens jazz du terme. Rapprochements, contacts, de nouveau retours, cavalcade effrénée de notes fabuleuses. Une grande leçon d'intégrité par les membres du Pink Floyd, musiciens accomplis, pouvant facilement dériver, mais qui savent fonder leur propre voix vers la cohésion, vers l'œuvre. Aucun apport pour cela d'exotisme facile, de « zizis » sonores ; magnifiques bruiteurs, ils savent aller au-delà des possibilités inhérentes à leurs instruments, faisant vibrer les cordes d'une guitare, frémir la peau d'un tambour, gelindre la voix grave d'une basse. Et quel étonnement de lire le porte-parole pop d'un journal fort sérieux, qui croit pouvoir condamner cette musique en la disant démodée !

Et quelle ne fut pas notre joie de cette curieuse série, qui permit de présenter,





après les créateurs les plus passionnants peut-être de la pop music, les membres de l'Art Ensemble de Chicago. L'arsenal de leurs armes de combat musical est impressionnant. Ils ont noms Joseph Jarman (alto), Malachi FAVOR (basse), Roscoe Mitchell (ténor, baryton), Lester Bowie (trompette); liste des instruments non exhaustive bien sûr, car tout ce qui peut émettre un son prend rang d'instrument: cloches de vache, sifflets, etc. Là se fit l'agression, exacerbée par une attente intolérable de nombreuses heures. Si le public est le miroir de leur musique, ils ont choisi de le faire voler en éclats, par les pavés, pétards qui vinrent éclater dans la mer des sacs de couchage. La panne qui les priva de sons ne fit qu'exaspérer cette folie. Joseph Jarman se déshabilla. Mimes, ils singèrent les guitaristes pop; provocateurs, ils firent sortir de leur torpeur ceux qui s'installaient douillettement dans la musique comme dans un havre de paix, pour leur faire comprendre qu'elle peut être aussi attaque, arme radicale. Devenus au fil des minutes comédiens de leur propre mise en scène, leur agression avait pénétré le public qui réagit, vibra, s'animalisa, à l'image des sons sauvages. La musique pop, surtout américaine, connaît cette violence, ce parti pris politique, avec le MC5, Grateful Dead ou Fugs. Cette prise de conscience est, pour le moment, surtout entretenue aux USA, mais les choses évoluent rapidement... Beaucoup auraient aimé que tout se terminât ainsi, dans cette explosion, dans ce déchaînement de formes.

Nice

Mais la course éperdue, à la recherche d'émotions nouvelles, devait reprendre. Il fallait retrouver l'influx nerveux émoussé au fil de ces heures de tension. Au rivage de l'attente, la kermesse saucisses-frites continuait à compter ses sous. L'univers clos n'avait pas explosé, relégué qu'il était au loin, perdu. Comme nous eussions aimé qu'il puisse prendre flamme ainsi dans le cœur des villes, cirque itinérant, brulôt allumé pour incendier les assises vermoulues ! Mais la société sait détourner le cours des contre-poisons, les isoler, en faire une excroissance honteuse, qui ne peut avancer, lépreuse, qu'en agitant une clochette pour annoncer sa présence afin que tous s'échappent. Dimanche, jour du seigneur, vit apparaître les mines tristes des petites gens du terroir endimanchés, venus sortir Grand-Mère, voir la ménagerie du grand cirque pop. Pourtant, aucune méchanceté, une curiosité jamais malsaine, juste de grands yeux ouverts; et puis, au jour tombant, ils repartirent dans leurs petites voitures, surpris de n'avoir pas trouvé la débauche et l'ignominie annoncées, mais une prairie couverte de feux de bois

où chacun s'improvise musicien en grattant une guitare, en soufflant dans une flûte. Beaucoup se sentirent gênés d'être des buveurs de bière. Sur la scène, à la fin d'un après-midi consacré aux groupes français (voir plus haut), la roue dévastatrice de la fatigue établit un cycle infernal: les techniciens, couchés chaque jour plus tard faisaient que le spectacle recommençait plus tard. D'autres membres de l'AACM de Chicago, le groupe d'Anthony Braxton, ouvrirent la soirée. La musique est, là, plus hermétique; les recherches formelles non dénuées d'humour, et la dérision plus intellectualisée, plus savante. Aucune concession, aucune perche à saisir, le message vola très haut; les musiciens ne surent pas adapter leur jeu à l'atmosphère ambiante. Leur montage sonore devint presque abstrait, lointain, ennuyeux. Les Blossom Toes, présentèrent deux visages fort différents: le premier, insipide, musique proche de celle des Beach Boys ou des Bee Gees, traînante et profondément soporifique, noyée, de plus, dans un flot de prétention; ils surent pourtant éveiller la salle fatiguée dans le dernier très long morceau, auquel Zappa participa. Ils laissèrent les deux scènes juxtaposées au premier groupe de musique contemporaine: le Germ de Pierre Mariétan (là encore, voir plus haut). Court Intermède, durant lequel, loin de la musique, nous primes un plaisir presque malsain, au creux de la vague déchaînée où le rire fusait. Glissons encore, glissons sur la pente de nos rires satisfaits. Caravan, groupe quasiment inconnu (un disque chez Polydor), à découvrir, sans aucun doute. Restaient, pour nous faire vibrer, dans cette soirée décevante, deux groupes attendus. Je crois pouvoir dire que les Nice furent les grands triomphateurs. Keith Emerson, est l'exemple parfait du musicien qui, possédant une énorme culture instrumentale, grâce à cette maîtrise, peut rechercher, aux confins des possibilités de son instrument, la folie, l'anarchie salutaire. Son orgue devient un jouet qu'il remue frénétiquement, qu'il fait danser, pour prolonger certaines sonorités, les amplifier, les tordre. Cet orgue peut devenir, pour l'ouverture du « Rondo à la Turque », un train qui s'ébranle, lançant son sifflet pour signaler son départ. Un dégradé de couleurs sonores est fourni par les trois instruments côte à côte, orgue, piano électrique, piano, déployant un éventail de sonorités. Son aisance sur le clavier est sans équivalent. Ces musiciens affectionnent les thèmes classiques (Tchaïkovsky, Prokofiev) qu'ils portent à un très haut degré d'effervescence, pour les retrouver dans l'enfer des sons bariolés, brülants. Lee Jackson est là, solide, timbre voilé, jouant de sa basse à l'archet, apportant des assises fermes au délire de Keith

Emerson. Cohésion, alchimie des contrastes. Et puis, dans un grand tourbillon, ils quittent la scène sans retour; ils sont allés au bout d'eux-mêmes, sûrs de leur démarche.

Archie Shepp

Nous n'eûmes que peu de temps pour retrouver nos esprits, avant qu'Archie Shepp, escorté d'une douzaine de musiciens, n'envahit la scène, arborant son inséparable toque de velours cerné d'or, avec, à son côté, Ray Draper, les bras chargés de son tuba, la tête ceinte d'un turban rouge, grognant, râlant, hurlant. Auprès d'eux, ceux qui furent invités à ce sacrifice, à la gigantesque orgie des sons. Un frisson parcourut ceux qui ne rêvaient pas encore. Un garçon qui, auparavant, n'avait jamais entendu Shepp, me parlait de la tristesse qu'il crut sentir dans ces derniers instants de la nuit; derrière cette formulation maladroite, il m'expliqua avoir vu un désespoir, intolérable à ses yeux: la transparence de cette douleur, beaucoup surent la percevoir. Shepp joua peu, surtout du soprano, psalmodia comme une litanie, leit-motiv déchirant: « Malcolm is dead ». Chacun vint y mêler sa voix; Mongezi Feza, que nous découvrîmes, petite fourmi noire, pantin désarticulé faisait gonfler son cou à éclater; Clifford Thornton écrasait furieusement ses doigts meurtris sur la peau des tumbas. Deux harmonistes de Chicago apportèrent leurs sons éraillés, vieillots, au cœur de cette horde en marche, frappant en tous sens les barrières du ghetto. La présence de Zappa était presque incongrue, seul blanc, invisible derrière le rideau des visages où perlait la sueur d'un instant trop fort, trop dur.

Le festival devait alors prendre un virage; les rails sur lesquels il était monté semblaient s'affaisser. Tant bien que mal, malgré la lassitude, la machine réussit à rester sur ses assises, à continuer son chemin. Restaient là quelques centaines de fanatiques, et ceux qui ne pouvaient se décider à lever le camp. Arrivé là, je me souviens que tout vacilla dans ma tête, qui reçut les sons à travers une suite d'impressions confuses. Tout devenait choc; la saturation des oreilles m'avait dépouillé de toute résistance, de l'indispensable filtre. La voie était ouverte aux émotions; plus aucune perception critique, juste ce qui s'imprégnait imperceptiblement, et que je retrouve aujourd'hui. Je me souviens, en ce lundi soir, d'une suite de moments forts. Trois jazzmen, l'artiste Arthur Jones, le ténor Ken Terroade, le trompette Clifford Thornton, eurent à peu près la même section rythmique; peut-être pour cela m'est-il difficile de les différencier, dans une suite d'impressions quasi charnelles où les images défilent dans

un paysage de rêve. L'alto d'Arthur Jones prolongea son chant dans les aigus, Ken Terroade joua d'un seul trait, accompagné de la plainte éraillée du violon de Silva, une musique construite sur des percussions africaines, comme celle de Clifford Thornton; puis cette profonde déchirure sans fin, Joseph Jarman, à bout de souffle, poussant loin sa course effrénée et, çà et là quelques accents métalliques du leader Clifford Thornton. Jeu savant des contrastes: nous nous retrouvâmes dans les touches claires, harmonieuses, des Yes. L'instrumentation est là, pour créer l'environnement sonore, où les voix s'harmonisent en de légers décalages, palette de couleurs douces. Un merveilleux thème: « I see you » où l'on put remarquer le travail du lead guitar Peter Banks, dans une perception plus classique de son instrument, loin de l'orientation bluesy actuelle (certainement un nom à retenir). Le chant étrange, voilé, de John Anderson amenait ce bouquet de sons vers une séduisante cohérence. Ils demandèrent la participation du public, et chacun heurta qui une bouteille, qui un poteau métallique, pour soutenir la basse de Chris Squire. Ils créèrent un trouble plein de charme. Gageons que rares sont ceux qui retiendront le nom de Keith Tippett, pianiste sans grande originalité, accompagné d'une section de cuivres qui, prise dans un cadre étroit était donc totalement dépendante de cette musique, pâle copie de tout ce qui s'est fait dans le middle jazz. Il fallut attendre que les Pretty Things s'attellent à réveiller, d'un grondement d'enfer, ce parterre endormi. Ils y réussirent, avec les « Get Up » furieux du batteur, qui marcha littéralement sur les corps endormis, fouettant rageusement sa cymbale. Si, musicalement, le tout fut d'une rare puissance, ce fut cependant sans grande originalité. Pourtant, la salle, toute surprise de se trouver debout, s'applaudit à tout rompre. Il nous parut quelque peu indécent (et certes, c'était bien peu aimer cette musique) de présenter deux des musiciens les plus importants du jazz contemporain: Dave Burrell, et son 360° Music Experience, puis John Surman, à sept heures du matin, devant cinquante fanatiques debout contre la scène. Dans le jour qui éclairait au travers de la toile, John Surman fit entendre sa voix... J'oubliais le réveille-matin d'André Maurice et de son Acting Trio, une pointe d'humour bien venue. Savaient-ils même, ces combattants de la dernière heure, ce que devenait leur musique, s'évanouissant, libre, pour disparaître par la porte grande ouverte? La campagne s'ouvrait, limpide et calme, le brouillard avait fait place à un beau soleil. Ce blanc d'un ciel sans bruit pesait comme un grondement

sourd. Peu d'échanges dans les chemins de terre qui reconduisaient vers les granges, les tentes, ou les chambres d'hôtel. Tout semblait noyé dans une seconde sphère, celle des sens torturés, bafoués, transis par l'abondance. Tous étaient presque heureux lorsque, dans le jour qui s'acheva, tomba le masque noir de la nuit : c'était enfin le dernier spectacle. Tout était mieux ainsi vers un fini enfin palpable.

East of Eden

On vit bondir sur scène, après un passage trop court de Zoo, à grandes enjambées, un baladin, violoneux, chapeau noir, barbe hirsute, hilare ;

derrière lui, quatre visages étranges, hommes-mystères des villages, ceux que l'on montre du doigt : East of Eden. Dans cet éventail d'une richesse infinie, je crois avoir ressenti le plus grand choc de ce festival. Ce satyre sautillant, c'est Dave Arbus (docteur en philosophie, acteur et linguiste). A ses côtés, veste tachée, frippée, barbu comme il se doit, une muraille d'instruments à vent devant lui, Ron Caines. Un bassiste (Steve York) toujours présent au plus fort de l'orage, dans un soutien qu'il transcende souvent, pour s'imposer comme soliste. Deux « cokneys », Dave Dufont à la batterie, Geoff Nicholson à la guitare. Les instruments à vent

sont employés dans leur stridence, pour accompagner la création d'un climat de formes supra-terrestres (North Hemisphere). « Waterways » : douce plainte du violon, soutenue par le chant grave de la basse. Les voix viennent s'incorporer à ce récit sinueux. Et puis, au cœur de l'étrange, « Irish Blues », sorte de square dance, cavalcade qui nous fit nous prendre par le bras, dansant sur le rugissement du saxophone. La cohésion du groupe lui permet les plus incroyables acrobaties instrumentales, des figures d'épouvante (trois saxophones dans le tumulte). Un LP à vous signaler, à se procurer : « Mercator Project ». Vous y retrouverez ces mo-

ceux de musique qui nous ravirent. Le temps avait été grignoté ; nous approchions de cette fin souhaitée. Sam Apple Pie, groupe de rockers sans imagination, nous le fit trouver encore long, même avec la courte intrusion de Zappa. Les Soft Machine qui, pendant longtemps, évoluèrent loin en avant, et que nous pensions avoir rattrapés, se sont de nouveau éloignés, aux rivages du jazz, avec cette section de cuivres empruntée à Keith Tippett. Reste une rigueur sans faille, une musique à partition où tout est soigneusement ordonné, agencé. Seuls peuvent prendre, en liberté surveillée pourtant, quelques fantaisies Mike Ratledge et

Robert Wyatt, qui sait jouer de sa voix cassée pour apporter une note étrange sur cette masse musicale structurée à l'extrême. Une nouvelle dimension est donnée à la musique pop, presque symphonique, une voie non explorée que ces chercheurs veulent défricher. Ils laissèrent le public éberlué devant cette mise en place musicale encore unique dans cette longue marche à laquelle nous croyons, et qui nous conduira sans doute vers les paysages les plus fous. De même avec Captain Beefheart, avec qui l'on va retrouver Zappa, privé de ses autres mamans de l'invention, en chef d'orchestre qui fait gonfler l'espace sonore, le fait rétrécir, virer, serpenter ou se briser. Mais le cœur n'y était plus ; peu de ressources pour jouir encore de la fascinante musique du pianiste anglais Chris Mac Gregor ; et pourtant, il y avait de nouveau Mongezi Feza, deux batteurs, Louis Moholo et Stu Martin, auxquels on pourrait consacrer une étude entière, le grand et prodigieux Barre Phillips, sans oublier John Surman, etc. Mais je suis las et transi. Alors, m'en voudrez-vous, vous qui tendiez le doigt pour le stop, vous qui déjà vous allongiez en longues files devant les cars qui devaient vous ramener vers vos lits parisiens, de ne point vous parler de Robin Kenyatta, de Steve Lacy et de ceux qui fermeront le festival, le groupe Musica Electronica Viva ? Après Fat Mattress le groupe de Noel Redding, aussi décevant qu'à l'île de Wight, je voyais déjà se profiler ma machine à écrire et ses claquements sans fin. Les hommes de Marcellin

étaient à la frontière, bien entendu. Nous retrouvions le pays de la liberté que ce journaliste de France-Soir qui crut bon de voir Amougies entouré de mitrailleuses ne pense pas à décrire dans sa cruelle vérité.

Six journées à Amougies pour vous rapporter au moins une anecdote savoureuse : la grand-mère hôtelière chez qui je fus hébergé osa me dire très sincèrement ce qu'elle pensait de la jeunesse : « Les jeunes me déçoivent : ils n'aiment plus le potage. » Il est pourtant célèbre, le potage de Mémé Juju, et nous nous en souviendrons pour le prochain festival pop. — PAUL ALESSANDRINI.



MILES

ET LES AUTRES

Une heureuse rencontre
avec Miles Davis
a permis à Philippe Paringaux
de découvrir
le 6^e Paris Jazz Festival
à travers
ce fascinant personnage,
(sur scène le 3 novembre),
tandis que Bernard Niquet
assistait
aux autres concerts.

« Il apparut, beau, élégant, correct comme le génie » (1). Nous regardions ailleurs, en l'air peut-être, ou bien quelque paire de jambes qui passait, et avions failli ne pas le voir, l'homme mince, sanglé dans un ciré noir, qui passait la douane à Orly. Miles Davis was in town. Un sac de cuir clouté à l'épaule, une petite valise à la main, une ravissante créature dans son sillage. La bouche sévère ne souriait pas comme sourient toujours les bouches à la descente des trains, des bateaux ou des avions. Les yeux restaient invisibles dans le beau visage, dissimulés derrière des lunettes noires, riant peut-être de notre empressement pataud et de nos mains qui se tendaient en vain, de cette folle et évidente envie d'être ailleurs qui nous habitait. Miles Davis, on nous l'avait dit et redit, est tout le contraire de ces personnages ouverts et chaleureux que savent être les musiciens de jazz. Et nous pouvions vérifier, en l'accueillant, qu'il y avait beaucoup de vrai là-dedans, que l'homme donne l'impression d'être parfaitement hermétique, voire méprisant, extraordinairement avare de ses gestes comme de ses mots. Son long manteau noir battant ses mollets, droit comme un I, la tête un peu rejetée en arrière, il allait à grandes foulées, superbement indifférent à tous ces gens qui s'arrêtaient pour le regarder, non parce qu'ils le reconnaissaient mais parce qu'ils étaient frappés par sa grande allure. On ne voit pas, dans nos républiques, passer un roi tous les jours. D'un côté le monde, de l'autre Miles Davis.

Inconscient de ce que je faisais, j'ai tendu la main vers la petite valise pour la mettre sur le chariot avec les autres bagages. « Leave it », a dit Miles. Puis, de son extraordinaire voix cassée, si basse qu'on l'entend à peine, il a demandé où était sa voiture. Brrr ! Pour un premier contact, c'était plutôt raté, et je comprenais soudain pourquoi tous les photographes et vieux amateurs de jazz qui se bousculaient pour accueillir Sarah Vaughan, Lionel Hampton ou Duke Ellington brillaient par leur absence ce mardi-là.

Quelques heures plus tard il est arrivé dans les coulisses de Pleyel, ces

(1) Baudelaire : « La vie et l'œuvre d'Edgar Poe ».

MILES ET LES AUTRES

coulisses bourrées de monde et perpétuellement bruissantes de grands éclats de rire et de retrouvailles tonitruantes. Dès qu'il eût poussé la porte, le silence, je ne sais pas quel miracle, s'établit. A sa main, la petite valise. Quand il l'a ouverte, j'ai compris pourquoi il ne s'en séparait jamais : dans l'écrin de velours, il y avait une trompette, sa trompette, LA trompette. J'ai frêmi en repensant au sacrilège que j'avais failli commettre à l'aéroport. Derrière Miles, venaient ses compagnons, bien différents de l'image que l'on se fait encore des musiciens de jazz, plutôt semblables à ces popmen que l'on voit traîner dans les coulisses de l'Olympia : Chick Correa portait un bandeau autour de ses longs cheveux, Dave Holland, doux géant blond au regard de porcelaine, un poncho sur les épaules et un pipeau au bout des doigts, Jack De Johnette roulait ses larges épaules dans un maillot de corps rayé. Seul Wayne Shorter, aimable et discret, n'avait rien de particulièrement remarquable pour ceux qui ne l'avaient

pas vu du temps où il jouait avec les Jazz Messengers. Mais, par rapport à ce temps-là, quel changement chez lui aussi !

« Trop de lumière », a dit le « jeune homme à la trompette » en voyant la scène violemment éclairée par les projecteurs de la télévision. « Mais, Mister Davis, a-t-on objecté, la télévision en couleurs, c'est magnifique. » Il a répondu que le noir et blanc lui suffisait et s'en est retourné s'échauffer les lèvres derrière le rideau. Les choses en sont restées là, et la lumière aussi. Des gens ont fait ouf. Un chasseur d'autographes s'est approché, le papier tremblant dans ses mains. « Mister Davis, please, please. » Sa vie en dépendait, eût-on dit. Miles a dit non, l'autre a insisté, rendu fou par l'idée que le trésor si proche pouvait lui échapper. Miles Davis m'a regardé, moi qui étais à cet instant la personne la plus proche de lui, et l'on aurait dit qu'il y avait, aussi curieux que cela puisse paraître, de la peine dans son regard,

comme un appel à l'aide. « Je ne peux pas, pas avant le concert. » Et, de son côté, le chasseur d'autographes levait vers moi le même regard, exactement, de supplication muette. Quoi de plus désagréable que de jouer au flic et de prendre sur soi un refus venu d'un autre ? J'aurais détesté Miles Davis à cet instant, n'eût été cette expression bizarre qui rendait tout à coup humain le visage de pierre. Et j'ai regretté le temps où, simple amateur, je prenais un billet pour avoir le droit d'écouter la musique que j'aimais. Je rêvais alors d'approcher mes grands hommes. Je suis servi.

Du premier concert, je n'ai rien entendu ou presque, Miles ayant, à chaque fois qu'il sortait de scène (il en sort souvent, laissant les trois quarts du temps les planches à ses musiciens), quelque doléance à formuler. Mais j'avais mon petit plan tout prêt : il y avait deux concerts ce soir-là, j'écouterai donc la seconde partie du premier et la première partie du second. Je suis un peu jeune



Chick Corea.

dans le métier. Comment ai-je pu croire un seul instant, en regardant Miles Davis arpenter les coulisses, sa trompette à la main, l'air terriblement ennuyé par tous ces gens qui lui tournaient autour, qui se prétendaient de vieux amis et qu'il ne reconnaissait même pas, comment ai-je pu croire que cet homme-là allait, une fois son dernier morceau terminé, sauter dans un taxi et s'en aller manger des frites dans un quelconque restaurant ? Peut-être étais-je trop fasciné par sa prodigieuse allure, pantalon vert en peau de serpent et tunique de sole blanche, pour penser à autre chose qu'à boire des yeux chacun de ses gestes, alors en tout point pareil, sans doute, au chasseur d'autographes de tout à l'heure. Les doigts fins faisaient jouer les pistons de cuivre, le regard indifférent se posait sur les choses et les gens alentour, les mêmes qu'hier à Londres et que demain à Copenhague, et personne n'entrait dans le monde de Miles Davis. Moi, je regardais vivre mon musicien préféré et n'arrivais pas à ne



Miles Davis.

pas l'aimer. Je n'y suis même pas arrivé quand il m'a dit « you should clean up your own backyard » (fine allusion au joyeux bordel qui règne à chaque PJF dans les coulisses de Pleyel) et a tourné les talons. L'homme n'est pas à la hauteur du musicien, me suis-je dit, mais le musicien est si grand que l'on ne peut en vouloir à l'homme. De l'autre côté du rideau, Wayne Shorter se lançait dans un solo de soprano, propulsé par la plus prodigieuse section rythmique qu'il m'ait été donné d'entendre. Miles, une fois encore, sortait de scène, le visage en sueur, et réclamait une serviette-éponge. Sans préciser la couleur, c'était une chance !

La première partie terminée, Miles a remis sa trompette dans la petite valise, son ciré noir sur ses épaules, et s'est dirigé vers la sortie. Je passais à portée de regard, m'en allant tranquillement prendre place dans la salle, quand la voix rauque m'a rattrapé. Miles voulait une voiture et un guide. Je lui ai proposé celle de Philippe Kœchlin, qui, n'en

doutez pas, a été ravi de l'aubaine et m'a renvoyé l'ascenseur en m'assurant que ma présence était indispensable. Nous voilà donc partis, joyeuse cohorte en route vers le plaisir. J'ai soudain repensé au chasseur d'autographes et à sa déception si Miles lui refusait encore son paraphe. Quoi faire pour ce garçon obstiné qui ne manque pas un concert de jazz, non pas pour la musique, semble-t-il, mais simplement pour calmer sa boulimie incroyable de signatures ? Il fait partie du décor de Pleyel, depuis le temps, et tant de ferveur obstinée mérite récompense. Je suis remonté quatre à quatre, ai ramassé sur la scène une baguette éclatée de Jack DeJohnette et me suis rué dans l'escalier, affolé à l'idée que notre fan ait déjà pu se laisser aller à un geste de désespoir. Mais non, il était là, radieux, à tel point tremblant de joie que Miles avait grand-peine à signer le programme. J'avais l'air parfaitement idiot avec ma baguette à la main ! Je la lui ai donnée tout de même, il l'a prise, l'a retournée dans ses doigts et a

PJF 69 28 OCTOBRE UNE VIEILLE MISE AU POINT

Un soir de 1949, Lionel Hampton imagina de faire descendre, dans la salle de l'Apollo, son saxophoniste Billy Williams, en train d'improviser vingt ou vingt-cinq chorus sur « Flying home ». Le truc emballa l'assistance, et Lionel le reprend à chaque concert, de Harlem à Vladivostock, de Tananarive à Paris, depuis, au fait, vingt ans ! J'imagine que le contact de Billy Williams avec son public devait cracher d'autres flammes que la mille sept cent vingt-troisième réédition du numéro par le saxo-ténor de service ! Mais le public en redemande, il serait fort déçu si on ne lui en servait pas.... Donc un concert Hampton ressemble fort au précédent concert Hampton ; on peut le regretter, car Lionel demeure un maître du vibraphone ; dans un style aujourd'hui périmé (?) il continue à broder avec l'inspiration de ses trente ans, et deux au moins de ses sidemen méritent de chaleureux éloges : le trompette Wallace

Davenport et le guitariste Billy Mackel, fidèle au poste depuis cinq lustres.

Mme Sarah Vaughan a, elle aussi, mis au point il y a fort longtemps, son numéro, auquel elle ne déroge point. Ceux qui le connaissent et l'aiment ont prévu le menu et ne sont pas volés. Mais on souhaiterait un peu de fantaisie dans cette perfection, le courant d'air qui disperserait les partitions que suit frileusement son trio. Elle chante « Lover man », elle est fort applaudie ; elle glace qui en connaît sa propre version originale, sur laquelle plane le souvenir déchiré de Charlie Bird Parker. Elle chante « I cried for you », et l'on se prend à évoquer ce concert vieux de onze ans, dans cette même salle Pleyel, où Lady Day blessée à mort, presque aphone, avait pleuré une dernière fois pour nous... — BERNARD NIQUET.



Lionel Hampton.

Sarah Vaughan.



MILES ET LES AUTRES

balbutié un « Non ? C'est vrai ? C'est la baguette du batteur de Miles Davis ? Cette baguette a accompagné Miles Davis ? » tout à fait déchirant. Barsamian héritant d'une chaussette de Presley n'eût pas été plus heureux. Et moi, je me donnais bonne conscience à peu de frais...

Nous voilà donc tous partis dans la somptueuse limousine de Ph. K. Miles veut aller prendre un soft drink dans un endroit « tout blanc avec l'heure sur la façade ». Là et pas ailleurs. Nous finissons par trouver. Miles et Marjorine descendent et nous nous apprêtons à les laisser quand mon idole me demanda si cela me ferait plaisir de prendre un verre en sa compagnie. Le moyen de refuser ? Mes rêves de Cecil Taylor s'envolaient. Philippe K. un sourire sardonique aux lèvres, enclenchait déjà la première. « Tu as du pot, j'aimerais bien être à ta place. Ça va être la soirée la plus désopilante de ta vie. » Et il m'a montré ses feux rouges.

Miles et Marjorine, assis en face de moi,

ne pipent mot, ce qui me met tout de suite à l'aise. « Qui joue ? » demande enfin Miles, et je réponds : « Cecil Taylor ». Tiens, son premier sourire ! La pochette de « Miles Smiles » n'était donc pas truquée. Le Maître lève le doigt. « Qui joue ÇA ? » Ça, c'est une espèce de sirop musical qui dégouline de partout, se répand dans le décor Knoll de l'endroit et s'insinue sans qu'on s'en aperçoive dans les oreilles. « Georges Jouvin », réponds-je au hasard, car on entend un trompettiste qui joue un quelconque succès d'Adamo ou de Sheila. « Il a probablement une bonne technique, remarque Miles. En tout cas, c'est mille fois mieux que ce qu'on entend aux States dans ce genre d'endroit. » Dister disait exactement la même chose dans le dernier R & F. Je dis à Miles que s'il était Français, il jouerait peut-être ce genre de choses pour manger des ice-creams dans les pubs à la mode. Il regarde le décor et trouve que l'endroit ressemble à un studio d'enregistrement américain. Ce



Jack de Johnette.

qui l'amène à parler des studios français et surtout de la télévision qui le « fait suer (dans tous les sens du terme) avec ses projecteurs ». Un souvenir qui le fait rire : « Un soir, je jouais au Club St-Germain et la Télévision était venue me filmer. Ils ont mis une heure à s'installer, puis, enfin, nous avons pu commencer. C'est à ce moment-là qu'ils se sont aperçus qu'ils avaient pensé à tout sauf à apporter du... film ! » Marjorine, le doigt pointé vers la carte, montre quelque chose à son compagnon qui éclate de rire. « Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? » Ça, c'est, dans toute sa bête simplicité, le mot « pamplemousse ». Croyez-le ou non, c'est la chose qui amusera le plus Miles Davis pendant son bref séjour parisien, et, désormais, la simple évocation de ce mot fera naître sur ses lèvres un large sourire. « Et « ass », c'est quoi, en français ? » « Cul ». Il note consciencieusement sur son calepin. Voilà qui me révèle des aspects insoupçonnés du personnage. Jamais, dit-il, il ne s'est

autant amusé qu'à la lecture des menus en Allemagne. Détendu, déridé, Miles babille gaiement. C'est-à-dire qu'il prononce une phrase toutes les cinq minutes. De son sac, il sort soudain un appareil de photo et se met à me tirer le portrait ! Je lui ai dit que j'étais journaliste et que des tas de questions me trottaient dans la tête. Il a fait la grimace et je n'ai pas insisté.

« Non, non, monte. » Je m'agrippe à un fauteuil dans le hall de l'hôtel, mais Miles m'entraîne dans l'ascenseur. Il a quelque chose à me montrer. Sa garde-robe. Les huit paires de boots achetées la veille à Londres, toutes en peau de serpent ! Les pantalons, en peau de serpent également. Assez fabuleux ! « J'ai de quoi m'habiller pendant dix ans en me changeant tous les jours. » Tout est aligné sur le tapis, il veut que je touche, que j'essaie. Curieuse situation. Je lui parle de Shepp, qui est monté l'avant-veille sur scène avec le grand orchestre de Duke, sans prévenir. C'est plus intéressant que de parler



Cecil Taylor.

chiffons. La réaction de Miles est immédiate : « J'interdis à quiconque de venir jouer sur scène sans mon accord. » Je l'asticote un peu en lui disant que ça serait tout de même chouette si Shepp venait faire le bœuf avec lui. En trois mots, il me donne sur ce dernier une opinion définitive.

Je me permets de dire que je ne suis pas d'accord, et rêve au jaillissement musical que provoquerait l'intrusion de Shepp dans l'univers davisien. Mais les deux hommes ne semblent guère s'apprécier, et Jean-Luc Ponty me racontera plus tard comment, en des circonstances semblables, les musiciens de Miles se sont retirés un à un de la scène d'un club, y laissant Shepp tout seul !

« Il choisit un thème aussi large qu'élevé : le Principe de la Poésie, et il le développa avec cette lucidité qui est un de ses privilèges » (1). Le thème choisi par Miles Davis n'était pas le Principe de la Poésie, mais ce titre est certainement la seule chose à changer dans la phrase.

(1) Baudelaire : « La vie et l'œuvre d'Edgar Poe ».

Le concert qu'il donna à Pleyel ce soir-là restera l'un de mes plus beaux souvenirs musicaux, aucun doute là-dessus. J'ai pensé à Bob Dylan. Car Miles Davis, comme Dylan, est un artiste éminemment changeant, toujours à la recherche de quelque chose de nouveau, d'un dépassement de soi-même qui fait que sa musique est constamment vivante, constamment à l'avant-garde. Du Miles Davis d'antan, celui que le public connaît le mieux, celui de « Kind of blue » ou de « Sketches of Spain », il ne reste aujourd'hui plus rien que la qualité, la beauté renversante d'un art dont la modernité n'a pas détruit la rigueur ni l'émotion. Refus de la routine et de l'auto-satisfaction étonnant chez un artiste qui a depuis longtemps atteint aux sommets et qui n'hésite pourtant pas à remettre sans cesse tout en question. C'est en cela que Miles Davis me fait penser à Bob Dylan. Mais, si Dylan est un homme seul, Miles, lui, sait s'entourer de gens qui, plus que simples accompagnateurs destinés à ronronner derrière

PJF 69
1^{er} NOVEMBRE
DUKE NEUF
A CHAQUE
FOIS

George Wein fait penser à ce doux dingue qui jetait des tuiles en l'air pour être certain de les recevoir sur la tête ; il organise des Festivals pour être certain de jouer du piano ; son « all-star band », composé de clients classe touriste, a beau faire mité, il aime ça, le piano ! Plaisir de revoir Grappelli, mais en plus Ruby Braff (cornet) joue les Bobby Hackett de barrières, Red Norvo titille son vibraphone jusqu'à épuisement, sans en tirer grand-chose comme son, Joe Venuti joue du violon presqu'aussi mal que Grock, le batteur Don Lammond n'a pour lui que sa sale gueule de yankee ; seul Barney Kessel (g), bon artisan du swing, fait son boulot avec talent. Tant pis, le chef a joué du piano, il était bien content... De cette grisaille émergea un, je dis bien un, parce qu'il n'eût pas droit au bis, solo de violon de Jean-Luc Ponty, impérial...

La salle se remplit pour la deuxième partie ; le public n'était venu que pour Duke Ellington, et l'on ne saurait le

blâmer. Quoique Duke eut aussi des ennuis ! Pour avoir trop flirté avec Bacchus, ni Willie Cook (tp), ni Bennie Green (tb) n'étaient là ; quant à Wild Bill Davis, il était présent comme un brave, mais c'est son orgue qui déclara forfait !

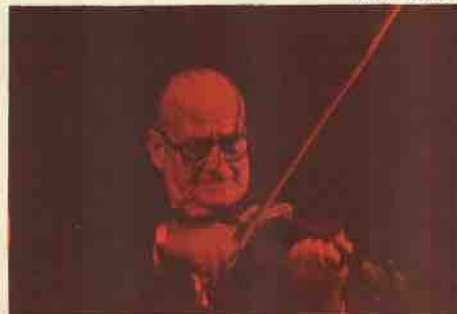
On comprend que, dans ces conditions, Duke s'en tint à un programme de standards, qu'on croyait épuisé jusqu'à la lie. Et pourtant ce fut un régal. Cet orchestre a un son, une présence scénique que ne possède aucun autre, des solistes exceptionnels, un métier sans faille, qui n'exclut pas la joie de jouer, même dans des circonstances défavorables. Cootie, Hodges, Gonzalves, c'est toujours la même chose, et c'est nouveau à chaque fois ; ce qu'ils font n'apporte rien au jazz ? Comme on voudrait que des musiciens d'avant-garde, qui veulent changer la vie à chaque concert en apportent le dixième ! Un très grand monsieur, Ellington. — BERNARD NIQUET.



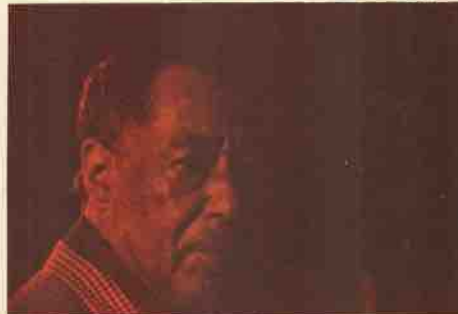
Stephane Grappelli



Jean-Luc Ponty.



Joe Venuti.



Duke Ellington.

lui et à le mettre en valeur, sont ses égaux absolus et lui apportent sans doute autant qu'il leur apporte. Découvreur (le batteur Tony Williams ; le bassiste Dave Holland) ou révélateur (le pianiste Chick Correa, le saxophoniste Wayne Shorter, le batteur Jack De Johnette) de talents, Miles sait s'assurer les services d'hommes qui sont des musiciens en même temps que des chercheurs. Ni le leader ni ses compagnons ne sont des free jazzmen (du moins dans le contexte du quintette) parce qu'ils sont trop épris de beauté « classique », trop amoureux de l'harmonie pour les remettre totalement en question. On le vit bien lors de ce concert à la fois beau et excitant, et surtout par comparaison avec la musique de Cecil Taylor, cette dernière au paroxysme de la violence d'un bout à l'autre, prodigieuse agression sonore qui laissa tout le monde pantelant. Le musique de Miles Davis, au contraire, est faite d'une succession fort bien réglée de moments paisibles et extraordinairement mélodieux et de longues excitations au cours desquelles les musiciens abordent à des frontières qu'ils ne franchissent pourtant pas. Contrairement à celle de Cecil Taylor, la musique du quintette de Miles Davis est l'œuvre de cinq individualités qui, pour soudées qu'elles soient, n'en conservent pas moins leur personnalité propre. Tous, cependant, prolongent littéralement la parole de leur leader et s'insèrent parfaitement dans la beauté mouvante des climats qu'il crée. Jack De Johnette, batteur au jeu éblouissant, dense et léger à la fois, technicien hors de pair et accompagnateur précis et attentif, sait allier à merveille la folie à la rigueur et fit sur la scène de Pleyel la preuve qu'il n'est nullement inférieur à son prédécesseur Tony Williams, aussi habile que lui à faire naître sous ses baguettes des figures qui pour être d'une complexité rare n'en sont pas moins constamment efficaces. Dave Holland, le bassiste anglais, eut un peu de mal à se faire entendre et c'est fort dommage car son rôle n'est pas le moindre. Plus libre que son prédécesseur Ron Carter, Holland joue à la fois le rôle essentiel de gardien du tempo et celui de stimulant, au même titre que De Johnette. Ses quelques interventions solitaires démontrèrent une fraîcheur d'inspiration réjouissante et un sens du swing qui n'est pas négligeable. Car le quintette de Miles Davis swingue. Chick Correa, petites lunettes et cheveux longs, est la parfaite illustration du non-conformisme de Miles dans le choix de ses musiciens comme dans celui de sa musique. Finis les smokings aux pantalons trop courts et les nœuds papillon. Chick Correa fut pour beaucoup une déception. Ceux-là se référaient à son prédécesseur Herbie Hancock, l'homme auquel la musique de Miles doit sans doute le plus, et parti-

culièrement ce petit côté pop si évident dans les disques « Miles in the Sky » et « In a silent way » (Herbie Hancock est le compositeur de « Watermelon man », entre autres), et estimaient que Correa lui est bien inférieur. Je pense, pour ma part, que le pianiste (électrique) fit une grande démonstration de son talent et de la variété de son jeu, tour à tour fluide et foisonnant, extrêmement intelligent et aéré, Correa se contentant même par moments de plaquer sur son clavier quelques accords espacés destinés à maintenir le climat et à ponctuer de touches impressionnistes le cycle sonore qui s'élaborait derrière lui. Comme tous les hommes de Miles Davis, Chick Correa sait mêler dans son jeu, et sans que l'opposition soit jamais gênante, le goût du beau et celui du risque. Il en va peut-être un peu différemment de Wayne Shorter, qui a remplacé par le soprano le ténor d'hier, suivant en cela l'exemple de John Coltrane. Il est de bon ton, quand on est critique de jazz, de crier haro sur Wayne Shorter et de ne voir en lui qu'un musicien de second plan égaré parmi les génies. Il me semble quant à moi que, s'il est exact que Wayne Shorter n'est pas un génie, il n'en apporte pas moins au groupe une solidité et une couleur sonore qui sont, à l'heure de bilan général, à porter à l'actif plutôt qu'au passif de l'art davisien. Pas plus que les autres musiciens, et même si son langage est plus sinueux, plus traditionnel, moins déroutant que celui de ses compagnons, Wayne Shorter ne brise jamais par ses interventions l'unité du groupe ni sa couleur. De plus, Wayne Shorter n'apparut nullement ce soir-là comme l'imitateur servile de Coltrane que l'on a voulu voir en lui et qu'il fut, effectivement, il y a deux ou trois ans. La plus grande influence de Wayne Shorter, aujourd'hui, semblerait bien être... Miles Davis lui-même. Miles Davis dont les interventions démontrèrent clairement que les risques qu'il prend en tant que « directeur musical », il les prend aussi en tant qu'instrumentiste. Technique parfaitement maîtrisée, sonorité splendide (qui a pu dire qu'elle était la plus laide du jazz ? N'est-elle pas plutôt la plus belle ?) et, toujours, immuable constante de l'art du trompettiste, cette chaleureuse rigueur qui vous empoigne à la fois le ventre et l'esprit, des habitudes montées dans l'aigu aux notes graves jouées piston à mi-course, des merveilles et tranquilles introductions aux successions de notes hachées, tranchant dans le vif des tempêtes soulevées par De Johnette. Ceux qui avaient cru que, de plus en plus, le rôle de Miles Davis se limiterait à jeter de-ci de-là quelques taches de couleur, laissant à ses hommes le soin de faire souffler son esprit, en furent pour leurs frais. Miles Davis fut éblouissant.

De Cecil Taylor, je n'entendis rien ou presque. Miles voulait aller dans une boîte et, chose plus étonnante, voulait que je vienne avec lui ! J'imaginais déjà une morne fin de soirée dans un club « bien parisien » quand Jean-Luc Ponty eut l'idée de génie. Le pianiste Keith Jarrett passait au Caméléon ! Nous nous retrouvâmes donc tous dans le charmant club de la rue St-André-des-Arts. Keith Jarrett, courbé sur son clavier, joue en compagnie du batteur Aldo Romano et du bassiste J.F. Jenny Clarke. Très chouette. A la fin du set, Jack De Johnette et Dave Holland se lèvent et s'installent sur l'estrade. Cela devint très vite fabuleux. Keith Jarrett, comme un poisson dans l'eau en cette compagnie relevée, se donna à fond et fit la démonstration qu'il est un grand pianiste, bien meilleur que deux ou trois disques enregistrés en trio pouvaient le laisser supposer. Keith et De Johnette se connaissent bien pour avoir joué ensemble en compagnie du saxophoniste Charles Lloyd, rien d'étonnant donc dans la parfaite entente qui les unit cette nuit-là. Du pop (Keith Jarrett adore Dylan et joue beaucoup de ses thèmes) à l'aventure la plus excitante, ce fut une petite heure extraordinaire. Le merveilleux toucher du pianiste, sa spontanéité, sa fureur de jouer sur les tempos rapides ou la splendeur de son phrasé sur les ballades furent particulièrement rehaussés en la circonstance par cette section rythmique fantastique. De Johnette, en particulier, se déchaîna en un long solo qui fit tout à la fois admirer sa précision, sa technique, l'incroyable complexité de son jeu et la beauté des sonorités qu'il arrache à ses peaux et à ses cymbales. Jamais je ne vis batteur allumer un tel feu d'artifice et en garder pareillement le contrôle. Près de moi, Miles hoche la tête. « Keith is great, murmure-t-il. Je voulais qu'il joue dans mon dernier disque, mais il venait de partir pour l'Europe. Il y a longtemps que j'ai un œil sur lui. »

Le lendemain, en revenant avec Philly Joe Jones du Bourget, d'où Miles venait de s'envoler pour Copenhague, je devais apprendre de l'ancien compagnon du trompettiste, le fin mot de l'histoire. Miles veut Keith Jarrett depuis un moment déjà. C'est lui qui a demandé à Holland et De Johnette de faire le bœuf avec le pianiste, pour voir ce que donnaient les trois hommes ensemble, pour s'assurer qu'il n'y avait aucune incompatibilité d'humeur. Satisfait du résultat, il a chargé Philly Joe de contacter Jarrett. Ce qui doit être fait à l'heure actuelle. « Miles, dit Philly Joe, ne demande jamais à un musicien s'il veut jouer avec lui. Tout se fait par intermédiaires. Miles est un homme fier. » C'est ce que j'avais cru remarquer... — PHILIPPE PARINGAUX.



KATMANDOU REVISITÉ

L'Inde, le Népal, Katmandou, les hippies, tout cela est très à la mode. André Cayatte en a fait un film peu convaincant. Quant au reportage de François Jouffa et Sylvie Roman, il ne semblera pas non plus très positif : du moins conserve-t-il le mérite de la sincérité et l'avantage de l'objectivité dans la description. Mais il ne peut s'agir que d'un point de vue — derrière cet épisode raté se cachent d'autres raisons et d'autres problèmes que ceux évoqués plus bas. Cet article, comme d'autres déjà publiés ou à venir, ne veut être qu'un éclairage supplémentaire sur les étapes à espérer ou les pièges à éviter ★ ★ ★ ★ ★

Dans la gare de Jhansi, un étudiant indien nous a posé une question à laquelle nous serions bien incapables de répondre.

Les gares en Inde, c'est ce qu'il y a de plus sale, de plus triste. L'été c'est la mousson et il pleut sans arrêt. A Jhansi, quand nous sommes arrivés, il y avait vingt centimètres d'eau et de boue dans les rues. Aussi, les Indiens qui n'ont pas de foyers et qui vivent dans la rue se sont-ils réfugiés dans les salles d'attente, sur les quais abrités et sur les passerelles. Ce qui fait que pour prendre le train, nous avons dû enjamber, sinon piétiner, des corps de femmes et d'enfants qui dormaient à demi nus, sur le pavé mouillé. Il faut ajouter à cela l'odeur des machines à vapeur et de la nourriture sucrée ou épicée que l'on vend le long des quais. — Pourquoi, nous a demandé cet étudiant, pourquoi les hippies dont certains possèdent une belle maison, une voiture, dont les pères ont les moyens de les nourrir et de les vêtir, pourquoi viennent-ils en Inde, chercher le bonheur qu'ils ont déjà ?

Derrière nous, une fillette, échevelée et nue comme une petite sauvage de l'Amazonie, nous tirait le bras pour que nous lui fassions l'aumône d'une banane ou d'un gâteau que j'avais dans les mains. Nous n'avons pas eu le courage de répondre à cet Indien que c'était entre autres, ce climat folklorique qui attirait les Européens bien nourris. Nous n'avons pas osé non plus parler de « spiritualité », ni de recherche de « l'Absolu », ni de « découverte du grand tout ». Notre propos aurait été déplacé parmi tant d'horreurs. Mais il ne faut pas se leurrer.

Les hippies comprennent vite que l'Inde n'est pas à la hauteur de leurs rêves, c'est pourquoi ils se dirigent tous vers le Népal.

A Katmandou, les gens sont heureux et ne vous poursuivent pas par grappes, dans la rue, dans l'espoir d'un « back-sish », d'une pièce. Au Népal, le climat est meilleur qu'en Inde, plus frais. Enfin, la nourriture y est plus supportable pour un Européen. Toutes ces raisons font que le Népal nous a paru à nous aussi un paradis en comparaison de l'enfer indien. Katmandou, pour moi, c'est Megève, en Haute-Savoie, avec un petit air de « Tintin au Tibet ». Un Megève avec des temples à chaque coin de rue et les montagnes qui entourent la ville, à perte de vue ; l'Himalaya formant un collier blanc et bleu ciel autour de la vallée.

Le contraste avec l'Inde est tellement saisissant que tout paraît merveilleux, même le lit humide que nous avons trouvé au Camp Hotel. Au Camp Hotel ne vivent que les hippies riches. La nuit coûte 50 roupies, c'est-à-dire environ 25 francs. C'est le luxe. L'hôte-

lier est un homme charmant qui aurait bien du métier à enseigner à nos hôteliers français. Le premier jour, il invite ses hôtes à partager son repas népalais et à signer son livre d'or. Ses livres d'or, car il en a cinq. Véritables sources d'informations, ces gros bouquins renferment des citations, des signatures, des adresses et des photos qui feraient pâlir de jalousie un agent des renseignements généraux et un policier de la brigade des mœurs ou des stupéfiants.

Et n'en déplaise à Monsieur André Cayatte, qui n'a vu dans son film « Les chemins de Katmandou » que des drogués et des moribonds, je n'ai rencontré que des jeunes gens bien portants dans ce village. Prendrait-on mieux soin d'eux ici ? Après les hippies malades et débiles mentaux de l'Inde, cela change. Bien sûr, ils n'ont pas très bonne mine et leur principale conversation tourne autour des problèmes d'approvisionnement en chanvre indien, mais ils n'ont pas non plus des fleurs autour du cou.

— Moi, j'ai tourné dans ce film, nous dit un petit Suédois. Il ne savait pas où il voulait en venir. Un jour, il nous barbouillait de poudre de riz pour nous donner mauvaise mine et le lendemain il nous décorait comme si nous étions sur une scène de music-hall. Il nous a fait bien rire. Il était bien gentil, mais ne comprenait rien.

Et, très fier, ce blondinet ajoute :

— J'ai fait partie de la grève. Un matin nous avons refusé de tourner. Car un Américain, qui connaissait les tarifs de Cinecitta et d'Hollywood, nous avait révélé qu'on nous payait vingt fois moins cher. Finalement ils ont « casqué ».

— J'ai reçu un journal français, ajoute sa compagne. C'est ma mère qui m'a envoyé l'article. André Cayatte dit qu'il a vu une fille se faire payer pour servir de crachoir. Je me demande où il a vu ça. Servir de crachoir à qui ? Je ne connais personne ici, où tout le monde est gentil du côté népalais comme du côté européen, qui trouverait du plaisir à cracher sur une pauvre fille. C'est du délire...

— Moi j'ai compris, la coupe une autre jeune fille. Ici au Népal, c'est le pays du crachat. Les Népalais se grattent la gorge, et, pour un oui ou pour un non, ils crachent par terre. Dans la rue, il faut même faire attention, ça pleut de partout. Cayatte a dû voir une nana recevoir un ou deux crachats, par hasard. De là à en tirer des conclusions, il a été un peu rapide. »

Katmandou, c'est la vie de vacances pour les hippies. Dans l'après-midi, ils vont d'une « boîte » à l'autre. L'établissement à la mode, en ce moment c'est

l'« himal cold drinks ». Dans une salle sombre, sur des bancs de bois, une cinquantaine de jeunes gens sirotent un « lassi », une sorte de yoghourt liquide, mousseux comme de la crème chantilly et amer. C'est très rafraîchissant et nourrissant. Dès l'entrée, nous distinguons un long et maigre garçon aux yeux bridés et aux cheveux noirs et raides. Il roule dans la paume de sa main une boulette d'opium. Les autres, pour la plupart, fument de la marijuana. — Vous savez, nous dit Gérard, un Français qui vit à Katmandou du produit de ses romans policiers et en fabriquant des sacs en daim à franges, la marijuana qu'ils ingurgitent n'est pas très forte. C'est une sorte d'herbe brute que les Népalais ne trient même pas et que les enfants, ici, fument dès l'âge de 8 ans. »

Ce n'est peut-être pas très fort, mais en passant devant la librairie soviétique, sur New Road, nous avons regardé une curieuse scénette : une jeune Française habillée d'un ensemble népalais bordeaux, riait aux larmes en regardant son compagnon, un garçon brun.

— Je te vois petit, petit. Tu es ridicule, de plus en plus petit. »

Il est vrai que le jeune homme n'était pas très grand, un mètre soixante environ, mais pas au point d'être considéré comme un nain.

— Tu es gros comme une poule, comme un œuf, reprit la blonde en riant de plus belle, tu disparais dans un tourbillon. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'entends plus. J'ai des tampons de coton dans les oreilles. »

Elle est passée devant nous, en continuant son étrange monologue, elle a traversé la rue et elle est entrée déguster du gruyère népalais dans la Coopérative Suisse.

Le haschich, comme l'opium, est en vente libre au Népal. Dans les rues du Bazar de Katmandou, devant les échoppes des tailleurs, des enfants vous abordent en vous posant en anglais trois questions : « Vous voulez changer de l'argent au marché noir ? Vous voulez acheter des peintures anciennes tibétaines ? Vous voulez du haschich ? »

La drogue est même vendue dans des « Government Shops », des boutiques agréées par le gouvernement. Car au Népal, le haschich est vendu sous contrôle gouvernemental, comme le tabac en France.

Un Suisse de vingt ans, habillé d'une « courta », c'est-à-dire d'une tunique indienne de grosse soie sauvage, nous a emmenés dans une de ces boutiques ; il s'achetait tout un matériel, dans le Bazar : une pipe à eau et un gros fume-cigarettes en bois dur appelé « shilom ».

— C'est très compliqué à retrouver ces boutiques. Suivez-moi, c'est au milieu



d'un labyrinthe de rues qui se ressemblent, au milieu des échoppes tibétaines. Il a retrouvé le lieu. C'était au premier étage d'une maison crasseuse. Un Népalais, en maillot de corps européen, était assis sur un lit dans une petite pièce. C'était lui le vendeur. Il a ouvert un coffre-fort ; il a sorti des petits paquets de drogue enveloppés dans du papier de riz. Il a fait sentir les différentes herbes, la rousse, la noire, la verte, au Suisse qui a sorti un billet. L'homme a pesé la drogue dans une petite balance de cuivre et il a remercié en refermant son coffre-fort.

— La marijuana en herbe s'appelle « Ganja » en népalais, nous explique le jeune homme, en redescendant l'escalier. Elle coûte une roupie et demie (70 centimes) le « tola » (11 grammes). Quant au haschich dur, il se nomme « charas » et vaut 7 roupies le « tola ». Nous l'avons suivi jusqu'au « Cabin » où il allait s'acheter du papier à cigarettes. C'est un restaurant qui vend également de la drogue et où les hippies écoutent de la musique « underground ». L'endroit était vide, seul un Japonais dansait, les yeux fermés, au milieu des tables. Nous avons laissé le Suisse et le Japonais faire connaissance, autour de leur tas de « Ganja ». Nous sommes allés ensuite déjeuner dans l'un des trois restaurants Maoïstes de Katmandou. Au « Capital », on sert des steaks de bœuf grillés excellents pour 3 roupies, et tous les hippies de la région mangent de larges assiettes de poulet Chow Chow et de bœuf Mow Mow devant une citation de Lien Pao : « le destin du vollier dépend de celui qui tient la barre, l'avenir de la révolution dépend des pensées de Mao ». Les conversations, aux tables, varient peu. On parle beaucoup d'argent et de combines.

— En Inde, disait l'un, tu achètes un billet de train 3^e classe. Tu grommes le 3 et tu le remplaces au crayon par un 1^{er} classe.

— Les bagues tibétaines en semi-pierres précieuses que tu achètes 20 roupies à Patan, dans le camp des réfugiés, tu peux facilement les revendre 100 francs à Londres, expliquait un autre.

— Quand tu prends un Rickshaw, un taxi-pousse tiré par un Népalais à vélo, ne donne jamais plus d'une roupie.

— Hier, j'ai aperçu une Américaine acheter 50 dollars un collier de prières à un Lama qui en demandait 15 roupies. Elle avait confondu fifteen, quinze, avec fifty, cinquante, et roupies avec dollars. Le brave prêtre doit être encore en train de méditer sur les vanités de la richesse. Ce qui nous a étonnés chez les jeunes Français de Katmandou, c'est de découvrir une nouvelle vague de hippies, celle des « zonards ». Les zonards sont les petits frères des blousons noirs des

années 50. Habités du Bus Palladium d'il y a 5 ans, ils ont laissé tomber leurs ateliers et leurs établis pour partir, eux aussi, sur la route. Ils s'embarrassent moins de philosophie spiritualiste que les pseudo-étudiants. On les rencontre au « City Lodge », où ils trouvent un lit et une douche sur le paller pour 3 roupies.

Dans une chambre, sur trois lits nous avons fait la connaissance de Paul, Robert et Louis. Ils ont tous les trois 22 ans et sont tous les trois d'anciens mécanos. Ils sont à Katmandou depuis quatre mois.

— Ici, nous a expliqué Robert on n'a pas de problème pour le hasch. Dans tous les autres pays c'est épouvantable. En Turquie, sur l'Ambassade d'Allemagne, j'ai lu une affiche qui disait que deux Allemands étaient en tôle pour trente ans, pour 8 livres de hasch. Il paraît qu'on ne tient pas plus de vingt ans dans leur trou.

En Iran, ils ont des chiens entraînés à l'odeur du hasch, a continué Paul. Il n'y a qu'à Lahore, au Pakistan, où on s'est bien « défonce ». Dans l'auberge de jeunesse, le directeur lui-même est continuellement « parti ».

— Comment vivez-vous ? d'où sortez-vous l'argent pour manger ?

— On se débrouille. A Peshawar, au Pakistan Occidental, les armes sont en vente libre. Dans la rue, on peut acheter des pistolets. On en a revendu quelques-uns aux Indiens. En quittant le Népal, on emportera quelques statuettes anciennes. Les antiquaires italiens rachètent bien.

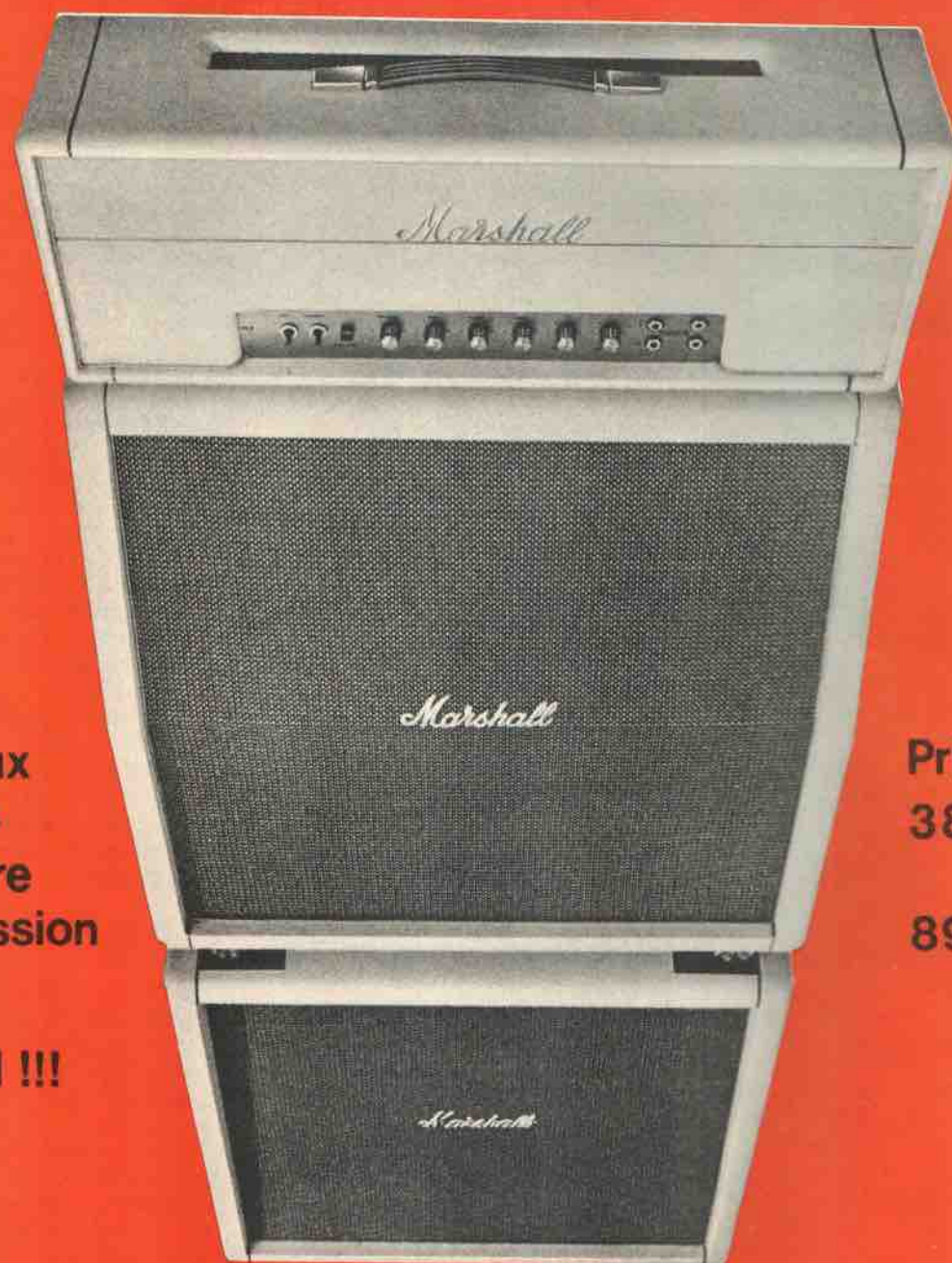
Louis ne parlait pas. Il buvait tranquillement l'eau des W.-C., qui contenait sans doute un nombre impressionnant d'amibes. Son corps était couvert de pustules qu'il grattait continuellement. Le Népal, ils l'ont nommé « Hippyland », « happyland ».

Mais l'Inde et le Népal, ne sont pas traversés que par des hippies drogués. Des organisations comme « Jeunes sans frontières », 12, rue Jean-Baptiste-Dumas, Paris-17^e, y ont envoyé cet été par charters des centaines de gens, aux préoccupations multiples.

L'un, Bob, un Anglais, est parti soigner les lépreux au Mouroir de Calcutta avec Mère Thérèse. Un autre, Jean, a étudié la topographie des temples bouddhistes. Encore un autre, Christian, a creusé des puits pour trouver de l'eau en compagnie des prêtres de l'Ashram de Bodh-Gaya. Nous avons aussi rencontré John, un Américain qui apprenait le Sanskrit à Bénarès. Et Jean-Paul, séminariste de Marseille qui faisait la tournée des fêtes musulmanes de l'état du Rajasthan. De vrais hippies ? — SYLVIE ROMAN - FRANÇOIS JOUFFA.

MARSHALL

RIEN AU DESSUS



2 nouveaux
modèles
à chambre
de compression

démentiel !!!

Prix de
3831 F.
à
8978 F.

MARSHALL
AMPLIFICATION EQUIPMENT

GAFFAREL MUSIQUE

DISTRIBUTEUR NATIONAL

3, rue Guy Mocquet, 13 Marseille 1^{er}

Téléphone: (16.91) 48.34.24

MILES DAVIS
IN A SILENT WAY. Shhh/
Peaceful. In a silent way/
It's about time.

CBS S 63.630/30 cm

Une fois encore, Miles Davis étonne et propose autre chose. Autre chose que ce qu'était son disque précédent (le splendide « Filles de Kilimandjaro »), autre chose que ce qu'il fit à Pleyel. Ceux qui connaissent l'œuvre du trompettiste songeront peut-être, en écoutant ce disque, à celui qu'enregistra Miles Davis il y a quelques années et qui fit le plus pour sa gloire: « Sketches of Spain », et plus particulièrement à la merveilleuse version qu'il y donnait du Concerto d'Aranjuez. On retrouve tout à fait le climat de sombre beauté et certaines couleurs délicates (Wayne Shorter) de ce dernier morceau dans « Shhh/Peaceful ». La grave profondeur de la trompette au timbre voilé du leader, la richesse du fond sonore sur lequel elle semble flotter, immobile, la simplicité de ses interventions qui ressemblent plus à des expositions de thèmes qu'à des solos, tout contribue à rappeler le Miles d'antan. Ce disque ne marque cependant pas une régression dans l'art de cet éternel chercheur qu'est Miles Davis. Tout au plus une étape, un regard neuf jeté sur un passé qui n'est pas renié. Car toute la modernité de Miles Davis et de ses conceptions musicales est présente dans ce disque. Sans fureur, sans ostentation, mais présente. Dans la beauté des thèmes, bien

plus complexe qu'il n'y paraît, dans la subtilité des couleurs (choix des timbres), dans la variété des rythmes et des intensités sonores, dans le dépouillement des improvisations, dans l'étonnant accompagnement, enfin. Pour la circonstance, Miles Davis a augmenté son quintette de trois unités: le guitariste anglais John McLaughlin, très à son aise et à l'introduction duquel « In a silent way » doit beaucoup de son pouvoir émotionnel, le pianiste Chick Correa (depuis membre à part entière du groupe) et l'organiste Joe Zawinul. Huit musiciens, dont deux pianistes électriques et un organiste délaissant parfois son instrument pour jouer du... piano électrique, la formule est pour le moins originale et eût risqué, avec d'autres, de sombrer dans la confusion. Il n'en est, bien entendu, rien ici, la musique de Miles Davis étant parfaitement organisée, libre dans son esprit, rigoureuse dans sa forme. Tout au long de ce disque, les trois claviers et la guitare enchevêtrent leurs sonorités, tissant avec une précision quasi-mathématique des fonds sonores d'une exceptionnelle richesse, tour à tour mélodistes et rythmicis, ou, plus exactement, toujours les deux à la fois. Derrière, le bassiste Dave Holland et le batteur Tony Williams, ce dernier étonnamment sobre en la circonstance mais pourtant omniprésent (son jeu de baguettes sur la charleston dans « Peaceful » est une formidable leçon de swing), assurent un tempo aussi



efficace que discret. Wayne Shorter (qui joue du soprano et non du ténor comme l'indique la pochette) glisse littéralement sur cet accompagnement, enchaînant sans heurt quelques phrases d'une grande et limpide beauté, bientôt relayé par son leader qui, lui, entrecoupe ses choruses de grands silences, aussi expressifs, aussi émouvants que sa noire sonorité.

« In a silent way » est un disque totalement beau, poignant d'émotion, sobre démonstration du fait que tous les chemins, même celui du silence, mènent quelque part quand ils sont explorés par le génie. — PHILIPPE PARINGAUX.

ISAAC HAYES
« HOT AND BUTTERED SOUL »

Walk on by. Hyperbolicsylabiceesquedalmystic. One woman. By the time I get to Phoenix.

VOLT 523.005/30 cm

Si vous voulez faire hurler les tenants du jazz de papa et les amateurs de Sun Ra tout ensemble, passez-leur cet Isaac Hayes; il ne respecte rien ni personne, il met en boîte avec autant

de férocité les bluesmen traditionnels, les musiciens free, ses poulains de la soul music; car Isaac est le vice-président de Stax Records, un promoteur du Memphis Sound. Un jour il s'avisa que l'écurie s'essouffait, qu'il convenait de lui insuffler un sang jeune de cinquante printemps...

Je viens d'écouter une dizaine de LP Stax (ou Volt, d'autant que celui-ci est sorti, aux States, sous label Enterprise...) récents; tous sont bons selon la lettre, bien qu'on sente nettement que le travail à la chaîne aux studios a émoussé certaines flammes qu'on croyait éternelles; quand on enregistre dix heures par jour, quelquefois trente chansons, le métier prime sur l'inspiration. N'est-ce pas, Booker T., Albert King, Steve Cropper? Votre vice-boss devrait être plus blasé que vous tous, et voilà qu'il vous dame le pion!

Isaac Hayes ne se tue pas; chaque plage dure de cinq à vingt minutes, il se contente de chanter, de sussurer, de parler avec une suprême décontraction; certes, il eut des prédécesseurs; il y a vingt-cinq ans Slim Gaillard enregistrait son « Opera in Vout » qui fit se torturer une génération de Noirs; Isaac Hayes ne lui cède en rien. Quand il se met au piano, l'instrument sonne comme lorsque le massacre un Lightnin' Hopkins, et c'est infiniment aisé, paresseux; il fait exprès de mal jouer pour souligner les tics de oh, disons Cecil Taylor; dans un autre LP c'était Basie qui en prenait pour son grade...

DISQUES HORS ETOILES

LE METIER

magazine mensuel d'information professionnelle du disque, de l'édition musicale, de la musique, de la radio, de la télévision et du show-business.

UN DISQUE DANS LE MÉTIER

A titre promotionnel, Philips offre aux lecteurs du Métier un disque (encarté dans le n° de décembre) de Ekseption/Lou Reizner.

ABONNEZ-VOUS

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir ou à recopier)

Nom :

Prénom :

Profession :

N° : Rue :

Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

Je désire que mon abonnement débute avec le n° de 1969.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

PATRONNE PAR
ROCK & FOLK

BLOIS (Loir-et-Cher)

PALAIS DES SPORTS

LE VENDREDI 12 DÉCEMBRE
à 21 heures 30

GRAND CONCERT DE POP MUSIC FRANÇAISE

avec

MARTIN CIRCUS
(disques Vogue)

ALAN JACK CIVILIZATION
(disques Byg)

WE FREE
TRIANGLE
(disques Odéon)

CRUCIFERIUS
(disques Barclay)

Sonorisation :

« POWER » (La Lutherie Moderne)

Réalisation : Philippe DERVAL

Patrick GANDOLFI

Jacques BARSAMIAN.

Places de 8 à 18 F

Location et service de cars à :

PARIS (75) : « DISCOUNT », 80, rue de Rome (8^e).

BLOIS (41) : M. BRUNEAU, 58, rue Denis-Papin.

TOURS (37) : M. BOUVIER, 24, avenue Grammont.

ORLÉANS (45) : M. MAGNUS « Disques », 30, rue Jeanne-d'Arc.

LE MANS (72) : « Le Mur du Son », passage du Commerce.

CHARTRES (28) : « La Pie qui Chante », 13, rue de la Pie.

CHATEAUROUX (36) : « Radio, TV, Disques », 22, rue Victor-Hugo.

BOURGES (18) : « Disquaire des Vedettes », 13, rue Moyenne.

Et voilà le miracle : chez Volt-Stax, les héros se fatiguent, on débite le soul au mètre sans que personne y croit encore. Arrive Isaac Hayes et son disque anti-soul, anti-blues, anti-jazz qui est une merveille de swing malicieux, qui baigne dans un soul-bag frais éclos. Et lorsqu'il daigne articuler douze mesures de blues, on croirait entendre un pionnier. Je ne dis pas : ce disque ne ressemble à aucun autre, car de tous temps, les Noirs ont aimé parodier les héraults de leur race ; à ce titre, il se rattache à une tradition. Mais il est le premier à viser la musique moderne ; comme tel il est unique. Hayes est accompagné par les Bar Keys, qui n'ont jamais aussi bien joué, et par une section de cordes (discrète) visiblement ajoutée après coup. Allons, faites l'expérience ; celui qui grince des dents est un ofay, un square, une pomme tout ce que vous voudrez. Ah, se défouler comme Isaac Hayes, avec autant de talent, d'impertinence et d'âme ! C'est d'un très grand artiste d'avoir trouvé le dosage subtil. — BERNARD NIQUET.

PINK FLOYD
UMMAGUMMA. 1 / Live album : Astronomy Domine. Careful with that axe, Eugene. Set the controls for the heart of the sun. A saucerful of secrets. 2/Studio album : Richard Wright : Sysyphus. Roger Waters : Grantchester meadows. Several species of small furry animals gathered together in a cave and grooving with a pict. David Gilmour : The narrow way. Nick Mason : The Grand Vizier's garden party. HARVEST SHDW 1/2/2 x 30 cm

Tellement attendu, cet album ! Les amateurs du Pink Floyd sont de plus en plus



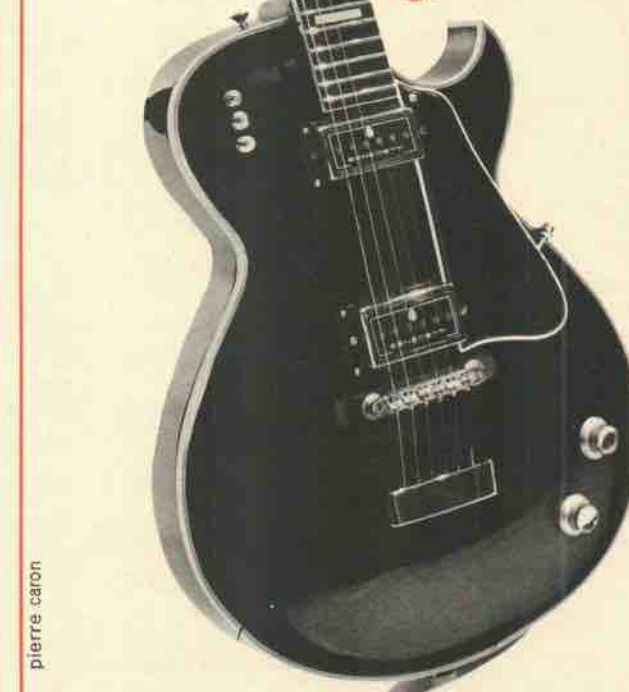
nombreux et, comme les Soft Machine, le groupe est en train de passer du statut de formation underground à celui de formation populaire. Oh ! ce n'est pas encore le grand succès, mais les moments les plus difficiles, ceux où l'on se demande si l'on va pouvoir continuer, sont aujourd'hui passés. Le public, extrêmement fidèle, du Pink Floyd lui permet désormais de vivre plutôt que de survivre. Quand les États-Unis entreront dans la danse, ce qui, logiquement, ne devrait plus tarder, le groupe aura la satisfaction d'être parvenu au succès sans avoir jamais fait la moindre concession. C'est une chose qui compte peu, sans doute, dans un milieu où la compromission est presque une institution (pourquoi presque ?), mais il y a encore des gens qui y attachent de l'importance. Les Pink Floyd, par exemple. Bon.

Ummagumma est une œuvre en deux parties, très différentes l'une de l'autre, également intéressantes. Le premier disque, enregistré en direct dans un collège de Birmingham (eh ! oui, l'Angleterre est bien loin, un autre monde), est d'une qualité absolument exceptionnelle. Les quatre morceaux ont déjà été enregistrés par le Pink Floyd, et l'étonnant est que leur version « en direct » soit encore supérieure à celle réalisée en studio. Et il y a encore des gens pour prétendre que le Pink Floyd n'est pas un groupe de scène ! Il serait bien vain de vouloir faire un choix parmi ces quatre titres et de prétendre que l'un d'eux est supérieur aux autres. Toujours, sans la moindre petite faille, sans ces petits relâchements ou approximations auxquels échappent rarement les performances en public, le Pink Floyd enchante l'oreille et l'esprit. La musique du groupe possède cette formidable qualité d'être constamment mélodieuse, de savoir s'aventurer AILLEURS sans prendre pour ce faire le parti-pris de l'agression. Jamais cette musique n'est choquante pour l'oreille, pour cette raison, sans doute, lui refusera-t-on le qualificatif sacré de « révolutionnaire ». Et pourtant, quelle démonstration de la façon dont il faut savoir aller plus loin

Jacobacci

Les guitares électriques professionnelles JACOBACCI équipées des extraordinaires micros BENEDETTI (GOLDEN SOUND) sont maintenant les égales des meilleures guitares américaines.

Guitare adoptée par tous les musiciens de studio pour sa maniabilité et ses grandes possibilités. existe en 1, 2 ou 3 micros. Présentation noire et coloris sur demande. GARANTIE TOTALE



Renseignez-vous auprès de votre revendeur habituel ou aux Éts JACOBACCI 7, rue Duris, PARIS-20^e - Tél. : 636-99-59

Gilet mouton mixte 320 F

Lèche-botte porc velours caramel 570 F modèle mixte

Pancho daim beige 180 F

En commandant avant Noël vous bénéficiez d'une remise cadeau de 5 %

Soyez différents avec une veste mouton retourné, polonaise brodée 620 F le manteau long 820 F

Si ces modèles vous plaisent commandez-les dès maintenant en joignant 1/3 du prix, à

SEMAK'S 52, rue Charlot - Paris 3è

Envoi contre remboursement. Indiquez votre taille

POUR NOEL, achetez vos AMPLIS et vos GUITARES en OCCASION

chez **MUSIC CENTER**

50, RUE DE DOUAI - PARIS-9^e - 874-78-79

IL EST BEAUCOUP PLUS INTÉRESSANT D'ACHETER EN OCCASION. VOICI POURQUOI :

Le matériel neuf perd presque la moitié de sa valeur dès le premier mois, par exemple un ampli à 3.500 F vaudra 2.200 F si vous voulez le revendre un mois après. Chez Music Center, vous achetez cet ampli 2.200 F donc au plus bas, vous pourrez le revendre 2.000 F par la suite. Music Center vend de l'OCCASION, mais pas n'importe quoi : en effet, l'occasion chez Music Center est garantie 6 mois totalement (pièces et main-d'œuvre). De plus : nous faisons crédit même sur l'occasion, il suffit de verser 40 % du prix, et de régler le reste en 15 mois.

Demandez notre catalogue (4 timbres)

Chez Music Center, l'occasion est comme neuve car tous nos amplis sont révisés entièrement avant d'être mis en vente.

De plus nous faisons la reprise de votre vieux matériel contre ce que vous voulez. Nous accueillons toujours avec plaisir ceux qui veulent vendre leur vieux matériel.

N'oubliez pas qu'en achetant chez nous un ampli d'occasion, c'est un placement car nous vendons nos amplis aux prix les plus bas.

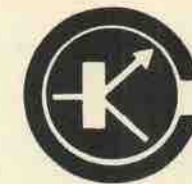
est le second disque de ce double-album ! Disque qui permet à chaque membre du groupe de s'exprimer à son tour, en tant que compositeur et en tant qu'interprète. On dit toujours d'un groupe soudé que sa musique est le résultat d'une somme d'oppositions et d'influences réciproques, mais on a rarement l'occasion d'entendre chaque membre dudit groupe exposer ses idées personnelles. C'est ce qu'ont fait les Pink Floyd ici, chacun d'eux ayant composé à sa propre intention une petite œuvre. Des quatre morceaux, le plus original est sans aucun doute celui de l'organiste Rick Wright, la plus forte personnalité du groupe. A lui seul, son « Sysyphus » résume le Pink Floyd tel que nous le définissons plus haut : parfait équilibre de l'aventure et du classicisme, constance de la beauté. De Wright viennent ce goût des splendeurs et de leurs déchirements, tout ce qu'il peut y avoir de dramatique dans certains climats propres au groupe. De lui vient également la rigueur parfois sévère d'une musique dont l'impact et la richesse sonore laissent parfois oublier combien elle est pensée, élaborée. Le bassiste, Roger Waters, fournit, lui, l'élément chanson-pop. Son thème est une fort belle mélodie, de facture très classique. Le guitariste David Gilmour semble bien être, au sein du groupe, celui qui apporte cette petite touche « spatiale » si particulière, si indissociable du son du Pink Floyd. Il fait de plus la démonstration de son excellent jeu de guitare, fondu dans la couleur générale, plus une ponctuation sonore qu'un solo au vrai sens du terme. Nick Mason, pour finir, est au même titre que le précédent, l'un des artisans de l'aventure spatiale du Pink Floyd. Son jeu de batterie s'y prête d'ailleurs fort bien, peu technique, tout entier axé sur les grondements et les roulements étouffés des toms, marquant un tempo lâche et fort avare de ses cymbales. Batteur peu fait pour les exhibitions individuelles (seul Wright l'est, en fin de compte, dans le groupe) Mason est, au même titre que ses compagnons, un créateur de climats et un chercheur du son avant

tout. Tout ceci est évidemment un peu schématique et ne tient pas compte des possibles influences réciproques, par exemple, pas plus que de tout ce que Syd Barrett avait pu apporter au Pink Floyd. Il paraît néanmoins évident que si chaque membre du groupe a décidé de s'octroyer un morceau, c'est parce qu'il avait des idées à y exposer, dans ce morceau. La leçon de l'histoire et de ce magnifique album est que les Pink Floyd, pris dans leur ensemble ou séparément, restent toujours des Pink Floyd, profondément marqués par leur appartenance à l'un des groupes les plus passionnants de ce temps. — PHILIPPE PARINGAUX.

LES SÉRIES BARCLAY

C'est l'automne, et les séries, comme les feuilles mortes, se ramassent à la pelle. Celles qui proposent les disques Barclay sont de qualité exceptionnelle et fort mal pourvues en choses médiocres. Ainsi de la plus importante, « Super Group », petit joyau à neuf facettes dont cinq au moins brillent du plus vif éclat. Quel style ! Procédons par ordre : Cat Mother and the All Night News-Boys est l'un de ces groupes new-yorkais qui se sentent à l'heure actuelle saisis par une terrible nostalgie des temps du bon vieux rock et tentent de recréer, avec une certaine modernité en plus, tout de même, le climat des « années folles » du pop. Leur premier disque (« Good old rock'n roll music » Barclay 921.018) est, heureusement, plus que le reflet d'une nostalgie, plus que l'expression d'une mode. Bob Smith (o, p), Charlie Chin (joueur de banjo... Chinois !), Larry Packer (violin), Roy Michaels (bs) et Michael Equine (dms) — je vous donne ces renseignements parce qu'ils ne figurent pas sur la pochette et que je suis serviable —, sont des enfants d'aujourd'hui, et leur amour du passé se double tout de même d'un certain bagage technique qu'étaient loin de posséder les « pionniers ». Le fait d'aimer, ils l'aiment et ne le caricaturent jamais, le vieux rock n'empêche pas d'avoir des idées harmoniques mo-

Une nouvelle gamme d'orgues électroniques dans une nouvelle présentation...



CRUMAR



MODÈLE COUGAR PROFESSIONNEL

Modèle PIXY : 3 octaves, ampli incorporé. 972 F.
COUGAR JUNIOR « S » : 4 octaves, ampli incorporé. 1.920 F.
COUGAR JUNIOR DUO : 2 claviers. 2.210 F.
COUGAR 5 octaves. Modèle professionnel. 2.980 F.
MIRAGE 5 octaves. Spécial « Beat Music ». 3.270 F.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES REVENDEURS SUR DEMANDE

power¹⁰



ALAN JACK, THE DEVOTIONS,
MARTIN CIRCUS, HOLLY GUNS,
LA SONO DE HAIR

UTILISENT **power¹⁰**

POURQUOI PAS VOUS...!!!

AMPLIFICATION POUR INSTRUMENTS ET VOIX

POWER¹⁰ C'EST

LA LUTHERIE MODERNE,
14, rue de Douai, PARIS-9^e - Tél. 744.73.21

BOUVIER,
22-24, avenue de Grammont, 37 - TOURS
Tél. 05.52.33

BOUVIER-MUSIQUE,
6, rue Condorcet, 51 - REIMS - Tél. 47.37.10

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9^e - Tél.: 874.75.24
Place Pigalle

MOIS DE LA BATTERIE

à des prix étudiés



JEAN PAUL, musicien spécialiste de la batterie et percussion vous présentera un choix énorme de batteries

LUDWIG - ROGERS - ASBA - GARY

de Cymbales **A. ZILJDIAN**
PAISTE spéciales

et toujours guitares et amplis
FENDER - HAGSTROM

PRIX DÉMARQUÉS

sur de nombreux articles

IMPORTATEUR DIRECT GROSSISTE

Crédit à conditions exceptionnelles

dermes. A noter que le titre américain de cet album était « The street giveth and the street taketh away » (produit par Jimi Hendrix) et non pas « Good old Rock'n roll music », titre, simplement, du premier morceau, réjouissant medley des plus grands succès des années cinquante. Pour le reste, Cat Mother est un bon groupe d'aujourd'hui auquel il arrive parfois de rendre hommage à cet hier sans lequel il ne serait pas.

Le second disque des Soft Machine est aussi étonnant que le premier, ahurissant collage d'idées toutes plus originales les unes que les autres, problème insoluble pour tous les amoureux des classifications tant l'art du groupe défie l'analyse. Rien n'est plus excitant que d'écouter ces trois formidables instrumentistes/compositeurs créer mille climats différents sans jamais se perdre, allier avec une aisance (qui ne peut être que le fruit de l'expérience ajoutée au talent) la rigueur des thèmes à la spontanéité jaillissante de leurs développements. Je ne crois pas que la musique des Soft Machine soit, comme on l'a prétendu, une musique intellectuelle. Elle est au contraire très accessible, pour peu que l'on veuille se donner la peine d'écouter, en ayant pris soin auparavant de laver ses oreilles de tout ce qu'elles peuvent contenir de « culture » et d'idées reçues (c'est la même chose). Ce « Volume Two » est, d'un bout à l'autre, une œuvre extrêmement élaborée sans être un instant froide. C'est peut-être là la plus grande qualité des Soft Machine, que de ne jamais sombrer dans l'exercice de style, de ne jamais faire de la recherche sonore ou harmonique une fin en soi. On peut fort bien écouter ce disque sans se prendre la tête entre les mains, sans chercher à tout prix un message à déchiffrer entre les extraordinaires échafaudages qu'édifie le groupe. La musique des Soft Machine peut être acceptée telle qu'elle est, je veux dire instantanément, et si Ratledge, Wyatt et Hopper s'amusent à nous compliquer la vie en donnant à leurs thèmes les titres les plus invraisemblables, il ne faut pas

oublier qu'ils sont Pataphysiciens, et il n'est pas absolument nécessaire de donner tête baissée dans leurs panneaux. Le raisonnement est peut-être simpliste, mais il me semble que vouloir analyser fragmentairement cette musique n'aboutirait qu'à la désarticuler et à lui ôter toute vie. La formidable et très cohérente masse sonore (qu'ils jouent bas ou fort, vite ou lentement, le SON est omniprésent) qu'est la musique des Soft Machine doit avant tout être subie. Par les sens ET par l'esprit, d'accord, en cela leur musique peut être qualifiée d'intellectuelle, mais pas seulement par les uns ou par l'autre. Et, à tout prendre, surtout pas par le second...



Le troisième numéro de la série s'inscrit au-dessus d'une tête frisée qui est celle de Jimi Hendrix. « Greatest hits » (Barclay 921.020) est une sélection de titres enregistrés par Jimi le Grand et son Expérience durant leur courte mais riche existence. Ce genre de tri est généralement difficile à faire; avec Hendrix on n'avait que l'embarras du choix. Je ne connais pas un titre qu'il ait enregistré et dont on puisse dire qu'il est mauvais. Ces albums du genre « best of » se conçoivent très bien lorsque l'on a affaire à des groupes dont les disques courants contiennent une bonne part de déchet. L'acheteur peut alors trouver réunis sur un seul album (économie) ce que lesdits groupes ont produit de meilleur. Ils ne se conçoivent, quand ils concernent des gens au talent aussi évident que Jimi Hendrix, que comme stimulants d'achat. C'est-à-dire qu'ils s'adressent à des gens qui, ici, ne connaissent pas Hendrix et qui, après avoir écouté ce disque, courront s'acheter les autres.

DOREMI CDE

présente une nouvelle gamme d'orgues électroniques



ELGAM B BEAT 44
44 touches, ampli incorporé 15 W
8 registres, prise pour boîte de rythme ou guitare.



ELGAM A JUNIOR version mallette (voir photo).
B. HOUSE version console démontable
49 touches, ampli incorporé, 8 registres volume basses et chants séparés.

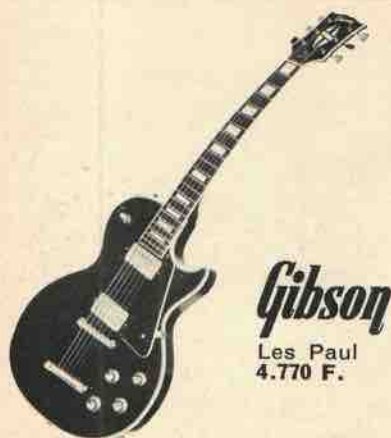


CRB, promoteur d'orgues de grande classe, présente **DIAMOND**
2 claviers de 49 touches Do/Do.
1 clavier supplémentaire de 60 éléments pour l'arpeggio et le glissando.
Sustain, percussion et, en supplément, le pédalier et le Leslie amplifié.

Documentation et renseignements
chez nos revendeurs

Service après vente, pièces détachées, garantie chez **STÉ DOREMI**, 227, rue Diderot, Vincennes (94) qui distribue également: CDE, Excelsior, Mac, Mack, Fime (amplis à transistors), Kemble Cramer, Schulze-Pollmann, Weston, Besson, Lafleur-Brasse, Polverini.

OU peut-on trouver un pareil choix d'instruments, de musique, d'amplificateurs, de sonorisations, de chaînes HI-FI... ?



Gibson
Les Paul
4.770 F.



Gibson
ES 175 D
3.935 F.



Fender
Precision Bass
2.445 F.



Fender
Dimension 4
1.050 F.

Super Reverb
3.480 F.

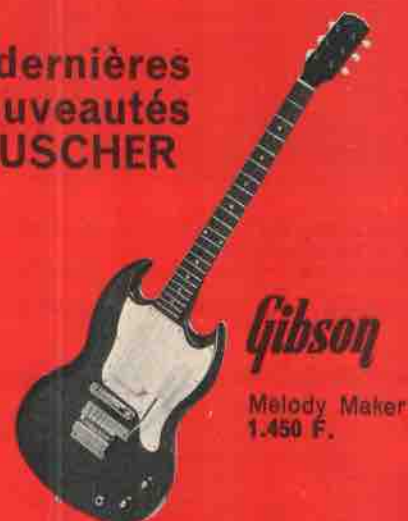


VOX
Super Continental
6.680 F.



VOX
Suprême
7.860 F.

et les dernières nouveautés
PAUL BEUSCHER



Gibson
Melody Maker
1.450 F.



Amplificateurs
Kustom
USA
200 watts
guitare
8.540 F.



200 watts
basse
7.500 F.

une seule adresse : **PAUL BEUSCHER**
23 à 29, bd Beaumarchais, Paris-4^e - Tél.: 887-09-03
catalogues gratuits sur demande

Car pour ce qui est des amateurs / amoureux du Voodoo Chile, je suis bien certain qu'ils possèdent tous ses disques. Mais, quelle que puisse être son utilité, il reste que cet album est, bien entendu exceptionnel, sans doute le meilleur de toute la série en valeur intrinsèque. Les douze titres sont admirables, est-il besoin de le préciser, et le voisinage d'un titre ancien comme « Hey Joe » avec des extraits d'Electric Ladyland montre bien que l'Experience, contrairement à le TOTALITÉ des autres groupes pop du monde, avait, dès son premier enregistrement, trouvé la plénitude de son style et son unité. « Hey Joe » pourrait figurer sur Electric Ladyland, « Crosstown Traffic » sur « Are you experienced? » Personne n'y verrait que du feu. C'est exactement le mot qui convient : feu. Merveilleux.

Le volume 4, c'est le « Led Zeppelin II » (Atlantic 921.021) chroniqué le mois dernier dans R & F. Excellent.

Volume 5: Crosby, Stills & Nash (Atlantic 921.022), également chroniqué, également excellent, et même plus que cela.

Le volume 6, le premier disque des Yes (Atlantic 921.023), s'il est assez prometteur, souffre, en compagnie aussi relevée, d'un léger complexe d'infériorité. Les quatre petits Anglais (oui, déjà, quand on commence à employer ces qualificatifs paternalistes...) sont bons musiciens et charmants mélodistes (leurs thèmes sont ravissants, ceux qu'ils empruntent à d'autres fort bien choisis), il leur manque cependant une personnalité bien affirmée. Des mélodies aussi légères nécessitent un traitement de choc, ce que, justement, les Yes ne peuvent tout à fait leur offrir. Et, fait révélateur, le meilleur morceau du disque est une version du « Every little thing » de Lennon-McCartney, composition si belle et si riche en elle-même qu'il faudrait vraiment beaucoup de mauvaise volonté pour la saboter. Quelle différence avec le « Sweetness », composition des Yes, qui suit ! L'immense qualité de ce

que la série avait proposé auparavant rend exigeant...

Volume 7: Barry Goldberg. Pas vu. Je peux toujours vous dire que Barry Goldberg est un ancien accompagnateur (orgue) de Dylan, qu'il joua ensuite avec Mike Bloomfield dans les boîtes de New York, puis avec Steve Miller dans celles de Chicago. En 1967, Goldberg et Bloomfield se retrouvent pour former l'Electric Flag. L'organiste quitte le groupe peu après et monte son propre orchestre, la Barry Goldberg Reunion. Orchestre qui a enregistré, je crois, deux ou trois disques pour Budah. Je ne sais lequel sort dans la série « super group ».

Volume 8: Captain Beefheart, groupe soudain mis en lumière par l'intérêt que lui porte un certain Frank Zappa. On parle d'association. Là non plus, nous n'avons pas reçu le disque, mais, si je ne me trompe pas, c'est le premier du groupe et pas son meilleur.

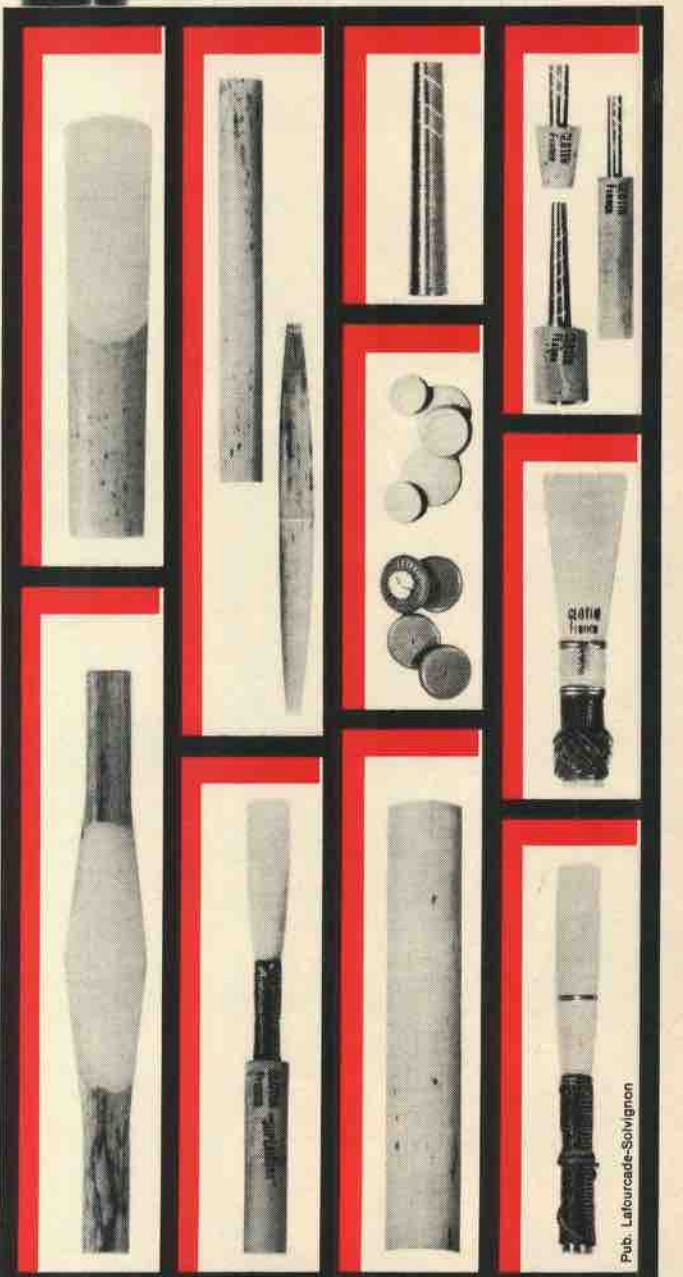
Volumes 9 et 10, enfin: « Love Is » (Barclay 921.045/46), le formidable double album enregistré par les Animals d'Eric Burdon avant leur nième séparation. Quatre faces exceptionnelles qui furent chroniquées dans un R & F récent. En secret mon petit préféré...

Voilà. Le bilan est, me semble-t-il, extrêmement positif. Qualité, diversité, l'amateur le plus exigeant trouvera dans « Super Group » tout ce qu'il faut pour réchauffer les longues soirées d'hiver.

La série « Jazz Pop », maintenant. Si cela veut dire Jazz ET Pop, d'accord. Si cela veut dire Jazz-Pop-mélange, plus tout à fait d'accord. Il n'y a dans cette série que trois disques qui puissent être considérés comme des tentatives de rapprochement des deux idiomes. Trois sur dix. Ceci étant glissé en passant et n'enlevant absolument rien à la qualité de l'ensemble. Je souhaite de tout cœur que l'écoute de ces disques éveille la curiosité des amateurs de pop-music, exclusivement, pour ce merveilleux langage qu'est le jazz. Cela commence bien, le numéro Un de la série est le meilleur. « Throb », dernier en date des disques de Gary Burton et son premier pour la



manufacture d'anches et becs
spécialité de tubes et roseaux
tampons, etc... pour hautbois,
bassons, clarinettes, saxophones,
cors anglais, bombardes, binious,
cabrettes, etc...



GLOTIN depuis 1890
15, R. DU PROGRÈS • 95 ÉZANVILLE • TÉL. 991.00.58
FRANCE

SOUND CITY

organise

sous le patronage de **rock & folk**

AVEC LA BOUTIQUE DES JEUNES (ROUEN)

super concours finale fin fevrier international d'orchestres pop

un **max** de prix 4000 f en espee
20 000 f en cheques cadeau

le 20 decembre

quatre GROUPES en demi finale

1^{er} PRIX 1000 f en espee

+ 1000 f en cheque cadeau

eliminatoires et 1^{er} demi finale
s^t pierre de manneville
pres de ROUEN 76

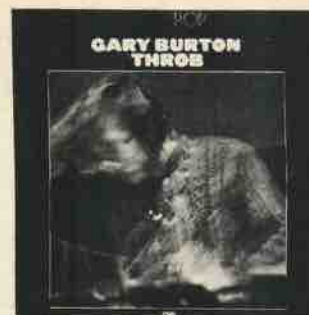
CLUB DE LA FERME

eliminaire SAMEDIS 6 & 13 decembre

inscriptions LA BOUTIQUE DES JEUNES

44 rue bourg l'abbe (place rougemare)

76 ROUEN tel. (35) 70 06 07.



marque Atlantic (921.008) est un véritable petit chef-d'œuvre. A la limite du jazz et du pop, la petite formation du vibraphoniste crée une musique qui, sous ses apparences de paisible simplicité, dissimule des trésors de virtuosité et de raffinement harmonique. Jamais compositions ne furent plus subtiles et plus élaborées, chaque thème étant une succession de variations d'accords si merveilleusement enchaînées, si finement exécutées qu'elles en deviennent imperceptibles. Augmenté pour la circonstance de Richard Green, violoniste du Sea Train (groupe formé par des anciens Blues Project), le quartet déroule dans la quiétude les fils colorés de sa musique, les croise et les recroise sans jamais les emmêler, glisse dans la sérénité en laissant flotter dans l'air de ravissantes bulles de couleur, rondes, pleines, chaudes. Musique lumineuse mais non transparente, délicate, mais point mièvre, hors du temps, du bruit et de la fureur.

Vient ensuite un disque qui pour n'être pas récent n'en est pas moins l'expression d'un courant important de l'histoire du jazz : « Pyramid », du Modern Jazz Quartet (Atlantic 921.009), le père en quelque sorte du quartet de Gary Burton. Là encore, subtile beauté et parfaite cohésion de quatre très grands musiciens, là encore un swing raffiné et des thèmes d'une étonnante beauté.

Mose Allison, « I've been doin' some thinkin' » (Atlantic 921.011), disque sans intérêt aucun, le plus mauvais de la série. Mose Allison est un érudit du jazz qui s'escrime depuis des années à essayer de chanter à la manière des vieux bluesmen mais ne parvient jamais à retrouver leur esprit. Triste histoire... « Jazz at Preservation Hall »

(Atlantic 921.012) de l'Eureka Brass Band est un claironnant festival de jazz Nouvelle - Orléans, tentative pathétique de revival à laquelle on pourra préférer d'autres enregistrements plus authentiques sans perdre grand-chose. Plutôt bizarre, l'étiquette « Jazz Pop » là-dessus...

Philly Joe Jones, ancien compagnon de Miles Davis, et Elvin Jones, qui, lui, participe aux grands moments de l'aventure coltrienne se sont un jour retrouvés dans un studio d'enregistrement, face à face derrière leurs batteries. Ils n'étaient par bonheur pas seuls dans ce studio, car deux faces de solos de batterie, même joués par deux des plus importants percussionnistes du jazz moderne, cela risquait fort de lasser. Grâce à la qualité des musiciens qui les entourent, Philly Joe et Elvin ne sont pas ennuyeux un instant et leur leçon de batterie est une chose assez fabuleuse à entendre. « Together » (Atlantic 921.013).

Le disque de Marion Williams doit être chroniqué quelque part dans ce numéro. S'il n'y est pas, cela n'est pas bien grave.

Avec le « Memphis Underground » d'Herbie Mann, nous entrons en plein Jazz Pop. (Atlantic 921.006). Le flûtiste est un assez médiocre improvisateur qui a su se bâtir une réputation et une fortune en édulcorant le jazz avec une belle constance. Par bonheur Herbie Mann a eu l'intelligence de s'attacher les services de quelques formidables musiciens, tout au long de sa fructueuse carrière. Cette fois-ci, il est descendu enregistrer à Memphis avec trois membres de son orchestre, les guitaristes Larry Coryell et Sonny Sharrock et le vibraphoniste Roy Ayers. Excusez du peu ! Tout ce beau monde est soutenu par une section rythmique locale qui tourne comme une vraie horloge et assure d'un bout à l'autre de la séance un tempo de fer. Sur des thèmes relativement faciles, Herbie Mann ne se tire pas trop mal d'affaire, assez conscient de ses limites pour ne pas essayer de suivre ses partenaires sur des chemins un peu trop difficiles pour lui. Personne

Herb

CRÉE « L'AMBIANCE LUMIÈRE »
de A à Z grâce à sa gamme
d'APPAREILS

SOUND MUSICAL

des appareils d'avant-garde ! Les appareils suisses de renommée mondiale permettant de combiner l'ambiance musicale et l'ambiance lumineuse de tous les locaux publics désirant mettre à la disposition de leur clientèle une troisième dimension. Quelques applications des éclairages variant directement en fonction de la musique.



Dancing, discothèque, orchestre, piste de danse, vitrines, défilés de mode, présentation de nouveaux produits, etc.

- Modulateur de lumière • Kaléidoscope • Stromboscope
- Kaléidospot • Projecteurs à iode et normaux.

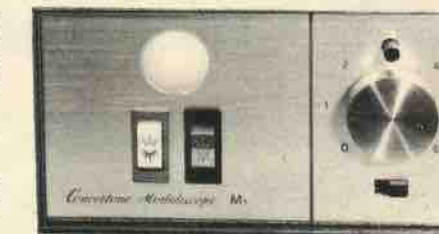
CONCERTONE

MODULISCOPE
CONCERTONE

Cet appareil peut moduler plusieurs lampes à la fois ou les atténuer en régime continu.

- Puissance max. 1.000 Watts.

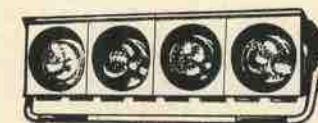
- Se branche sur la sortie HP de n'importe quel amplificateur.



COLOR KIT CK1 (2 lampes de 100 Watts avec lentille de Fresnel colorée en verre dur)

DYNA - CORD

DYNACOLOR DC Projecteur lumineux à 4 couleurs. Commutation au pied ou par moteur (uniquement pour secteur 220 V alternatif).



DÉMONSTRATION SUR DEMANDE

Herb

IMPORTATIONS TECHNIQUES

57, rue Condorcet — PARIS - 9^e
Tél.: 206.27.16-Stationnement assuré

Je désirerais recevoir gratuitement le catalogue complet concernant
SOUND MUSICAL ☐ CONCERTONE ☐ DYNA-CORD ☐

Mon nom:

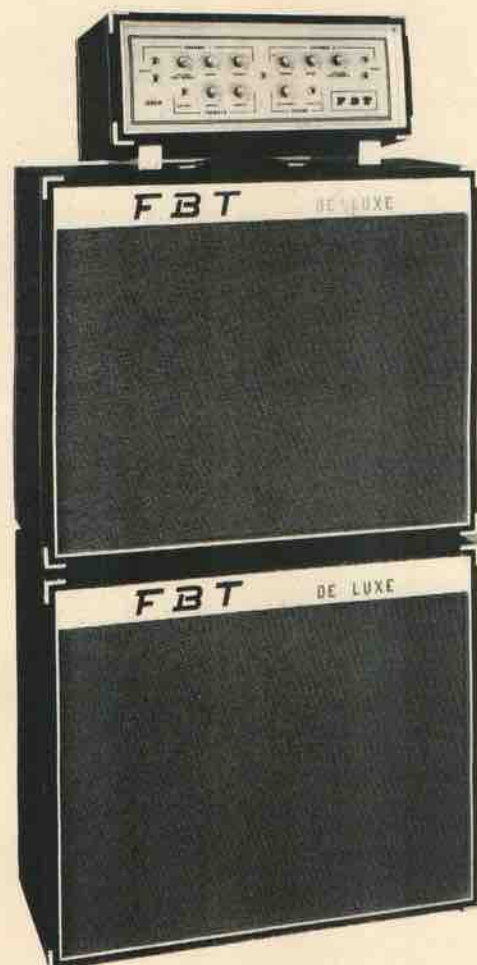
Mon adresse:

FBT

Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS

Toute une gamme de nouveaux modèles



Amplis 120 watts pour guitares ou pour basses

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

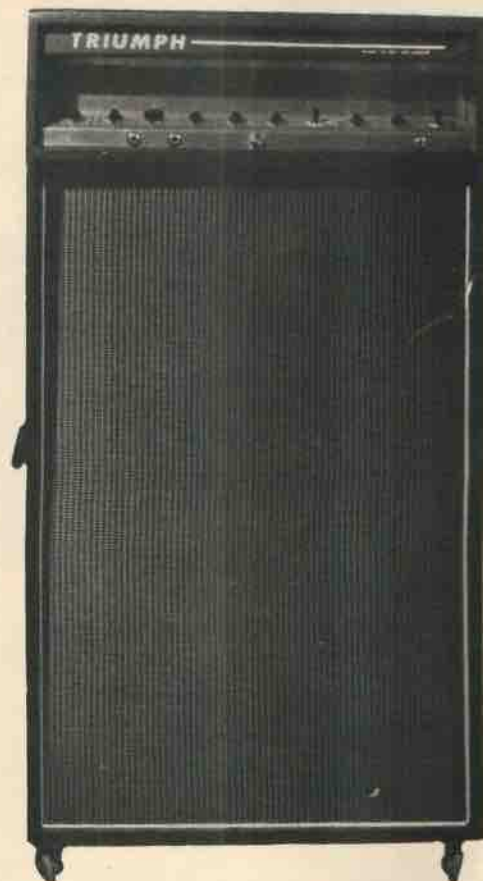
18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

AVEZ-VOUS DÉJÀ ESSAYÉ UN

TRIUMPH

140 WATTS



Distribué en France par :

J. GOTTI

30, avenue Maxime-Gorki, 95-GOUSSAINVILLE

Visible chez :

LE COMPTOIR GÉNÉRAL de la MUSIQUE
26, rue Bouffard, 33-BORDEAUX

M. CHANTOME
Rue René-Juillet, 60-CREIL

CHARLOT MUSIC
7, rue des Bons Enfants, 38-GRENOBLE

Maison TRICHOT
38, rue Joubert, 89-AUXERRE

ment la cause de cela. Dès ses premiers enregistrements avec Miles, Tony Williams fut sacré batteur le plus important de son époque. Il est vrai qu'il intégrait dans son jeu une telle somme de qualités qu'il dépassait tous ses confrères. Technicien irréprochable, Williams mérite, bien plus que l'appellation de batteur, celle de percussionniste total. A la fois extraordinairement fougueux et épris de rigueur, il a inventé un style de drumming que l'on a qualifié de « géométrique » tant il est aéré et structuré, presque mathématiquement élaboré. Lorsqu'il quitta Miles Davis, Tony Williams avait, nous l'avons dit, vingt-deux ans (il les a toujours) dont quinze de métier ! Il avait également une énorme réputation à défendre, et l'on pouvait craindre que le jeune homme ne sache pas très bien vers où diriger ses pas, hors de l'ombre protectrice du trompettiste. Williams a su. Il avait ses petites idées, sans doute depuis longtemps derrière la tête, et il n'a guère tardé à les mettre en application. Un coup de téléphone en Angleterre pour appeler ce guitariste qui faisait parler de lui là-bas : John McLaughlin. A peine débarqué aux USA, ce dernier se retrouva dans un studio avec... Miles Davis. Le résultat fut le splendide « In a silent way ». Tony Williams participait à la séance, sa dernière avec le trompettiste. Miles voulait garder McLaughlin dans son groupe, mais le guitariste préféra tout à la fois le respect à sa parole donnée et l'aventure. Ce disque montre qu'il n'a pas eu tort. Le troisième élément du groupe est un organiste que beaucoup considèrent comme le premier, avant même Jimmy Smith : Larry Young. Young est effectivement le seul organiste qui se refuse à imiter Smith en quoi que ce soit, et si ses nombreux enregistrements n'avaient pas été jusqu'à présent d'égale valeur, il semble bien qu'il ait trouvé, enfin, un contexte qui lui permet de pleinement s'exprimer. Ce que tentent et réussissent ensemble les trois hommes est fantastique : musique difficile (les thèmes, très beaux et très ardue), violente, colorée, somptueuse,

saisie parfois de terribles accès de rage comme de profondes dépressions, en tout puissamment originale. L'ensemble est en très grande partie instrumentale, entrecoupé d'incantations du leader dont la voix rappelle celle de Robert Wyatt, des Soft Machine. La musique du Lifetime est habitée par une étonnante passion, masse sonore aux couleurs profondes et violentes, succession ininterrompue de climats qui, même dans les passages les plus doux, ne sont jamais sereins, tant on sent les musiciens, et plus particulièrement Tony Williams, avides de débordements, de fracassants déchaînements. Tony Williams qui, tout au long des quatre faces, fait une fantastique démonstration de batterie, excitant ses partenaires, les pressant, les bousculant de ses roulements sombres, frappant ses accessoires avec une précision qui aurait quelque chose d'inhumain (un homme ne pourrait faire CELA sans se tromper au moins une fois) si la vie ne jaillissait constamment sous les baguettes. A la beauté de sa frappe, à son jeu de cymbales éblouissant, à sa technique absolument sans faille, Tony Williams ajoute une jaillissante spontanéité, le sens de la chose à faire (bon goût) et le respect de ses partenaires, qu'il stimule sans jamais les couvrir. Le mot « prodigieux » ne s'est, je crois, jamais imposé avec tant d'évidence. Pour ce qui est de John McLaughlin et de Larry Young, soutenus de pareille façon, ils ne pouvaient qu'être à la hauteur de leur leader, le premier à mi-chemin entre le jazz et le pop, pas très éloigné de Larry Coryell, le second doté d'une magnifique sonorité et d'un désir d'aventure qui ne lui fait jamais perdre le swing de vue (le magnifique accompagnement de « Spectrum »). Tony Williams a donc réussi son coup à la perfection. Son Lifetime, petite horde sauvage, est un groupe qui, d'entrée, conquiert sa place au sommet et pulvérise tout ce qui avait pu se faire jusqu'ici dans le genre. Et son premier album est fortement déconseillé à tous ceux qui trouvent déjà Brian Auger ou les Nice trop progressistes. Ils ne s'en remettraient pas. Pour

les autres, ils doivent entendre ça. — PHILIPPE PARINGAUX.

ZOO

If you lose your woman. Ramses. Bluezoo. Rhythm and boss. Memphis train. Samedi soir à Carnouet. You sure drive a hard bargain. Mammouth. RIVIERA 521.118/30 cm



Enfin, enfin, le premier disque pop français qui soit entièrement satisfaisant. On commençait à désespérer. L'album de Zoo est de ceux qui, à l'heure du choix chez le disquaire, ne devra surtout pas être écarté à priori pour la seule raison qu'il fut gravé en France par des musiciens français. Tous ceux qui auront la curiosité de l'écouter pourraient bien en rester saisis et s'en aller reposer sur le champ le disque américain ou anglais qu'ils avaient choisi pour acquérir celui-ci. Écartons d'abord deux objections que je vois venir, grosses comme des maisons : ce n'est pas par le fait d'un quelconque favoritisme que l'album de Zoo est le premier enregistrement d'un groupe pop français à figurer dans les disques hors-étoiles, mais uniquement parce qu'à notre avis il le mérite. Ensuite, on ne va pas manquer de reprocher à Zoo d'emprunter, sans prendre beaucoup de risques, des chemins que des groupes américains comme B, S & T, CTA ou Flock ont déjà largement défrichés. A cet argument, il y a une réponse bien simple : au dos de la pochette figure, en petites lettres, cette indication éditante : enregistré à Paris les 16, 17 et 18 AVRIL 1969. Qui, parmi les venimeux détracteurs d'aujourd'hui, connaissait alors les deux derniers groupes cités ? Et, même avec la plus mauvaise foi du monde, on sera bien obligé d'admettre qu'un album comme celui-ci est

Chicago
Transit Authority
le
8 décembre
à
l'Olympia.

LUNDI 8 DÉCEMBRE 1969 - 21 HEURES

à la

LOCATION :

COPAR

39, av. Observatoire

DURAND

4, pl. Madeleine

MUTUALITÉ

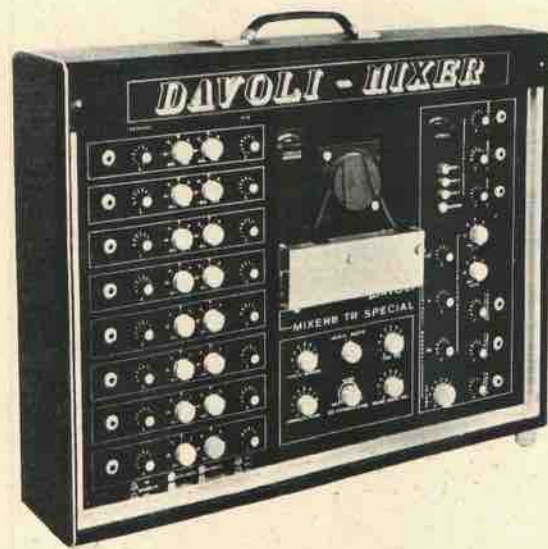
SOFT MACHINE

pour la première fois en
CONCERT COMPLET A PARIS

MUTUALITÉ

24, rue St-Victor - 5^e

NOUVEAU DAVOLI !!!



LES NOUVELLES SONORISATIONS

MIXER 4

MIXER 8

100-200 watts et plus !

- 1^{re} Sonorisations au monde équipées d'EQUALIZERS ANTI-LARSEN permettant de jouer en grande puissance dans de petites salles sans larsen.
- 5 minutes d'enregistrement pour vos répétitions en 19 cm/sec.

Renseignements - documentation et vente :

GAFFAREL MUSIQUE, distributeur national

3, rue Guy-Mocquet, 13 - MARSEILLE-1^{er}

Tél. : (16-91) 48-34-24

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

TOUS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES

Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les rééchanger ensuite.

CHOIX TRÈS ÉTENDU : Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin

400, rue St-Honoré (1^{er} étage sur cour)
PARIS-1^{er} - RIC. 06-00

ELECTRONIC MUSIC

18, Boulevard Marx-Dormoy - 93 - LIVRY-GARGAN
Tél. : 927-29-42

Au service des musiciens professionnels et amateurs :

**AMPLIS, GUITARE, SONO,
PERCUSSION,**

TOUTES LES GRANDES MARQUES

Agent régional : ORGUES et LESLIE HAMMOND,
ORGUES THOMAS, C.E.I., WELSON PRESIDENT, etc.

LUMIÈRE MODULÉE

Démonstration et essais tous les jours de 14 h. 30 à 20 h. 30
et le dimanche matin PARKING ASSURÉ

obligatoirement le fruit de plusieurs mois de travail et de réflexion. Ce qui signifie que les musiciens de Zoo l'avaient dans la tête AU MOINS au tout début de 69, probablement avant. C'est tout.

A la différence de bien des groupes français, Zoo est composé de musiciens, capables non seulement d'avoir des idées mais de les exprimer sans approximations, sans se heurter à des problèmes techniques insolubles. C'est un point important. Les musiciens (neuf) en question ont aussi leur petite idée quant à ce qu'ils veulent faire, ce disque l'exprime assez clairement : combiner leur amour du jazz (avec tout ce que ce mot suppose de recherche mélodique et harmonique, de rigueur et d'inventivité) avec la spontanéité jaillissante de la pop-music et ce que ce « genre » implique de liberté, de libération des traditionnels carcans musicaux, par la magie de sa formidable diversité, par sa recherche incessante de nouvelles couleurs sonores, voire par ses utiles excès. Zoo a réussi. Son premier disque (ne perdons pas de vue que c'est un premier disque) mérite bien plus que la mention un peu condescendante de « prometteur », tant il est plein de trouvailles et de raffinements, ajoutant la perfection de l'exécution au foisonnement des idées.

Les idées ? Thèmes originaux, beauté de mélodies qui, pas un instant, ne sont mièvres, recherche de couleurs sonores d'une constante richesse, désir évident de créer une musique structurée, élaborée jusque dans ses moindres détails, sans pour autant tomber dans le piège de la perfection glacée (ce n'est pas le moindre mérite de Zoo que d'avoir su l'éviter, ce piège). Si Zoo franchit tous ses obstacles et propose une musique à la hauteur de ses ambitions, il le doit à cette organisation de son art comme à la manière dont il arrive à la faire « passer ». Car la vraie beauté, celle qui émeut, ne peut être atteinte par une œuvre d'art qu'à la condition que cette œuvre soit vivante, que son créateur ait mis en elle son âme. La perfection de la forme n'est qu'accessoire. Zoo a mis son âme dans sa mu-

sique, et le courant passe. Cela se sent dans les passages d'ensemble et, bien sûr, avec plus d'évidence encore dans les solos et dans la voix du chanteur, manifestement admirateur de Ray Charles et des grands chanteurs de rhythm and blues. Quant aux solos, ils sont l'œuvre d'un magnifique organiste qui a compris que le swing et finesse pouvaient faire bon ménage (André Hervé) et du guitariste Pierre Fanen, à qui ce n'est même pas faire compliment que de lui dire qu'il dépasse ses confrères français de cent coudées. Notons plutôt qu'au lieu de reprendre servilement un langage inventé par d'autres que lui, il cherche de son côté et se forge un idiome tout à fait personnel, nullement inférieur (je pèse mes mots) à celui des meilleurs guitaristes anglosaxons. Derrière ces trois hommes, tout tourne rond, cuivres ou violons, à l'image d'un batteur (enfin !) qui, plutôt que d'imiter Ginger Baker, soutient son monde avec une sobre efficacité. Longue vie à Zoo. De son succès dépendent bien des choses. — PHILIPPE PARRINGAUX.

DISQUES IMPORTÉS

Pathé Marconi distribue en France un tel éventail de marques américaines ou anglaises qu'il ne se passe pas de mois sans que Michel Delorme nous procure quelques nouveautés passionnantes. Ce mois-ci, en plus, bien sûr, de celui des Pink Floyd dont nous parlons par ailleurs, il y a cinq ou six disques de grande qualité. A commencer par la bande du film « Easy Rider » (Dunhill DSX 50.063), bande assez exceptionnelle puisqu'elle est composée d'enregistrements de Steppenwolf, Jimi Hendrix, les Byrds, Roger McGuinn (leader des Byrds), Electric Prunes, plus deux ou trois autres

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS

U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

**CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC**

TOMMY BROWN, batteur de JOHNNY HALLYDAY,
joue maintenant sur ROGERS



Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e

Téléphone : 606-68-06

Ils ont trouvé leur cache-pousière chez

13, avenue de la **WESTERN HOUSE** 4, bd Montmarte, Grande-Armée, PARIS-16^e PARIS-9^e (770.10.41)

4, rue de l'Ancien-Courrier, 34 - MONTPELLIER

Ils sont soulagés...

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir gratuitement, sans aucun engagement de ma part, le CATALOGUE 1970 D'IMPORTATIONS U.S.A. de tout l'équipement de :

WESTERN-HOUSE 13, av. de la Grande-Armée, PARIS-16^e KLE. 06-05

NOM : Prénom :

ADRESSE :

DISQUE ET MUSIQUE

Échange et importation de disques et d'instruments
SITAR - TABLA - KENA - GUITARES
JAPONAISES - FRAMUS - KLIRA - CORDES
LA BELLA - ONGLETS DOBRO DERBOUKA

Solde permanent de disques :
45 Tours : 2 et 4 Frs
30 Centimètres : 16 et 20 Frs

161, rue de Rennes - 548.63.37
96, Bd Montparnasse - 326.72.52

AUCUN ÉCHANGE PAR CORRESPONDANCE

PARIS-EST MUSIC

26, rue Robespierre
MONTREUIL Tél. : 808.18.50 - Métro Robespierre

LE SUPER-MARCHÉ DE L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 M² d'exposition

SPÉCIAL POUR PROFESSIONNELS
Le matériel acheté chez

PARIS-EST MUSIC

est assuré "tous risques" gratuitement
— conditions sur demande —

Ouvert du Lundi 13 h. 30 au Samedi 19 h.
NOCTURNES Lundi et Vendredi jusqu'à 21 h.

IMPORTATION DIRECTE depuis :

**U.S.A. - CANADA
GRANDE-BRETAGNE - AUSTRALIE**

de toutes les nouveautés en style :

ROCK AND ROLL - POP-MUSIC - BLUES - RHYTHM'AND
BLUES - JAZZ MODERNE & TRAD - FOLK - CLASSIQUE
COUNTRY MUSIC - ETC...

Cassettes, Musicassettes, Disques (singles, EP's, LP's, 78 RPM)
Bandes magnétiques, partitions, accessoires musicaux et pho-
nographiques, Catalogues SCHWANN, HARRISON, etc...
Demande de renseignements et de catalogues + conditions
de vente à :

J.-P. LOUVIN RARE RECORDS
Case postale 409
2301 LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse)

Votre spécialiste du disque rare et d'importation.

groupes américains moins connus mais de bon niveau. Un excellent disque de blues, ensuite, par un groupe dont on ne parle pas assez, les Love Sculpture (« Blues Helping » Parlophone PCS 7.059). Blues classique mais remarquablement interprété par un trio très supérieur à nombre de ses confrères plus connus. Dave Edmunds, soliste et chanteur du groupe est parfait dans ces deux fonctions. Smokestack Lightnin' est un groupe de hard rock américain qui en vaut bien d'autres. Cela rappelle un peu Creedance Clearwater, particulièrement dans le long morceau de Chester Burnett qui a donné son nom au groupe.

Du travail à l'américaine, parfaitement exécuté et bourré de feeling. Bien différent est le disque de Junior's Eyes (Regal SLRZ 1.008), quatuor anglais qui, s'il n'a pas encore tout à fait trouvé sa voie, est néanmoins plein d'idées et de promesses. Quelque chose qui rappelle vaguement ce que fait le Procol Harum, sans pour l'instant, la parfaite lucidité de ce dernier. A suivre.

Encore un groupe de hard rock américain : Mystic Number National Bank (Probe CPLPS 4.501), dur, rageur, tirailé entre la

tradition et l'aventure, et qui offre une belle, longue et originale version de « Saint-James Infirmary ».

Tout comme Junior's Eyes, Sea Shanties (« High Tide » Liberty LBS 83.264) ne s'est pas encore dégagé de ses influences et est un peu victime de ses hautes ambitions (morceaux trop longs). Moitié Cream et moitié Hendrix. A noter l'excellent niveau des quatre musiciens et particulièrement du soliste Tony Hill, un peu bavard cependant. Les Groundhogs, groupe de blues anglais, ont enregistré deux disques coup sur coup (« Scratching the surface » Liberty 83.199 et « Blues Obituary », Liberty 83.253).

Plus original que le premier, très influencé par les Canned Heat, le second album révèle un groupe au son extrêmement curieux, léger, métallique, presque impalpable. Jamais entendu cela nulle part. A écouter. Enfin, pour terminer en beauté un disque d'Albert Collins (« Love can be found anywhere » Liberty LBS 83.238 E) remarquable guitariste de blues (le meilleur du Texas, dit Bob Hite, l'Ours des Canned Heat, et il est difficile de ne pas être de son avis). — PHILIPPE PARINGAUX.



— Bruno Ducourant —



enfin!
à
versailles:

UN
SPÉCIALISTE
POUR ORCHESTRES
CAPABLE DE
CONCURRENCER
LES PRIX PARISIENS

Avec

toutes les mar-
ques de guitares
d'amplificateurs,
de batteries et
d'accessoires.
... un choix

étonnant visible
de
10h
à 14h, de
16 à 20h + le
lundi après-midi, le
dimanche matin et sur
rendez-vous par téléphone

Musique 78

VERSAILLES
63 Avenue de St Cloud
950.20.11.

NOUVEAU! GRACE A L'ATTEWATTS VOUS AUREZ ENFIN LE SON, CHEZ VOUS, EN RÉPÉTITION, ET DANS LES PETITES SALLES. L'ATTEWATTS est le fameux appareil que les groupes Anglais utilisent entre leurs amplis et leurs baffles. Grâce à l'ATTEWATTS vous pourrez doser la puissance tout en gardant le son blues, de 1 à 100 watts. Mettez votre tête à fond et dosez la puissance avec l'ATTEWATTS.

Une Exclusivité : **MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, Paris-9^e**
Tél. : TRI. 78-79

Je désire recevoir un ATTEWATTS, je paierai 350 F au facteur. La sortie de mon ampli est une sortie OHMS (précisez) NOM : _____ ADRESSE : _____

Seul **ORANGE-MUSIC** pouvait fabriquer des cordes de guitare super Nashville, capables de satisfaire les meilleurs guitaristes de blues comme Peter Green des Fleetwood-Mac, BB-King, Clapton, Jeff Beck, Nice, etc...

CES CORDES SONT ENFIN EN VENTE EN FRANCE CHEZ :

MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, Paris-9^e

COMMANDEZ par contre remboursement les fabuleuses

CORDES ORANGE Made in England
25 F Le jeu (Frais d'envoi compris)

BON DE COMMANDE A DÉCOURPER :

Je désire recevoir un jeu de cordes **ORANGE** Nashville

Je m'appelle : _____

J'habite : _____

Signature : _____

Demandez le catalogue Music Center (4 timbres)

1965: Les Rolling Stones lancent la Distorsion.
1967: Eric Clapton lance la Fuzz.
1968: Jimi Hendrix lance la Wah wah.
1969: **LES GROUPES DE BLUES LANCENT « LA SQUALL ».**

En exclusivité chez : **MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, PARIS-9^e**

LA SQUALL **ORANGE**
Made in England

Cette pédale gadget vous permet de faire 6 effets :

1. LA SIRÈNE D'ALARME
2. LA TEMPÊTE
3. LA TORNADO
4. LE TREMBLEMENT DE TERRE
5. LA WAH WAH
6. LE CONTRÔLE DU VOLUME.

Si vous faites le style Blues-Underground, il vous faut une **SQUALL**.

Conditions au revendeur.

Je désire recevoir une **SQUALL-ORANGE** à 450 Frs. Je la paierai, contre remboursement, au facteur.

NOM : _____ Prénom : _____
RUE : _____ N° : _____
VILLE : _____ Dt : _____

TOUTES LES PARTITIONS QUE VOUS CHERCHEZ SONT CHEZ MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, Paris-9^e

Commandez-les contre remboursement

album Sam & Dave : 15 F	album Bob Dylan : 25 F	album Beatles, 200 Titres : 50 F
album Donovan : hurdy gurdy : 15 F	album Stones : beggars banquet : 20 F	album Blind Faith : 15 F
album Hendrix : are you exp : 15 F	album Cream : disreality : 25 F	album Blood Sweat & Tears : 15 F
album Hendrix : axis bold : 15 F	album Rolling Stones : through the past darkly : 20 F	album Bee Gees : 15 F
album Hendrix : électric 15 F	album Cream : wheels of fire : 15 F	Who, Pink Floyd, Hollies, Yardbirds, Equals, Troggs; chaque album : 15 F
album Otis Redding : 50 F		Dernières chansons Beatles, le recueil : 30 F

Je désire recevoir l'album de : _____ titre : _____
je paierai contre remboursement.

NOM : _____ ADRESSE : _____

DISQUES DU MOIS

JOHNNY ADAMS
Reconsider me. If I could see you only one more time.

STATESIDE C. 006.90.403/45 t simple

Un soul brother jeune de quarante hivers! Je possède des 78 t de ce Johnny Adams, qui chantait en 1954 exactement comme il chante dans ce single d'origine Watch, tout récent. Ça sonne drôlement « moderne » — et fameux; naturellement, à l'époque, on trouvait ça de la crotte... — B. N.

ART ENSEMBLE OF CHICAGO (AACM)
PEOPLE IN SORROW.
Pathé 105.23/30 cm

Tous ceux qui furent à Amougies subirent le choc violent et inattendu des quatre membres de l'Art Ensemble (Lester Bowie, Joseph Jarman, Malachi Favors et Roscoe Mitchell). Sur scène, il ne peut s'agir pour eux de la reproduction d'harmonies élaborées, ou même d'improvisations instrumentales. La musique est mise en scène; elle sera fonction du décor, du moment, et surtout du public: l'instrument devient une arme, plus que le support d'un cri, le stylet prêt à frapper. La musique est agression, subversion: musique d'un peuple qui brise ses chaînes. Sur disque, c'est plutôt une méditation qui nous est proposée, d'avant ou d'après combat. Malgré le foisonnement des sons, et leur enrichissement continu (puisque tout peut être un son intégré), l'ensemble est mis en forme avec rigueur. Chacun oublie sa propre voix pour tendre vers une fusion qui n'est pas préméditée, mais qui a lieu nécessairement, car c'est un groupe qui produit la musique. Bien que chacun d'eux ait un instrument de prédilection, il ne l'utilise pas de façon traditionnelle, mais beaucoup plus comme un bruitage, l'harmonie naissant de l'addition de sons et des contrastes sonores. « People in sorrow », seul disque actuellement disponible en France, n'est que le

premier d'une série. Ignorer l'Art Ensemble de Chicago, c'est à la fois se priver d'un plaisir musical et surtout, de l'expérience de chercheurs originaux. — P. A.

BEST OF CREAM

Sunshine of your love. Badge. Crossroads. White room. Swlabr. Born under a bad sign. Spoonful. Tales of brave Ulysses. Strange brew. I feel free.

POLYDOR 658.174/30 cm

BEST OF BEE GEES
Holiday. I've gotta get a message to you. I can't see nobody. Words. I started a joke. Spicks and specks. First of May. World. Massachusetts. To love somebody. Every christian lion hearted man will show you. New York mining disaster 1941.

POLYDOR 658.173/30 cm
Un groupe disparu. Un autre réduit à sa plus simple expression. Deux souvenirs, ou presque. Est-il utile de dire que celui des Cream est autrement vivace que celui des Bee Gees (du temps où ils étaient cinq — pourquoi Vince Melouney n'est-il pas sur la photo de pochette?), et que leur apport à la pop-music est autrement important que celui des petits Australiens? Deux sélections, donc, et fort bien faites. C'était facile pour les Bee Gees, il suffisait de prendre tous leurs numéros un, ou deux, ou trois au pire, et les coller sur un même album. C'était bien plus délicat pour les Cream, qui n'ont jamais fait de tubes et dont les morceaux sont souvent très longs. Certains pourrissent, bien sûr, regretter l'absence de tel ou tel titre (tiens, moi, par exemple, je déplore celle de « Deserted cities of the heart » et de son fabuleux solo de guitare), mais il faut reconnaître que celui qui écoute ce disque sans connaître les Cream pourra se faire une idée très juste de ce qu'était le groupe, de ses immenses qualités comme de ses petits défauts. Dommage, simplement (et la remarque est valable pour le disque des Bee Gees) qu'aucun renseignement ne figure sur la pochette. Pas d'indications de date, pas de précision quant aux albums dont sont extraits les titres (le type dont je vous parlais plus haut, celui qui ne connaît pas les Cream et qui habite dans un petit village au-dessus de Perpignan, comment va-t-il faire pour commander « Fresh Cream », « Disraeli Gears », « Wheels of fire » et « Good-bye » chez son disquaire?),

pas même la composition du groupe! Sûrement qu'à la lecture des noms des compositeurs, certains vont croire que Pete Brown en faisait partie... Tout cela pour le plaisir de râler et finir par dire que ce disque est, bien sûr, exceptionnel. Et que celui des Bee Gees, s'il est bien moins fulgurant, a le mérite de présenter une « variété » infiniment supérieure à celle qu'on nous sert de ce côté-ci de l'eau. — Ph. P.

JAMES BROWN

THE POPCORN. The popcorn. Why am I treated so bad. In the middle (part 1 et part 2). Soul pride (I et II). A new shift. Sudsy. The chicken. The Chase.

POLYDOR 658.172/30 cm

Un show-man aussi remarquable que James Brown sait s'entourer d'instrumentistes à tout le moins irréprochables, parce qu'ils seront le soutien de sa voix. Le rhythm'n'blues, et le travail dans un grand orchestre donnent souvent des expériences indispensables à ceux qui veulent acquérir du « souffle » et une plus grande rigueur, dans la mesure où chaque chorus ou solo s'intègre dans une totalité harmonique. Nous retrouvons dans l'orchestre de James Brown, à qui ce disque donne la vedette, d'incontestables solistes, dont, malheureusement, l'on n'a pas cru bon, au dos de la pochette, d'indiquer le nom. Nous apprenons seulement que James Brown, musicien accompli (batterie, guitare, piano et orgue hammond) est au centre de l'action. Pour le reste, un excellent disque pour danser. — P. A.

JACK BRUCE

SONGS FOR A TAILOR. Never tell your Mother she's out of tune. Theme for an imaginary western. Tickets to water fall. Weird of Hermiston. Rope ladder to the moon. The Ministry of bag. He the Richmond. Boston ball game, 1967. To Isengard. The clearout. POLYDOR 583.058/30 cm

On a tellement dit et redit à Jack Bruce que c'était de sa faute si les Cream ne jouaient pas ensemble, qu'il flanquait tout par terre avec sa basse envahissante et qu'il n'était qu'un empêcheur de jouer en rond, qu'il en a conçu quelque amertume et a décidé de prouver que tout cela n'était que mensonges. Son premier disque sous son nom (il en a enregistré un autre, de jazz, qui n'est jamais sorti) est donc

une sorte de justification, l'homme tenant à démontrer que les subtilités de la construction ne lui sont nullement étrangères. Il a donc écrit des musiques très élaborées et des arrangements bien fouillés, a demandé à son vieux complice Pete Brown de mettre des paroles intelligentes dessus et à quelques-uns de ses copains musiciens de l'aider à les jouer. Les copains en question, ce sont l'inévitable Felix Pappalardi, le batteur John Hiseman (impeccable, à son habitude), le saxophoniste Dick Heckstall-Smith et quelques autres de moindre renommée mais presque aussi talentueux. Le résultat, c'est les Cream sans Baker ni Clapton. C'est bête à dire, mais « Songs for a tailor » fait constamment songer au défunt trio, à cause, bien sûr, de la voix de Bruce et d'une certaine conception de la mélodie qui ne fut pas son moindre apport au trio susnommé. Bien des expositions de thèmes de cet album rappellent « Disraeli Gears » et « Wheels of fire » (face en studio) à s'y méprendre (« Rope ladder to the moon »). Mais, alors que l'on s'attend à chaque instant à entendre démarrer un soliste, il ne se passe rien. Pas de solos, seulement des thèmes. Bruce, dans son désir de prouver qu'il peut créer une musique propre, nette de toute scorie, a complètement négligé le côté improvisation (qui est par définition l'aspect le moins construit d'une musique), et il est indéniable que « Songs for a tailor », qui eût pu être un disque formidable, souffre de cette omission volontaire. Il y avait pourtant, avec le talent de Dick Heckstall-Smith et celui de Bruce, pianiste ou organiste, de quoi faire des choses formidables. « Songs for a tailor » est un beau disque, mais il n'est pas passionnant parce que totalement dépourvu de folie. — Ph. P.

CHANSONS

DE KURT WEILL
Chant des canons. Bilbao song. Complainte de Makie. La fiancée du pirate. Le roi d'Aquitaine. Chanson de Barbara. Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny. Speak low (Tout bas). Ballade de la vie agréable. Surabaya Johnny. Le grand Lustucru. Nanna's lied. Tango des matelots. J'attends un navire. Alabama song. September song. PHILIPS 844.525 PY/30 cm G.U.

Avec ces « Chansons de Kurt



- * FENDER
- * ROGERS
- * EPIPHONE
- * SELMER
- * HOFNER
- * PREMIER



SALLE DES PAS-PERDUS - Tél. 878-41-69
GARE DU NORD - PARIS (10^e)

- * CRUMAR
- * F.B.T. * G.E.M.
- * STAR * GOYA
- * FRAMUS
- * PAISTE, etc...

CONDITIONS SPÉCIALES
POUR LES FÊTES

1969 LES ORCHESTRES EXPLOSENT ET DEVIENNENT DES VEDETTES DANS TOUTE LA FRANCE

Parrainé par « Rock & Folk » tous les vendredis au GOLF DROUOT, le célèbre tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels prend cette année une importance jamais égalée.

En plus des contrats obtenus, les vainqueurs reçoivent 50.000 AF.

Les studios DELAMARRE offrent 3 h. de séance d'enregistrement et un disque promotion.

« DYNACORD » remet à chaque formation un diplôme souvenir de leur passage au « GOLF DROUOT ».

ROCK & FOLK publiera la photo et biographie du groupe qui sera la révélation du mois, afin de le faire connaître à ses lecteurs.

Inscription des orchestres à
HENRI LEPROUX, GOLF DROUOT
2, rue Drouot, Paris-9^e

- GLASH
- INTROVERSION
- HEAVYWEIGHT
- WEB
- EKSEPTION
- CUBY'S BLUES BAND, etc...

Sont des formations représentées en France par :

FAEFÉ

promotion

42, rue d'Audincourt, 25-SELONCOURT
Tél. : (81) 91-67-49

Contactez-les pour
vos Clubs, Shows, Soirées, etc...

Weill », nous avons affaire à l'une des principales œuvres de Boris Vian en tant que directeur artistique. Tenant beaucoup à cette réalisation, il l'avait préparée, dirigée et fait enregistrer avec un soin tout particulier. Boris en outre était l'adaptateur français de quatre de ces chansons, et avec le bonheur que l'on devine. De fait, et bien que datant (et pour cause) d'il y a plus de dix ans, cette œuvre « exhumée » nous apparaît étonnamment jeune. Jeune aussi, mais déjà très mûre et affirmée, nous parvient la voix de Catherine Sauvage, principale interprète, douée d'un sens réel du populaire, excluant toujours le vulgaire. Parfois relayée par les interventions plaisantes d'Yves Robert, de Christiane Legrand, des Quatre Barbus (oui!) ou du sensible mais entraînant orchestre de Franck Aussenard, Catherine Sauvage est absolument chez elle dans ces scènes issues de la merveilleuse collaboration entre Kurt Weill (1900-1950) et Bertolt Brecht (1898-1956). Collaboration dont sortirent les fameuses comédies musicales « Happy End », « Grandeur et Décadence de la Ville de Mahagonny » et surtout « L'Opéra d'Quat'Sous », dont d'importants extraits nous sont proposés ici, et qui sont encore considérés à juste titre comme des modèles du genre. — J. V.

CHANTS ET DANSES DU QUÉBEC

Branle-quadrille. C'était une jeune fille. Le branle de l'harmonica. Ma femme avait un grand chapeau. Branle du bon vieux temps. La bastingue. Le violon gaucher. Branle-quadrille. Une petite vache noire. Pot-pourri.

CHANT DU MONDE LDX
74.408/30 cm G.U.

Surtout, de grâce, ne riez pas à la lecture de ces titres. Réglons tout de suite une question de principe: OUI, c'est du folklore en Français, OUI, c'est traditionnel; NON, ce n'est ni démodé (parce que les folklores se sont, toujours et partout, sagement tenus à l'écart des modes), ni « rasoir »: parce que la verve populaire un peu gouailleuse des Québécois (qui était celle des Français avant que les efforts accumulés de Pétain et de Guy Lux ne tuassent notre folklore) est présente au coin de chaque phrase qu'ils chantent (ou chantaient, car chez eux, aussi, cela tend à disparaître): on se marre

littéralement en écoutant de telles chansons, où la fantaisie parfois polissonne se mêle au désir de danser, de prendre part avec n'importe quoi (des cris, une paire de cuillers, les pieds, les mains) à la musique. Une musique qui chauffe (mais je pense bien!) de manière enthousiasmante, où le jeu de l'harmoniste Aldor Morin et surtout celui du violoneux Jean Carignan sont époustouffants de vitalité. Une musique du temps où les gens n'avaient pas honte de danser ni de chanter: essayez donc, tout seul, spontanément, de danser ou de chanter ce qui vous plaît à sept heures du soir en descendant le Boul' Mich'; vous avez des chances de passer pour fou, ou encore de vous faire embarquer... au violon, justement. Ne serait-ce que pour cette raison (sans parler du titre de cette revue, « Rock & Folk »), vous devez écouter du folklore, ça (ré-)apprend à vivre et ce disque vient à point pour nous y inviter. — J. V.

JUDY COLLINS
RECOLLECTIONS. Pack up your sorrows. Tomorrow is a long time. Early morning rain. Anthea. Turn! Turn! Turn! Daddy you've been on my mind. Mr. Tambourine man. Winter sky. The last thing on my mind. The bells of Rhymney. Farewell.

VOGUE SLVLXK 393/
30 cm. STÉRÉO

Judy Collins est parvenue à un stade de sa carrière où elle peut se permettre de sortir un album de ses « Oldies but Goodies » ou, si l'on préfère, des meilleurs « classiques » (la tradition y côtoyant les Dylan, Paxton, Seeger) de son répertoire à l'époque où la renaissance folklorique américaine était à son paroxysme. C'est ce qu'elle nous propose avec « Recollections ». Malheureusement pour le marché français, deux chansons seulement (le magnifique « Winter sky » de Billy Edd Wheeler et le fameux « Last thing on my mind » de Paxton) de ce disque n'avaient pas encore été éditées dans notre pays: enregistrées publiquement au Town Hall de New York en 1964, elles sont extraites du « Judy Collins Concert » (cf. « R & F » n° 28, pp. 53-55). Le reste provient des albums n° 3 (1963) et 5 (1965), déjà publiés chez nous par Chant du Monde. Certes, une porte se ferme ici, mais c'en est une belle, et qui a permis d'en ouvrir d'autres; et faut-il répé-

ter qu'hier comme aujourd'hui, Judy est et reste SPLENDIDE? — J. V.

JACQUES COLSON

Le chemin de l'espoir. Chante jeunesse. Il y a dans mon cœur. Le temps d'amour.

CHANT DU MONDE EP
452.030/SUPER 45 t G.U.

Un nouvel auteur-compositeur-interprète, que la pochette nous intitule généreusement « révélation! ». Bon... restons calmes, il n'y a pas de quoi crier au génie tout de même. Cela dit, nous sommes en présence d'une voix assez puissante et très sûre d'elle, de paroles intelligentes et d'une orchestration qui accroche gentiment, surtout dans « Le chemin de l'espoir », qui sonne très russe. Détail technique intéressant et nouveau à ma connaissance: ce 45 tours nous est offert en gravure universelle. — J. V.

KING CURTIS

« INSTANT GROOVE ». Instant groove. Hey Joe. Foot patti'. Wichita lineman. Games people play. Sing a simple song. The weight. La Jeanne. Little green apples. Somewhere. Hold me tight. Hey Jude.

ATCO 33.293/30 cm

Du beau, du bon, du moins bon King Curtis; enfin, du bon lorsqu'on lui permet de jouer comme le maître du saxo-tenor R'n'B' qu'il a toujours été et qu'on ne l'oblige pas à se répandre sur un fond gluant de cordes arrangées à la va vite... Tout ce qui est bon est paru en 45 t. Cotillon sous le nom des Nobles Kings; l'excellent guitariste qu'on entend çà et là serait Duane Allman, un des sidemen de Aretha Franklin. — B. N.

DONOVAN

BARABAJAGAL. Superlunatics my supergirl. Where is she. Happiness runs. I love my shirt. The love song. To Susan on the west coast waiting. Atlantis. Trudi. Pamela Jo.

EPIC BN 26.481/30 cm

On nous avait d'abord promis un album complet de Donovan avec le Jeff Beck Group. Finalement, bien que « Barabajagal » débute sur leur tube de l'été, il n'en est rien. Mickie Most, le producteur de Donovan pense que l'expérience a échoué, que Donovan perd de sa personnalité en compagnie d'un ensemble comme celui de Beck. Peut-être a-t-il raison? Que ce soit avec

l'ancien soliste des Yardbirds ou avec le flûtiste Harold McNair et le bassiste Danny Thompson, Donovan nous propose dix titres du meilleur cru, composant un album digne à mon goût du « Donovan in concert » d'excellente mémoire. Outre le premier morceau, j'ai particulièrement retenu: « Superlunatics my supergirl », l'histoire d'une petite bonne femme de quatorze ans comme on en voit pas mal maintenant un peu partout; « Atlantis », autre histoire, beaucoup plus sérieuse cette fois, ne serait-ce que par ses dimensions, puisqu'il s'agit du fameux continent perdu; et, « Pamela Jo », musicalement très jazzy, car Donovan quand il le veut swingue comme un bateau tangué (pardonnez-moi l'image). — J. B.

BETTY EVERETT

I can't say no to you. Better to morrow than today. STATESIDE C 006.90.226/
45 t simple

Il a fallu attendre quinze ans d'activité phonographique pour voir publié en France un modeste 45 t de Betty Everett, la plus jazz des chanteuses soul. Disque tout à fait satisfaisant, d'origine Tangerine (la marque de Ray Charles). — B. N.

FANTASTIQUE ÉPOPÉE DU ROCK, VOLUME 5

Whole lotta shakin' goin' on (Jerry Lee Lewis). Splish splash (Marty Wilde). Baby please don't go (Billy Lee Riley). Just a little bit of you (Charlie Rich). Party doll (Buddy Knox). Oh baby doll (Chuck Berry). Quarter to three (Gary US Bonds). Mean woman blues (Marty Wilde). Such a night (Clyde McPhatter). Bo Diddley (Bo Diddley). Why do fools fall in love (Frankie Lymon). Break up (Jerry Lee Lewis).

MERCURY 138.001 MCY/
30 cm

Un formidable cadeau de Noël pour les pionniers, et les autres aussi s'ils veulent savoir ce qui a été à l'origine des Beatles, Ten Years After ou Jeff Beck: douze classiques du rock ont été réunis sur cet album, tous furent des tubes entre 1955 et 1962; de « Bo Diddley » par Bo Diddley à « Quarter to three » par Gary US Bonds c'est tout un prologue à la pop-music des six dernières années. Une nécessité pour comprendre ce qui s'est passé... — J. B.

FATHERS AND SONS
I/All aboard. Mean dis-



enregistrement · gravure · pressage · maquette · souple · pochette

19 rue Coysevox PARIS 18^e
tel. 228 05 91 — 229 24 61

position. Blow wind blow. Can't lose what you ain't never had. Walkin' thru the park. Forty days and forty nights. Standin' round crying. I'm ready. Twenty four hours. Sugar sweet. 2/Long distance call. Baby please don't go. Honey bee. The same thing. Got my mojo working (pt 1 & 2). **CHESS 69.513/14/2 × 30 cm**

La pop-music semble découvrir à l'heure actuelle les jams et les super-sessions. Le blues connaît ces choses-là depuis qu'il y a eu plus d'un bluesman sur la terre. La famille Chess, après ses tentatives de « popisation » des arts respectifs de Muddy Waters et d'Howlin' Wolf, fait une fois encore, la preuve qu'elle n'est pas sectaire et que le blues a les reins assez solides pour supporter toutes les misères qu'on lui fait. Misère n'est d'ailleurs pas le mot qui vient à l'esprit quand on écoute ce double-album. Tous ensemble, et bien ensemble, se trouvent réunis là quelques noms dont la seule évocation fait dresser l'oreille à tout amateur de blues chicagoin qui se respecte : le bon Muddy Waters, maître du genre, et son fidèle compagnon Otis Spann (piano), Mike Bloomfield et son ancien leader Paul Butterfield (hca), Donald Dunn, bassiste des MGs (remplacé sur une plage par Phil Upchurch), et Sam Lay, ancien batteur du Paul Butterfield Blues Band (remplacé sur « Mojo pt 2 » par Buddy Miles). Le premier disque est enregistré en studio, travail bien fait mais légèrement dépourvu de passion, un peu routinier pour tout dire. Le second, par contre, enregistré en direct au... Super-Cosmic Scout Jamboree (!!!) de Chicago, est assez ébouriffant. Tout le monde, public compris, se défonce joyeusement, et le blues prend tout à coup sa vraie dimension. Les six hommes s'entendent à merveille, Muddy Waters chante magnifiquement, Mike Bloomfield, comme un poisson dans l'eau, fait la preuve (une fois de plus, si besoin en était) qu'il est l'égal des plus grands guitaristes noirs. Son jeu souple, fin, aisé, complète à merveille celui de Waters, plus arraché, plus rudimentaire mais extraordinairement expressif. Troisième vedette, l'harmonica de Paul Butterfield, merveilleux d'un bout à l'autre, aussi remarquable dans l'accompagnement qu'en solo (tout cela est remarquablement résumé dans un seul morceau, « Baby

please don't go »). Quant aux autres, ils font, on s'en doute, leur travail à la perfection, avec une mention spéciale pour Sam Lay qui ne se croit pas, parce qu'il accompagne des bluesmen, obligé de balancer des coups de marteau. La joie de jouer de tous ces gens est communicative, le public de cette manifestation au nom insensé ne s'y est pas trompé. — Ph. P.

FREE SPIRITS OUT OF SIGHT AND SOUND. Don't look now. I'm gonna be free. LBOD. Sunday telephone. Blue water mother. Girl of the mountain. Cosmic daddy dancer. Bad news cat. Storm. Early mornin' fear. Angels can't be true. Tattoo man.

ABC S-593/30 cm

Les débuts de l'aventure du Jazz Pop. Free Spirits est un groupe qui n'aura pas vécu longtemps, parce que, disait Jim Pepper dans une interview : « Il y avait des problèmes de contrats et quelques... déficiences individuelles. Ça n'a pas marché, les gens n'ont pas pigé notre musique. Ils étaient effrayés et ne savaient pas ce qui se passait. » Le groupe aura néanmoins eu le temps de nous laisser ce souvenir d'une tentative ambitieuse de rapprochement du jazz et du rock. Ambitieuse et superbement ratée. Superbe parce que les Free Spirits (Coryell (gt, voc), Jim Pepper (ts), Chris Hill (bs, voc), Chip Baker (gt, voc) et Bob Moses (dms) sont tous d'excellents musiciens, nourris de jazz, et qu'ils le démontrent au cours des quelques trop rares solos qui éclairent ce disque. Ratée parce que jamais cette musique n'accroche l'auditeur. Est-ce dû aux mélodies composées par Coryell, qui semble avoir négligé la chaleur et l'efficacité au profit de la complexité ? Est-ce dû aux voix, sans aisance et à la longue monotones ? Les deux à la fois, sans doute. Dommage que les Free Spirits, au lieu de jouer des morceaux de trois minutes, n'aient même pas tenté de s'envoler un peu plus en de longues improvisations. On eût aimé entendre plus longtemps le ténor ayle-rien de Jim Pepper, et, bien entendu la guitare de Coryell, confinée tout au long de l'enregistrement dans un rôle d'accompagnement. Les Free Spirits ont montré une voie nouvelle et, comme leur nom l'indique, ont apporté au rock et au jazz une ouverture

d'esprit qui n'était jusqu'alors le lot d'aucun des deux. Les membres maintenant dispersés du groupe continuent de prêcher la bonne parole un peu partout, et réussissent aujourd'hui ce qu'ils n'avaient qu'esquissé hier. — Ph. P.

FERRÉ GRIGNARD CAPTAIN DISASTER. I won't have a dance. Tell me now. Yama hey. My friend. Hansie pansie. Down in the valley. The pirate song. Pleasure train Captain Disaster. The lost affair.

BARCLAY 920.117/30 cm

Ferré Grignard est certainement un homme plein d'humour, mais il ne faudrait tout de même pas le limiter à cela, comme le font encore bien trop de gens. Ferré Grignard est un grand artiste, SURTOUT. Son « Captain Disaster » mettra peut-être les choses au point à ce sujet, disque dont l'étonnant éclectisme (skiffle, blues, bluegrass, folk, rock et mille autres choses) est tout le contraire d'artificiel tant les influences diverses de Ferré Grignard sont bien assimilées et refondues en un art tout à fait personnel par la seule magie du talent. Talent de compositeur qui sait, plutôt que de recréer une musique, la créer. Talent de l'interprète à la voix chaleureuse, émouvante, tour à tour ironique et tendre, animée par un esprit d'une merveilleuse sincérité. Il est très facile de déceler chez un artiste la joie de jouer : même sur disque, il suffit de l'écouter et de ressentir si son bonheur est communicatif. Indiscutablement, le bonheur de Ferré Grignard enregistrant « Captain Disaster » devient le bonheur de celui qui l'écoute. A cela, qui n'est déjà pas mal, il faut ajouter la perfection de la forme, grâce à des arrangements très intelligemment respectueux de l'esprit Ferré Grignard. Car il y a un esprit Ferré Grignard. Le personnage doit être passionnant, enrichissant. Nous allons en reparler très bientôt. — Ph. P.

SERGE LATOUR Le brigand rossignol. Après le jour.

POLYDOR 66.734/45 t simple

Après la promesse de « Douce Dame », voici la confirmation d'« Après le jour ». La nuit de l'oubli ne guette pas Serge Latour : sa voix, son sens de la pureté, le choix de ses musiques et de ses textes, tout cela fait de lui, déjà, un réel talent. Serge Latour n'est pas l'un des meilleurs JEUNES chanteurs français, il est un des meilleurs chanteurs français tout court. — Ph. P.

JANIS JOPLIN I GOT DEM OL' KOZMIC BLUES AGAIN MAMA ! Try. Maybe. One good man. As good as you've been to this world. To love somebody. Kozmic blues. Little girl blues. Work me. Lord.

CBS S 7-63.546/30 cm Mama Janis est de retour ! Fini le temps de Big Brother et de sa formidable vitalité, c'est aujourd'hui celui des

cuivres et des accompagnements style R'n'B. Une chose que l'on peut regretter, d'ailleurs, tant les cuivres en question sont lourds, totalement dépourvus d'invention, constamment emphatiques. Et l'on se prend à rêver, en écoutant ce disque, à ce qu'il aurait pu être si les seuls Sam Andrews (survivant de Big Brother, gt), Richard Kermode (o), Brad Campbell (bs) et Maury Baker/Lonnie Castille (dms) accompagnaient Janis. Ou si les cuivres avaient joué durant toute la séance avec autant de discrétion qu'ils le font sur « One good man », morceau dans lequel leur rôle d'approfondisseurs de climat est un apport et non une gêne. Dommage. Par chance, il nous reste Janis Joplin, fabuleuse bête à swing, Janis et sa voix ahrissante de force, de vitalité, d'émotion. En trois coups de gosier elle balaie tous les trompettistes et saxophonistes qui s'échinent à ses côtés et fait monter la tension à son maximum, hurlant « ses joies et ses peines » à s'en déchirer le gosier. Elle est grande, Janis, très grande. Comment un producteur comme Gabriel Mekler, qui fit Steppenwolf (par ici les billets verts) a-t-il pu commettre une erreur aussi énorme ? Ce qui passe sur une scène ne passe pas forcément en disque, en voici une preuve de plus. Le fabuleux talent de Janis sauve l'affaire, et facilement, mais nous avons perdu un bonheur plus grand encore. Que cela ne se reproduise plus, Mister Mekler. Le diamant brut que vous avez en votre possession mérite des écrans autrement somptueux. CTA, BST, Flock, E. Flag, un rêve. — Ph. P.

SERGE LATOUR

Le brigand rossignol. Après le jour.

POLYDOR 66.734/45 t simple

Après la promesse de « Douce Dame », voici la confirmation d'« Après le jour ». La nuit de l'oubli ne guette pas Serge Latour : sa voix, son sens de la pureté, le choix de ses musiques et de ses textes, tout cela fait de lui, déjà, un réel talent. Serge Latour n'est pas l'un des meilleurs JEUNES chanteurs français, il est un des meilleurs chanteurs français tout court. — Ph. P.

ARNIE LAWRENCE LOOK TOWARD A DREAM. Gonna get some right now. Contentment. I wish I knew how it would feel to be free. The meeting of two

worlds. Seymour chick chick. Feeling good. Look toward the day of man's awakening.

BARCLAY 943.001/30 cm

Peut-être sans la présence de Larry Coryell n'aurions-nous porté aucun intérêt à ce disque où Arnie Lawrence est leader. Mais le guitariste est considéré comme une des voix les plus passionnantes du jazz dans la mesure où il a su apporter les sons amplifiés au cœur de structures sonores qui voulaient les ignorer mais surtout parce qu'il a fait renaître au monde du jazz cet instrument renié parce que trop loin de la voix. Mais il y a plusieurs Coryell et ce disque en est malheureusement une preuve ; celui qui nous paraît important est celui qui joue avec Steve Marcus ou le Jazz Composer Orchestra : cette aptitude à jouer toutes les musiques nous le rend presque suspect, à coup sûr pas encore assez intransigeant ; il semble qu'il manque encore de la force tranquille de ceux qui savent vers quoi ils veulent se diriger. Pourtant au travers de cette musique sans excès, sans choc, sans vertige, parfois semblent apparaître quelques « dissonances », mais vite englouties sous une architecture musicale sans grande originalité. — P. A.

LITTLE MILTON

« GRITS AIN'T GROCERIES » Just a little bit. Grits ain't groceries. I can quit you baby. I'll always love you. Spring. Steal away. You're the one. So blue without you. Did you ever love a woman.

CHESS 69.510/30 cm

Little Milton est un chanteur-guitariste de Chicago âgé d'une trentaine d'années qui s'inspire à la fois de Bobby Bland et de B. B. King. Il a une voix superbe, de l'abat-tage, il sait faire sonner « noir » la plus impossible rengaine, il est accompagné par un bon grand orchestre dirigé par Gene Barge. Vous devinez que le disque est excellent ; un témoignage irréfutable de la vivacité, jusqu'à nos jours (février 1969) et ce Chicago Blues dont on annonce la mort... — B. N.

LIVE AT FILLMORE WEST It takes time. Oh Mama. Love got me. Blues on the Westside. One more mile to go. It's about time. Carmelita skiffle.

CBS S 63.816/30 cm

Une de ces sessions comme ils ont la chance d'en entendre

presque chaque soir à San Francisco, dans cette Mecque qu'est le Fillmore. Celle-ci réunit l'inévitable Mike Bloomfield, Mark Naftalin (p), Nick Gravenites (voc), Ira Karmin (o), Bob Jones (dms), plus des cuivres parmi lesquels le baryton de Snooky Flowers, accompagnateur de Janis Joplin. Bref, toute la petite « bande à Bloomfield » ou presque, réunie une fois de plus devant son fidèle public. Ce disque n'aurait rien de renversant si ce n'était la présence d'un jeune homme peu connu et qui est pourtant l'un des meilleurs chanteurs du moment : Nick Gravenites. Une voix profonde, expressive, juste, aussi à l'aise sur tempo rapide que dans le blues lent (« Blues on the Westside » est le plus beau morceau du disque), techniquement très au point et chaleureuse sans effort, voilà le premier atout de Gravenites. Le second est un joli talent de compositeur, et l'on doit à la plume du petit joufflu à lunettes bon nombre de morceaux qui firent le bonheur de l'Electric Flag d'abord, du premier Buddy Miles Express ensuite, et aujourd'hui de bien des groupes de la West Coast, suiveurs des deux premiers, et adeptes de ce R'n'B proprement jazzifié qui était leur marque de fabrique. Attendons le disque qu'a enregistré Gravenites sous son nom. A noter qu'il cède trois fois le micro au cours de la session, une fois à Bloomfield, chaleureux, amusant, une fois au batteur Bob Jones, médiocre, et une fois à... Taj Mahal, invité surprise dont personne ne sera étonné d'apprendre qu'il fait une jolie démonstration de chant et d'harmonica sur le long « One more mile ». Très chouette disque, dont la moindre qualité n'est pas son total manque de prétention. — Ph. P.

MAJESTIC CHOIR-SOUL STIRRERS Walk. Why am I treated so bad

CHESS 169.545/45 t simple « Walk », interprété par le numériquement important Majestic Choir véhicule plus de bruit que d'émotion ; le verso, en revanche, chanté par les Soul Stirrers (dont fit partie Sam Cooke), soutenus par le même chœur, plus discret, est excellent. — B. N.

JOHN MAYALL LOOKING BACK. Mr. James. Blues cityshake-down. So many roads. Sitting in the rain. It hurts me too. Double trouble.

Suspitions (part two).

Jenny. Picture on the wall DECCA SKL 5.010/30 cm Une très belle pochette, peut-être l'une des plus belles jamais réalisées pour un discographe comme moi. Le disque, lui, a ses hauts et ses bas : « Sitting in the rain », « Suspitions » et « So many roads » font partie des premiers. Cette véritable anthologie nous permet de retrouver Mayall avec John McVie, Eric Clapton, Jack Bruce, Peter Green, Aynsley Dunbar, Mick Fleetwood, Keef Hartley, Mick Taylor et Dick Heckstall-Smith. Une bien belle brochette. — J. B.

JOHN MCLAUGHLIN EXTRAPOLATION. It's funny. Argen's bag. Pete the poet. This is for us to share. Spectrum. Binky's beam. Really you know. Two for two. Peace piece. MARMALADE 608.007/30 cm

John McLaughlin est décidément le guitariste dont on parle. Trois disques ce mois-ci, l'un avec Miles Davis, un autre avec Tony Williams, et cet « Extrapolation », qui pour être moins extraordinaire et moins récent que les deux autres n'en est pas moins intéressant. On sait bien peu de choses sur McLaughlin, seulement qu'il fut, il y a six ou sept ans, guitariste de Mayall. Il est fort probable qu'il a, entre ce temps et aujourd'hui, consacré ses talents au jazz. Car l'homme est, tout comme Larry Coryell avec qui il a d'autres points communs, un de ces instrumentistes qui cherchent à concilier les deux idiomes du jazz et du pop, puisant dans chacun d'eux ce qu'il a de meilleur : en gros, la richesse thématique et harmonique du jazz et la spontanéité vivifiante de la pop music. Excellent technicien, John McLaughlin est de surcroît doté d'une très belle sonorité, chaude et mordante, et d'une répugnance certaine pour tout ce qui n'est pas clarté et précision. Attaque sèche, phrasé net, refus des effets, aération du discours, il fait sonner sa grosse Gibson de jolie façon, surtout dans les tons graves (cf. la merveilleuse introduction de « In a silent way » dans le disque avec Miles Davis) et sait ne jamais tomber dans le piège, facilement inévitable quand on peut jouer avec les couleurs de telle façon (cf. Charlie Byrd), de la beauté pour la beauté. Bien que l'on s'aperçoive après coup, c'est-à-dire après avoir

entendu les deux disques enregistrés par McLaughlin aux USA, qu'il lui manquait lors de cette séance, et probablement dans toute l'Angleterre, les stimulants nécessaires à sa pleine expression : si John Surman (baryton) est excellent, il souffre, tout comme le guitariste, du peu d'imagination et de la pesante sonorité du batteur, de l'effacement du contrebassiste. McLaughlin a trouvé, avec Tony Williams, grand maître de la batterie moderne, plus encore qu'un stimulant : un exceptionnel et perpétuel excitant. Et il fait déjà de grandes choses. — Ph. P.

LISE MÉDINI

VOLUME 2. Song. protest song. Chanson pour cette nuit. Je cherche mon semblable. Entends les flocons. Je pars en fusée. Charognes. Et je te cherche et je t'appelle. Le Pape est blanc. Dormez mes agneaux. Entre. Le petit déjeuner. Gilles de Rais. CBS S 63.633/30 cm G.U.

En ces temps où les talents féminins d'auteur-compositeur-interprète ne courent pas les rues de France ni de Navarre, on saluera comme il convient, j'espère, ce genre de disque. Que trouvons-nous donc ? D'abord, des textes modernes, habiles et sincères, signés soit de Sani, soit de Lise Médini. A Révolution répond Chanson, et à Humour, Amour. Et c'est tant mieux. Ainsi, après s'être faite (dans « Charognes ») porte-parole de ceux qui veulent vivre :

« Sans être un explorateur,
« Sans être un exploité,
« Ni un consommateur
« Sommé de consommer », Lise Médini nous fait observer (les mots sont de Sani) que :
« Le Pape est blanc, seul il est blanc
« Comme les matraques des agents ».

Tout cela, et bien plus encore, est dit avec beaucoup de gentillesse, presque « sans y toucher » mais d'une voix néanmoins chaleureuse, sur des orchestrations pleines de trouvailles. Si bien qu'au bout de ces douze plages, et dès la première audition, on en redemande (c'est rare, pour moi c'est la première fois depuis Béa Tristan). Rappelons donc, avec un plaisir non dissimulé, la référence du premier 30 cm de Lise Médini : CBS S 62.951, que je vous gardais pour la bonne bouche ! — J. V.

MÉLANIE

I'm back in town. Tuning

my guitar. Soul sister Annie. Any guy. Uptown down. Again. Beautiful people. Johnny boy. Baby guitar. Deep down low. For my father. Take me home.

BUDDAH 921.029/30 cm MONO-STÉRÉO

Voici donc le deuxième 30 cm de cette étonnante et mignonne nouillorquaise qui, avec son air gamin volontairement exagéré, est en train de rejoindre le pinacle des révélations confirmées. Nombreux en effet sont les chanteurs qui, après le feu de paille d'un premier disque très remarqué, sombrent soit dans la facilité, soit dans l'oubli au moment décisif du second. Rien de tel avec Melanie, volume 2: sans effacer les mérites de « Born to be » (cf. « R & F » n° 26, p. 60), celui-ci témoigne qu'elle ne s'est nullement endormie sur ses lauriers. Elle a maintenant acquis une parfaite maîtrise de sa voix. Même lorsque déchirées de tristesse ou regorgeant de puissance, ses inflexions restent impeccablement contrôlées; c'est particulièrement évident pour « Tuning my guitar ». Et encore plus pour « Johnny boy », où le Souvenir du Passé devient Présent, parce que la Chanson est LA, avec son « escalade » de volume très calculée, brelienne sans le faire exprès (ou peut-être que si, après tout); elle vient nous cueillir avec insistance, violant presque l'auditeur (qui se laisse faire volontiers, vu que c'est beau). Et puis, il y a un rythme convaincant, y compris quand « ça déménage ». De ce point de vue, « Animal crackers » et « Bo Bo's party », que tout le monde connaît, nous avaient laissé entrevoir des possibilités qui éclatent dans « Soul sister Annie », « Uptown down » et « Baby guitar » dont le son n'est pas sans rappeler certains grands moments de Janis Ian. Le piano, en outre, y est merveilleusement efficace, de même que l'opposition violence (batterie) - douceur (violoncelle et guitare sèche) dans « For my father ». Il ne manque que le délinant « Leftover wine », enregistré à Paris, mais peut-être le garde-t-elle en réserve pour le troisième disque, titre du genre « Melanie explodes »?

Restent les thèmes et les textes de ces chansons. J'en retiendrai surtout la drôlerie de « Soul sister Annie », le ton désabusé d'« Any guy » (et c'est joliment dit: « I looked at your eyes, but it could have been any guy's... eyes » — excusez-moi de ne pas tra-

duire, le français en gâterait la saveur), l'émotion de « Johnny boy » (dans la veine d'« I really loved Harold »). Et puis aussi la découverte de ce qu'elle a en commun avec les « Beautiful People » (même titre), qu'elle déplore d'avoir ignoré jusqu'à présent. C'est touchant. Espérons donc que, par retour du « courrier », ces mêmes « Beautiful People », justement, n'ignoreraient plus Melanie. — J. V.

NILSSON

Everybody's talkin'. Don't leave me.

RCA 49.562/45 t simple

Les bandes sonores des films n'ont généralement d'autre utilité que de recréer dans l'esprit des spectateurs, et après coup, les images de ces films. Il en va tout autrement avec les bandes de films comme « Easy rider » ou « Midnight Cowboy »: les chansons sont merveilleuses en elles-mêmes et peuvent faire le bonheur de n'importe quel amateur de pop-music qui n'a pas vu les images (ce qui serait malgré tout fort dommage). Ainsi de cet « Everybody's talkin' » que l'on peut entendre tout au long du « Midnight Cowboy » de Schlesinger: superbe ballade pleine de feeling, merveilleuse mélodie interprétée avec une rare sensibilité par un jeune homme dont on parle beaucoup aux USA, et à juste titre. — Ph. P.

THE OHIO PLAYERS

« OBSERVATIONS IN TIME ». Here today and gone to morrow. Mother in law. Stop loving you. Over the rainbow. Find someone to love. Cold cold world. Summertime. Bad bargain. The man that I am. Lonely street. Street party.

CAPITOL C. 062-80.041 / 30 cm
Ce LP, sorti juste avant les vacances, est passé inaperçu, et c'est dommage; les Ohio Players (à ne pas confondre avec l'Express du même État) ont fait d'énormes progrès depuis qu'ils enregistraient pour Compass-Barclay; leur mise en place, leur justesse sont devenues impeccables. Huit jeunes Noirs, qui jouent leur musique (on doit considérer les versions dingues à force de mise en boîte des fort pompeux « Over the rainbow » et « Summertime » comme leur musique), pleins de réminiscences Gospel; bien que l'instrumentation ne soit pas la même l'atmosphère est celle des anciens Chambers

Bros; mentions spéciales au chanteur et au trompette solos, Ralph Meadowbrooks et Bobby Fears. — B. N.

MICHEL POLNAREFF

La michetonneuse. Dans la la maison vide.

AZ SG 125/45 t

Rarement, j'écoute aujourd'hui des disques de chanteurs français. Mais pour Michel Polnareff, c'est autre chose: les Anglais ont leurs Beatles; nous, nous avons notre Polnareff, un personnage qui n'hésite jamais à attaquer les sujets tabous. Après « L'amour avec toi », voilà « La michetonneuse ». C'est gai, simple, agréable; tout le contraire du sérieux, émouvant « Dans la maison vide » qui marque toute une époque, comme Montand l'avait fait avec « Le musicien ». Ce nouveau disque de Michel représente mon idéal de pop music française. — J. B.

ELVIS PRESLEY

Clean up your own backyard. The fair is moving on RCA VICTOR 49.617/45 t simple

Suspicious mind. You'll think of me.
Il est maintenant facile de présager qu'aucun de ces deux simples n'atteindra en France les excellentes ventes de « In the ghetto ». Le premier « Clean up your own back yard », un rock médium est inférieur à bien des extraits de l'album « From Elvis in Memphis ». Le second est fait sur mesure pour le grand public américain, et même anglais; mais en France, les radios nous saturent déjà de ce genre de chansons. Pourtant « Suspicious mind » devait être quelque chose à entendre à Las Vegas. Alors attendons le double album du King « From Memphis to Las Vegas ». — J. B.

RHYTHM AND BLUES STORY, VOLUME 1

It's all soul. You're tuff enough. You're the one (Junior Wells). Respect. Dock of the bay (Jerry Butler). Don't mess with cupid (Buddy Miles). Would you believe (Tempets). Green onions (Booker T). Sunny (Bobby Hebb). These arms of mine (Otis Redding). Don't let me be misunderstood (Nina Simone). I wake up crying (Chuck Jackson).

MERCURY 134.220 MCY / 30 cm

Faire un montage dans le langage du disque, c'est écou-

ter un nombre important de bandes magnétiques, établir une sélection et l'ordonner suivant un ordre précis. Voilà un petit travail qui plaît particulièrement à l'ami Jacques Barsamian. (Et, pourquoi pas? Puisque bon nombre de gens du disque se mettent à écrire des articles). Il a donc réalisé les montages des LP « Underground explosion » « Rhythm and blues story » et « Fantastique épopée du rock » sortis dernièrement chez Mercury. Pour « Rhythm and blues story, volume 1 », il a retrouvé en fouillant dans les catalogues du Redding, Booker T, Bobby Hebb... qu'il n'a pas hésité à unir à des morceaux plus modernes de Junior Wells, Jerry Butler et Buddy Miles. Le tout donnant un album à la fois d'archive et de danse, puisqu'une face est rapide, et l'autre lente. — P. Cr.

ERIC ROBRECHT

N° 2. Un enfant dans la maison. L'oiseleur. J'achète, je vends. On n'attend jamais assez. C'était... (la menthe à l'eau). Hell is a city. Et toi... l' pianiste I. Je ne peux plus vivre sans toi. Avec toi c'est autre chose. Un de ces quatre jeudis. Pauvre Pierrot lunaire. Histoire sans paroles.

JACQUES CANETTI 48.832 / 30 cm G.U.
Encore un nom à ajouter sur la liste des « A.C.I. » qui montent. Belge fixé en France comme Jacques Brel, Eric Robrecht n'est pas un « bleu » puisqu'il a déjà fait l'Olympia en première partie. Mais on l'avait un peu oublié depuis. On avait tort. Qu'à cela ne tienne, pendant ce temps il a travaillé. La musique surtout: pianiste d'abord, Eric exploite intelligemment ses connaissances mélodiques (« On n'attend jamais assez ») ou rythmiques (« Et toi... l' pianiste I »). Les textes sont bien écrits ou bien choisis, suivant qu'ils sortent de la plume d'Eric ou d'autres auteurs (dont Aragon ou... Emmanuelle Riva, oui, très agréable). On prend plaisir à son écoute, et on se dit qu'avec une demi-douzaine de personnalités de la classe d'Eric Robrecht, la Chanson (de langue) française ne se porte pas si mal que ça. Il serait temps que le « grand » public s'en aperçoive. — J. V.

SANTANA
Waiting. Evil ways. Shades of time. Savor. Jingo. Persuasion. Treat. You just don't care. Soul sacrifice.

CBS S-7-63.815/30 cm
Carlos Santana, guitariste très connu sur la West Coast (Santana Blues Band), mais dont bien peu de choses nous sont parvenues en France (on l'entend sur le double album Kooper-Bloomfield), est l'un de ces jeunes Américains (Mexicain?) qui se passionnent

home. Let's spend the night together. You better move on. We love you. Street fighting man. She's a rainbow. Ruby Tuesday. Dandelion. Sittin' on the fence. Honky Tonk Women. DECCA SKL 5.019/30 cm

Après « Marée haute et herbe verte », voici « A travers le passé, sombrement », suite résumée des aventures des Rolling Stones. Pourquoi sombrement? Parce que chaque regard jeté sur leur passé rappellera désormais aux Stones la disparition de leur ami Brian Jones, à qui ce disque est dédié. Par la bouche des Stones, Jones parle une dernière fois sur la pochette de ce disque: « Quand tu verras cela, souviens-toi de moi, et garde mon souvenir dans ton esprit. Laisse les gens dire ce qu'ils peuvent dire, et parle de moi comme tu en as envie. » La musique des Stones, de toute manière, n'a jamais été heureuse, toujours violente et sombre, d'une dureté qui ne parvient pas à masquer son angoisse. Angoisse déjà évidente dans des morceaux anciens comme « You better move on », et dont les Stones semblent avoir, tout au long de leur carrière, cherché vainement l'origine. D'où la multiplicité des expériences, du blues au rock en passant par la musique spatiale (« 2 000 ») et la joliesse pure (« Ruby »), de l'ironie amère (« Mother little helper ») à la violence exacerbée (« Street fighting man »). Par chance, les Stones ont su éviter, grâce à la constante qualité de leur sound, l'un des plus exceptionnels de la pop music (« We love you », par exemple, n'est que cela: un sound, et passe tout de même) l'hétéroclisme. « Through the past » est un disque passionnant, raccourci saisissant du chemin tortueux emprunté par ces Stones qui ne savent pas très bien où ils vont mais dont les hésitations rendent l'art extrêmement humain. — Ph. P.

SANTANA
Waiting. Evil ways. Shades of time. Savor. Jingo. Persuasion. Treat. You just don't care. Soul sacrifice.

CBS S-7-63.815/30 cm
Carlos Santana, guitariste très connu sur la West Coast (Santana Blues Band), mais dont bien peu de choses nous sont parvenues en France (on l'entend sur le double album Kooper-Bloomfield), est l'un de ces jeunes Américains (Mexicain?) qui se passionnent

pour le blues et on eu la chance de pouvoir écouter, dès leur enfance, les maîtres noirs du genre. Carlos Santana, jusqu'à présent connu seulement d'une minorité de Californiens, vient, avec cet album, d'atteindre à la gloire. Il faut dire que notre homme et son groupe ne se contentent plus de jouer ou de chanter « woke up this mornin', my baby was gone ». A leur blues, ils ont infusé une bonne dose de rythmes afro-cubains qui donne à l'ensemble une couleur originale, très chaleureuse, et renouvelle un peu le genre. La percussion joue, bien sûr, un rôle très important dans la musique du groupe, à tel point qu'on trouve en son sein, en plus d'un batteur (Mike Shrieve), deux joueurs de conga et d'instruments de percussion divers (Mike Carabello et Jose Chapiro Areas). Le bassiste, solide, sans fioritures, est Dave Brown. Quant aux deux voix principales de la formation, elles appartiennent à Santana, excellent guitariste et chanteur, et surtout à Gregg Rolie, pianiste, organiste et également chanteur dont la voix rappelle un peu celle de David Clayton-Thomas (qui elle-même en rappelle bien d'autres). A ses talents de vocaliste, Rolie en ajoute d'autres, plus importants, d'instrumentiste, et particulièrement d'organiste. Santana l'a compris, qui se fait dix fois moins entendre que son compagnon. Vous vous souvenez de l'accompagnement de Phil Seraphine sur « I'm a man »? Et de son solo? C'est cela, le fond sonore sur lequel évoluent constamment Santana et Rolie. En un peu moins samba tout de même. Encore un grand groupe qui naît, uniquement soucieux, celui-là, de swinguer à mort. — Ph. P.

SCREAMIN' JAY HAWKINS

I'm lonely. Stone crazy. MERCURY 127.488 MCF / 45 t simple

Alors que le nom de Screamin' Jay Hawkins est réapparu à la surface ces derniers temps grâce à son classique « I put a spell on you » qui a été repris par des gens comme le Creedence Clearwater Revival ou Arthur Brown (succédant ainsi à Nina Simone et Alan Price), le compositeur est retourné en studio pour y graver un LP dont voici deux extraits. Le premier est une sorte de remake de son classique; le second est beaucoup plus alléchant pour les

pionniers, ou « Stone crazy », comme moi. — J. B.

THE SWEET INSPIRATIONS « SWEETS FOR MY SWEET »

But you know I love you. Chained. It's not easy. Get a little order. Don't go. It's worth it all. Sweets for my sweet. Every day will be like a holiday. Let me be lonely. Crying in the rain. Always David.

ATLANTIC 921.039/30 cm
Depuis qu'existent des groupes vocaux noirs — et leur âge d'or remonte à 1957-1958, bien avant qu'on ne parle de Motown Sound ou de Supremes — leur caractéristique commune est de s'auto-détruire: on s'émancipe de l'Eglise Sanctifiée, on déborde de lyrisme, de fantaisie, on passe à l'Apollo, on tombe entre les griffes d'un Burt Baccharah ou d'un Berry Gordy quelconque qui a tôt fait de passer à chacune la muselière de rigueur. C'est un succès d'estime auprès d'une autre clientèle, les copains du ghetto vous lâchent et ça ne dure jamais longtemps...

S'il faut citer une exception à cette règle, c'est bien celle des Sweet Inspirations; Cissy Houston, Myrna Smith, Sylvia Shemwell et Estelle Brown sont ensemble depuis des années; à elles seules elles ont fait plus de backgrounds aux studios Fame (pour Aretha Franklin et d'autres) qu'aucune formation régulière. Voici le quatrième LP sous leur nom; et la source n'est pas tarie, elles chantent avec autant de joie, de grâce primesautière, de chien qu'aux premiers jours. Leurs disques ne sont pas de ceux qu'on écoute une fois, bravo, c'est bien, puis on passe à un autre; ce sont des LP de chevet, à chaque audition on y découvre une figure rythmique, un contre-chant qui étaient passés inaperçus — et que reprendront demain d'autres groupes.

Une explication à cette pérennité? S'il est vrai que tout le R'n'B' de couleur, sous ses formes vocales surtout, dérive de la musique d'Eglise, se renouvelle à son contact, les Sweet Inspirations constituent le seul groupe à garder une activité mi-religieuse, mi-profane; Cissy Houston s'est fait un nom dans le Gospel Song comme Cissy Drinkard, et la formation a consacré l'un de ses quatre LP à des spirituals. Toujours est-il que « Sweets for my sweet » regorge de polyrythmies, de polymodalités qui caractérisent le Gospel

Song moderne, bien qu'il s'agisse d'un répertoire profane. Rien de tout cela n'est réitéré, on sent à chaque mesure la création spontanée que nous avions découverte avec les Raelets de Marjorie Hendrickx, avec les Ward ou les Meditation Singers. Je ne sais combien de temps durera le miracle, mais vous le tenez sous-pochette: ce que ne sont plus les Suprêmes et tant d'autres groupes essoufflés, les Sweet Inspirations le sont à 100 %. — B. N.

TEN YEARS AFTER

SSSSH. Bad scene. Two time Mama. Stoned woman time Mama. Stoned woman. Good morning little school girl. If you should love me. I don't know that you don't know my name. The stomp. I woke up this morning.

DERAM SML 1.052/30 cm
Dans les notes de pochette, Alvin Lee se déclare plus satisfait de ce disque que des trois précédents (« Ten Years After », « Undead » et « Stonehenge »), parce que ce « Sssh » est celui qui reproduit le plus exactement ce qu'est le son des TYA. « Stonehenge » avait pu laisser supposer que le groupe avait eu son content de blues et allait peu à peu se lancer dans des voies plus aventureuses. Il n'en est rien. Le blues est l'idiome des TYA, et il semble que ce soit pour longtemps, sinon pour toujours. Ainsi, dans les limites d'un genre somme toute limité, le groupe s'améliore au fil des disques et ne manquera pas d'arriver un jour à quelque chose qui sera proche de la perfection. La belle affaire! L'unité, déjà, est acquise, la maîtrise instrumentale aussi, pour Alvin Lee et, à un degré moindre, Leo Lyons. Pour ce qui est des deux autres, Chick Churchill, que l'on entendait beaucoup sur le premier album, se fait de plus en plus discret et frôle l'effacement complet, et Ric Lee est fort difficile à juger sur ce qu'on lui demande de faire: assurer les tempos comme un métronome et laisser aux autres le soin de faire de la musique. Mais « Sssh » est un disque agréable, grâce à cette sonorité un peu étouffée, grave, mate, qui est la caractéristique du groupe, grâce aussi aux solos du leader (très clap-tonien sur « Good morning ». Les Cream semblent d'ailleurs avoir eu beaucoup d'influence sur les TYA.) qui, à son excellente technique, ajoute aujourd'hui une sobriété et un bon goût constants. — Ph. P.

suite de la page 31

Longue marche pop.

Cher Rock & Folk, comme un exilé anglais en France, j'étais très content de découvrir votre bouquin que je trouve instructif, intelligent et impartial en comparaison avec pas mal d'autres mensuels de la music pop qui ne racontent que des bêtises pour les minets sans discernement (je pourrais citer des exemples mais je veux pas faire leur publicité). « Rock & Folk » est formidable, mais j'espère que vous me permettrez de critiquer un peu la situation qui existe en France vis-à-vis de la music-pop, tout en disant que ça s'est beaucoup amélioré depuis l'année dernière. Sauf à Paris, il est toujours assez difficile de trouver les disques anglais et américains en France (surtout les disques de folk-music). Il est encore plus difficile de trouver des groupes étrangers qui se produisent sur scène en province tandis que dans la ville où je suis étudiant en Angleterre (Exeter à 300 kilomètres au sud-ouest de Londres), avec un public de 4 000 étudiants seulement, j'ai eu l'opportunité de voir l'année dernière les Pink Floyd, Moody Blues, Jon Hiseman Colosseum, Fairport Convention, Aynsley Dunbar Retaliation, Taste, Caravan etc., etc. Pourquoi si peu de concerts de music pop en France? La plupart des groupes français se mettent à singer les Anglais et les Américains en chantant des paroles qu'ils ne comprennent pas et que la plupart de

leur public adorateur comprend encore moins. Ne sont-ils pas capables de créer de la music pop française? Dans votre numéro 34 vous parlez de la longue marche pop. Sur ce chemin-là, les Français ont encore bien des kilomètres à parcourir.
Amicalement vôtre.
Pete Grout.

A propos de Brassens.

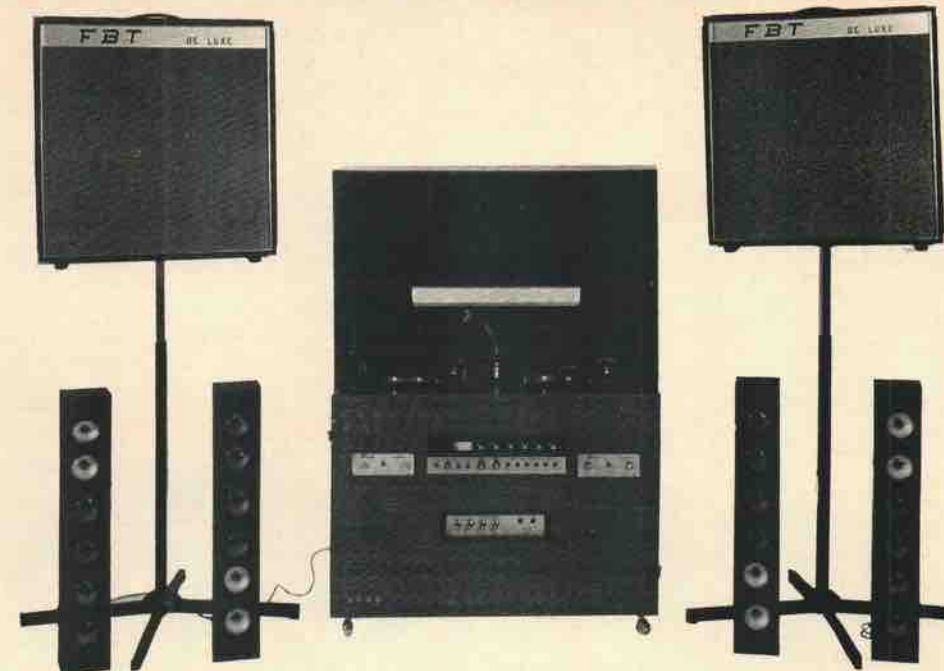
Bravo à Cristiani son dernier article, à part de petites exagérations dues à son tempérament corse (Brassens n'est pas un très grand chanteur, il chante faux très couramment il n'est pas un grand guitariste, sa musique est très pauvre harmoniquement et rythmiquement parlant, et moins riche que ne le dit Cristiani du point de vue mélodique (bof.). Sa poésie est d'autre part médiocre, ouais, et bien, comparez à Pierre Jean Jouve, à Crevel, à Michaux ou même à Aragon). Cet article aurait médité d'être le premier dans R & F sur B. Il mérite en tout cas d'être le dernier avant l'hommage funéraire. A mon avis, l'art de Brassens est bien en deçà du personnage. D'ailleurs en matière de chanson le seul type qui ait été plus loin que Trenet est Dylan, et D est un vilain tricheur qui a mis du rock dans sa flotte. Brassens, fallait en parler il y a 20 ans. Maintenant c'est mort, c'est à la mode. (Une forme d'art, et plus particulièrement une forme d'art d'essence libertaire, qui ne dispense plus aux publics petits-bourgeois de ses grandes claqués, est une forme d'art en instance de décès.) Na! D'ailleurs en plus de ça, ce très bon article était trop court... Ah un grief plus grave: Pourquoi une présentation si luxueuse, tape à l'œil, du canard? Pour des anti-société-de-

consommation, c'est un peu osé non? Et les jolies photos en couleur? C'est sûrement pas pour cultiver le culte des vedettes mh? Enfin, Leloir est un artiste et ses photos sont bien belles tout de même.
C. Aufrère,
36, rue A.-Blanqui,
94 - Gentilly.

R : Ouhlala! Pourquoi voulez-vous que nous soyons tristes à regarder? Il n'y aurait donc que la vieille presse pour avoir le droit de flatter l'œil? Et puis d'abord, nous ne sommes pas anti-société de consommation, nous sommes supra (au-delà, plus loin). Là!

Défaillances.

Je viens de lire votre dernier numéro, et je dois dire que certain article m'a fait hurler d'indignation. Qui est ce monsieur Paringaux qui se permet de juger un Musicorama de Ray Charles « décevant », qui préfère ne rien dire du passage de Gene Vincent (pourquoi alors en parle-t-il?) et surtout de traiter de « débilés mentaux » ceux qui sont venus « écouter Chuck Berry jouer faux comme une casserole ». Par contre, lorsque c'est Mike Bloomfield qui chante complètement faux, « cela n'est pas très grave » dit-il. Il oublie seulement qu'un artiste, quel qu'il soit, peut avoir un jour ou l'autre des défaillances sur scène (tel que Vincent, grippé) mais que sur disque, cela est impardonnable, impensable. On peut toujours décommander une séance d'enregistrement ou recommencer des prises jusqu'à la perfection, mais on ne peut décommander un concert, tant pis si l'artiste n'est pas en forme. De plus je ne pense pas que des réflexions de ce genre (sur Ray



CET ENSEMBLE HI-FI CHEZ VOUS POUR SONORISER VOS RÉCEPTIONS

(disc-jockey, derniers disques, nombreux gadgets, etc...)

Renseignements sur nos tarifs de location

L'HEURE MUSICALE, 106, rue de Longchamp, Paris-16^e - Téléphone : 553-03-40

Grand choix d'instruments de musique

Charles, Gene Vincent, Chuck Berry et même Nana Mouskouri) soient à leur place dans un tel article car elles n'ont rien à voir avec le sujet. Il se peut que les spectateurs « endimanchés » qui allaient voir Nana Mouskouri, soient aussi réceptifs à sa musique (très belle) que Monsieur Paringaux à celle des groupes. J'ajouterai aussi que si Chuck Berry avait employé nombre de chambres de distorsion, pédales wah-wah et autres gadgets électroniques, monsieur Paringaux ne se serait même pas aperçu qu'il jouait faux (qui le pourrait d'ailleurs dans une telle cacophonie). Enfin je pense que sa position est soit du sectarisme (ce que vous reprochez à vos lecteurs qui défendent un artiste en disant que les autres c'est de la merde) ou de la démagogie. De toutes façons, il pourrait se souvenir que ce sont justement les « débilés mentaux » qui ont permis à R & F de devenir ce qu'il est. Bravo à Alain Dister pour son article sur l'Amérique. Mais que pense-t-il du système français?

P.S. J'adore Jimmy Page et en même temps Chuck Berry, Ray Charles, Gene Vincent, Nana Mouskouri et bien d'autres, et ne me considère pas comme un débile mental ni comme un inconscient.

André George Lemaitre.
35, Saint-Malo,
Bretagne.

R : 1) Le public n'était pas « débile » PARCE QU'IL ÉTAIT VENU VOIR BERRY, mais par son attitude consternante pendant la première partie. Sectarisme ahurissant. Je constate. J'y étais. Pas vous, apparemment. 2) L'orchestre de Ray Charles était minable, et le chanteur en a malheureusement subi les conséquences. 3) Je précise à la fin de la chronique sur Bloomfield que « j'ai un faible pour lui, ne vous fiez pas à ces lignes. » Vrai? 4) Vous prétendez adorer Page, mais vous parlez, à propos de groupes qui emploient une importante sono, de « cacophonie ». Alors? Pas aussi large d'esprit qu'on veut bien le prétendre? 5) A AUCUN moment je ne juge l'art de Nana Mouskouri. — Ph. P.

Blues Project

Messieurs de Rock & Folk, puisque le sound du CTA et celui du BST sont tellement à la mode, on pourrait remonter jusqu'en 1966 sur les traces d'Al Kooper et de ses Blues Project: Ils ont eu le mérite d'être le plus ancien groupe américain véritablement pop, alors que la musique californienne en était à ses balbutiements. Déjà à l'avant-garde par leur « Flute thing » en public au Town Hall (FUS 9509 Verve Forecast), ils devaient rester dans l'ombre après le

passage d'Al Kooper au BST et repartir encore plus fort avec John Gregory, un autre Jim Morrison à la voix de tonnerre. Le groupe s'enfonça plus loin dans l'expérience, sans renier son passé, et il en sortit le fabuleux « Planned Obsolescence » (Verve Forecast FUS 9517), précurseur de toute cette génération d'orchestres à prédominance de flûte et de tableaux sonores, par sa diversité et son étrangeté. Ce qui est extraordinaire c'est que, contrairement au BST embarassé par sa musique trop neuve, celle du Blues Project est d'une maturité et d'une classe loin au-delà de tout le mouvement actuel: Andy Kulberg est un maître à la flûte et un géant à la basse, Roy Blumenfeld est peut-être le batteur le plus sensible de la pop music, John Gregory allie à son chant la composition et une technique très avancée de la guitare. Encore incompris, ils se sont dissous tout en laissant un jalon: l'un des titres de ce fameux album s'appelle « Nairt Aes » ce qui, retourné, donne « Sea Train », nom d'un nouveau groupe apparu sur le marché qui contient Andy Kulberg et Roy Blumenfeld entre autres. Plus méconnus que les Byrds, aussi loin que les Beatles, ils méritent d'être écoutés et chroniqués, alors faites-le. Leo Zouridis, 1, place des Charmilles, Genève (Suisse).
R : Exact. D'accord.



CHAUSSURE NEW STYLE



**41, Faubourg du Temple
PARIS-10^e
Tél. : 208.10.56**

• Leçons de Piano, Orgue, Guitare. Solfège, Harmonie. Nouvelles conceptions d'enseignement conçues pour avoir la possibilité à un certain niveau d'étude, de choisir entre l'interprétation de musique moderne ou classique. Norbert Obadia, Résidence « Bosquets », 10/1, rue Picasso, 93 - Montfermeil. Tél. 927.44.05.

• R'n'B. Achats, Ventes, Echanges, 2, Fg Poissonnière, Paris-10°.

• Association Musicale Parisienne, 9, rue Crespin-du-Gast, Paris-11°, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens chanteurs dans le vent (20-30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureaux: 023.64.07 l'après-midi.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie. Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Vetti, B.P. 29 - 94 - St-Mandé. Tél. 328.81.24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

• Association Musicale Parisienne achète comptant amplificateurs, sonos et instruments de toute sorte. Tél. OBER, 64.07.

Ampli Marshall 2 corps de démonstration garanti neuf : 3.800 F. Gaffarel-Musique, 3, rue Guy-Mocquet (13) Marseille-4°. Tél. (16-91) 48.34.24.

• THE REACTIONS orchestre de POP-BLUES cherche clubs, galas et tournées pour se produire. 6, rue Bonnet, 95 - Luzarches ou Tél. : 471.00.55.

• Vends accordéon chromatique Hohner neuf 600 F. TRI. 67.90.

• V. Orgue Philicorda état neuf. Px. Int. VAL. 32.66.

• Chanteur Guilt. Ch. Orch. Tél. : 551.94.59.

• V. Batt. Pearl cause départ. Tél. : 288.83.62.

• A vdr orgue Farfisa comp. de luxe. Exceptionnel. 2.400 F. Tél. après 19 h 30 au 113 aux Laumes (21).

• New I Stroboscopes neufs. Forte puissance, fréquence variable. Prix ttc en ordre de marche : 800 F. Démonstration. Tél. : 531.84.29 et

533.43.63 ou écrire : Purple c/o Mr Soka, 15, rue George-Pitard, Paris-15°.

• Vds Sono Dynacord 200 W. Yvon Loret, 27, rue René-Pouteau, 77 - MELUN.

• Vds Batterie Garry. Tél. : GUT. 51.70. Pst 227.

• The Apples vendent matériel Vox Supreme 200 W. 5.000 F. Vox Basse 100 W., 2 Ets 5.000 F. Batterie Rogers 5.000 F. Matériel 6 mois. Tél. : 438.11.59. Préf. Ecr. J.M. Gonçalves, 32, rue d'Aillon, 77 - Orgenoy.

• Rech. Jeune Chanteur (se) avec sens musical pour maquettes style anglais. Recherche de forme. Bien payé. Tél. : 29 au Tremblay-sur-Mauldre.

• Occasion exceptionnelle batterie Ludwig 4 fûts état neuf. Tél. : CAR. 99.29.

• Vends DISQUES ROCK'N'ROLL RARE. Johnny Kidd : Shaking all over. Tommy Steele : Come on let's go. Wanda Jackson : Long Tall Sally. Gene Vincent : What'd I say. Roy Orbison : Down the line. Ritchie Valens : That's my little Suzy. Big Al Downing, Ray Smith, etc... Bernard Coupu, 29, bd d'Anjou, 35 - Rennes.

• Très bon orchestre de danse professionnel ayant au répertoire : Chicago Transit, Blood, Sweat & Tears, etc... cherche un bassiste et un organiste, chanteurs si possible. Ecrire au journal.

• A vendre en stock nombreux disques 30 cm importés inédits en France de Rock et de Country and Western de : Johnny Cash, Sanford Clark, Dave Dudley, Bill Haley, Buddy Holly, Gene Vincent, Jerry Lee Lewis, Bo Diddley, Carl Perkins etc... Ecrire à Georges Collange, 10, av. Paul-Delorme, 69 - Sathonay.

• Occ. Expt. Vds Batterie « PEARL » compl. + Cymbales 2 x 28, 1 x 35, 1 x 51, + 4 étuis. PREMIER + Ts Accessoires. Le tout état neuf : 1.200 F. Tél. : POI. 59.39. Lundi, Mardi, Jeudi matins 8 h à 12 h 30. M. Elst.

• Jeune musicien amateur cherche, pour former orchestre jazz classique, pianiste, clarinettiste, trombone. Tél. : Hubert JAS. 30.38.

• Vds. Batterie complète 6 éléments S.B.M. Olympic. env. 800 F. Tél. : 605.54.47 de 19 h à 20 h.

• V. Batterie Pearl neuve. Px Int. Jean Hervé, 123, bd Masséna, Paris-13°.

• A vendre comptant état correct, système ABL 73 Farfisa : 3.600 F. Valeur actuelle 4.600 F. Tél. : 922.22.51. M. Korber, 3, av. des Capucines à Villeneuve-le-Roi - 94.

• Vds Guilt. Gretsch Gbsy élec. 2 x 2 micros, neuve. Px. 2.000 F. M. Giubergia Les Razes, 69 - Feyzin.

• VD Orgue Farf. Comp. Luxe 67 : 2.400 F. wah-wah vox nue 180 F. écrire au journal qui transmettra.

• Organiste (Ham + Les) ch. orch. Pop et Prof avec contrats. Ecrire au journal.

• Devenez un vrai batteur ! Percussion Tech. Adapte variétés et jazz. Tarussio. Tél. : CAR. 99.29.

• V. Guilt. Welton 500 F dist. 130 F. Mure, 9, rue des Plantes, Argenteuil. Tél. : 961.51.04, ap. 20 h.

• Rech. J.H. 21-25 ans pour participation création Nlle radio. Ecr. Lécuse Abel, rue Gambetta, 62 - Lapugny.

• Vends Sono Dupont complète. Colonnes : 2 BAM 100. 4 BM80. 1 ampli stéréo 2 x 120 W. matériel impeccable. Prix à débattre. Perrenon, 4 bis, rue Coustou. Tél. MON. 17.39, Paris-18°.

• V. Batterie C. Cl Ludwig 3 piéc. Premier + 2 cymb. 40 cm + Charleston + pied. Le tout avec les housses 1.500 F. Ecr. Drouin Gerald, 7, place de la Victoire, 94 - Gentilly.

• Vends Ampli de basse bon état. Tél. VAL. 43.43.

• Vds Guilt. Gretsch Tennessee rouge T.B. état av. étui forme : 1.500 F. Leroy, 65, rue Pelloutier, 59 - Hasnon.

UNE PRIME TRÈS IMPORTANTE SERA OFFERTE A TOUTE PERSONNE SUSCEPTIBLE DE FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS CONCERNANT LA GUITARE NEUVE PRÉCISION BASSE FENDER N° 224.787 VOLÉE DANS UN MAGASIN D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE, LE 21 OCTOBRE 1969. L'ANONYMAT SERA GARDÉ. TÉLÉPHONEZ A FIG. 73.21 ET TRI. 19.50.

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens :

Nom :
Prénom :
Adresse :

Je verse la somme de :

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9° par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue LE MÉTIER.

(1) Rayez les mentions inutiles.

BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des relures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 10 F prise à nos bureaux. Joindre 2 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veillez m'envoyer..... reliures.

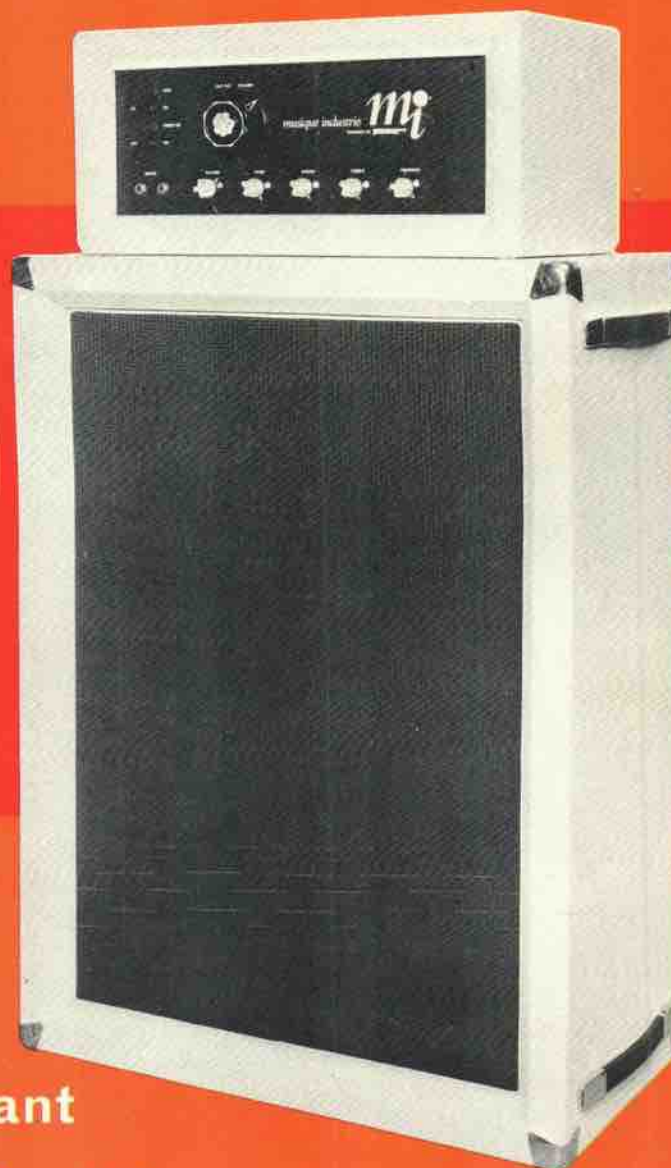
Veillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F, 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger) (1).

mi

musique industrie



Sonorisations musique industrie de 120 à 400 watts. Transistors silicium avec console de mélange 8 entrées, mono-stéréo avec réverbération incorporée.



Pour Professionnels avertis enfin un petit ampli son blues super puissant

Haut-parleurs CELESTION heavy-duty couleur démentielle blanc et noir, essayez-le vite avant de fixer votre choix sur un monstre de 2 mètres

BON POUR CATALOGUE

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession :

Instrument utilisé :

DÉMONSTRATION ET DOCUMENTATION

la Lutherie moderne

14, rue de Douai, Paris 9° 744.73.21

BOUVIER : 22-24, avenue de Grammont, 37-TOURS - Tél. : 05.52.33

BOUVIER : 6, rue Condorcet, 51-REIMS MUSIQUE Tél. : 47.37.10